


The Earl of Ilchester.






*The Earl of Ilchester.*

# HISTOIRE

*DE LA MAISON*

DE

# MONTMORENCI.

---

*TOME SECOND.*

# HISTOIRE
## *DE LA MAISON*
## DE
# MONTMORENCI.

*Par M.* DESORMEAUX.

TOME SECOND.

CONTENANT *la Vie du Connétable Anne; & celle de François, Maréchal de France, depuis* 1494 *jusqu'en* 1579.

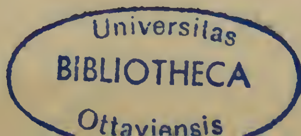


A PARIS,

Chez { DESAINT & SAILLANT, Libraires, rue S. Jean de Beauvais.
DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques.

M. DCC. LXIV.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*





# HISTOIRE
## DE LA MAISON
# DE MONTMORENCI.



## ANNE DE MONTMORENCI.

*ANNE DE MONTMORENCI, duc, pair, maréchal, grand-maître, connétable & premier baron de France, chevalier de Saint-Michel & de la Jarretiere, capitaine de cent hommes des ordonnances du Roi, gouverneur & lieutenant-général du Languedoc, comte de Beaumont, de Dammartin, de la Fere en Tardenois & de Château-briant; vicomte de Melun & de Monstereuil; baron d'Amville, de Préaux, de Montbéron, d'Offemont, de Mello,*

*de Château-neuf, de la Rochepot, de Dangu, de Méru, de Thoré, de Savoisy, de Gourville, de Derval, de Chanseaux, de Rougé, d'Aspremont, de Maintenai; seigneur d'Ecouen, de Chantilly, de Lille-Adam, de Conflans-Sainte-Honorine, de Nogent, de Valmondois, de Compiegne, de Gandelu, de Marigny, de Thourote : premier ministre sous les regnes de François I & d'Henri II.*

ANNE DE MONTMORENCI est un des hommes les plus célebres de l'histoire moderne: sa vie offre un spectacle aussi varié qu'intéressant. Elevé par son courage, son génie & ses talents à un degré de puissance & de fortune qui ne laissoit que le trône au-dessus de lui, on le verra disgracié, exilé par ce même Prince, dont il avoit sauvé le Royaume; bien-tôt après rappellé avec gloire de son exil, il gouverne pour la seconde fois le Royaume avec une autorité presque absolue; mais la fortune lui vend cher ses

faveurs. Au milieu de ses succès, il est vaincu & pris dans les plaines de Saint-Quentin ; il ne sort de sa prison que pour être témoin 1512.
de la mort déplorable de son Roi. Relégué de nouveau dans ses terres, dépouillé de l'administration des affaires par des rivaux pleins de courage, de talents & d'ambition, la fortune le ramene sur le théâtre des événements ; & dans un âge où les autres hommes ne respirent plus qu'après le repos, il combat avec le courage le plus intrépide, & jusqu'à la derniere extrémité pour le culte de ses peres, & l'autorité royale ; tantôt vaincu, tantôt vainqueur, mais toujours le plus fier des hommes. C'est au milieu de cette alternative singuliere de succès & de revers, de faveurs & de disgraces, de défaites & de victoires, qu'il termine une carriere, dont une partie eût suffi pour illustrer d'autres hommes. Au reste, quoique le connétable de Montmorenci ait souvent éprouvé l'infortune ; quoi-

qu'on lui ait reproché des défauts, ſes vertus, ſes talents, ſon courage & ſa réputation ont ſurpaſſé ſes malheurs : il eut la gloire de gouverner ſa patrie, de la ſauver & de mourir pour elle.

*Vies des hommes illuſtres de Brantome, t. 1, 141.*

Montmorenci naquit en 1493, un an avant François I. Anne de Bretagne, reine de France, lui donna ſon nom. Il étoit à peine en âge de porter les armes, que ſon pere, Guillaume de Montmorenci, homme plein de fermeté & de vigueur, l'envoya ſervir en Italie en qualité de volontaire : il ne lui donna, pour faire ſa campagne, que cinq cents livres, avec de bonnes armes & de bons chevaux. Le luxe n'avoit pas encore pénétré dans nos camps : les ſeigneurs François faiſoient alors la guerre, comme la nobleſſe Romaine, & non comme les Satrapes de Perſe. L'ame & le corps ſe reſſentoient également de cette éducation militaire : l'une avoit plus de reſſorts, d'activité & d'élévation ; l'autre plus de force & de vigueur.

Si Guillaume de Montmorenci n'eut pour objet que d'accoutumer ſon fils à ſavoir ſouffrir, Anne ſurpaſſa ſes vœux : non-ſeulement il parut juſqu'à la fin de ſa vie infatigable au milieu des travaux de la guerre ; mais jamais homme ne montra une ame plus ferme, plus appliquée, plus intrépide, plus éloignée du faſte & de la frivolité. Montmorenci devenu connétable, ſe rappella toujours avec plaiſir la ſévérité de ſon pere, à laquelle il devoit peut-être ſes vertus & ſa gloire ; il racontoit avec complaiſance aux jeunes guerriers, les néceſſités auxquelles il s'étoit trouvé réduit dans ſes premieres campagnes ; il en prenoit quelquefois occaſion d'invectiver contre la nobleſſe qui commençoit à infecter l'armée de ſon luxe ; il épargnoit encore moins les gentils hommes, qui dans la crainte de ne pas briller à la guerre par la dépenſe, ſe tenoient renfermés dans leurs châteaux. *Plutôt que de manquer ainſi*, diſoit-il, *à ſon devoir, à la*

1512.

Ibidem.

*gloire & à la patrie, il n'y a point de gentilhomme qui ne dût aller combattre à pied la pique ou l'arquebuse à la main*

Louis XII regnoit encore : ce Prince, après s'être vu la terreur de l'Italie, & l'arbitre de l'Europe, soutenoit une guerre difficile & ruineuse contre le Pape Jules II, les rois d'Espagne & d'Angleterre,
1512. les Suisses & les Vénitiens ; la Trémoille, Trivulce, Chaumont, Chabanes, Bayard, & sur-tout Gaston de Foix étoient alors les héros de la France : ce fut sous ce dernier que Montmorenci fit l'apprentissage de la guerre.

Cette campagne fut célebre par les succès & les revers. Gaston de Foix mérita à l'âge de vingt-trois ans, d'être surnommé le foudre de guerre : en moins de six mois il repoussa une armée de Suisses, il chassa le Pape Jules II de devant Boulogne, il battit une armée Venitienne, il reprit la ville de Bresse, & enfin il défit, à la célebre journée de Ravenne, toutes

les forces des alliés : on fait que ce héros fut enfeveli dans ce dernier triomphe ; Montmorenci combattit dans toutes ces actions à côté de fon général & fous fon étendard.

*Brantome, tome 1, pag. 129.*

Mais les exploits ds Gafton ne fervirent qu'à rendre fon nom immortel ; après fa mort, les défaftres de la France furent auffi rapides que l'avoient été fes victoires ; la même année qui avoit été temoin de tant de fuccès, le fut de la perte du Milanès : la Tremoille reconquit envain la campagne fuivante, cette riche & fertile contrée ; fa défaite à Novarre renverfa toutes les efpérances de Louis XII ; le Milanès lui échappa pour la feconde fois.

1513.

A fon retour en France, Montmorenci qui s'étoit fignalé, fut accueilli du Roi, & fur-tout de François de Valois, comte d'Angoulême, héritier préfomptif de la Couronne, avec de grandes marques de bonté.

Ce Prince venoit enfin d'épou-

ser Claude de France, fille aînée du Roi & d'Anne de Bretagne; ses qualités brillantes, sa prestance héroïque, ses graces, sa générosité, sa franchise & son courage lui avoient enchaîné tous les cœurs : c'étoit à qui s'attacheroit à sa personne. Mais au milieu de ces hommages dictés par l'espé-
1513. rance & l'intérêt, le comte d'Angoulême distingua ceux du jeune Montmorenci : une réputation naissante, beaucoup de courage, de franchise & de vérité dans le caractere, furent les seuls titres qui valurent à Montmorenci l'amitié du jeune Prince. On a écrit qu'il avoit été élevé enfant d'honneur du comte d'Angoulême; on s'est trompé. Le comte victime de la haine & de la jalousie, dont Anne de Bretagne étoit prévenue contre sa mere, ne parut à la cour qu'après la mort de la reine. Pendant ce temps-là, Montmorenci qui n'avoit qu'un an plus que lui, combattoit, comme on a vu, en Italie.

*Histoire des hommes illustres de la France, par M. d'Auvigny, tome 11, p. 241.*

Au reſte, ce ne fut pas la ſympathie qui fut le principe des liaiſons étroites du Prince & d'Anne de Montmorenci. L'un & l'autre avoit à la vérité beaucoup de courage, d'amour pour la gloire, & de probité; mais leurs inclinations étoient très-différentes : François ne reſpiroit que les plaiſirs & la magnificence ; il aimoit avec paſſion les arts & les lettres ; il avoit plus de génie que d'appli- 1514.
cation ; c'étoit l'homme le plus brillant, le plus enjoué, le plus généreux & le plus aimable de l'Europe. Montmorenci, au contraire, avoit des mœurs auſteres ; grave, ſérieux, appliqué, profond, économe, ſévere, il fuyoit le plaiſir, & mépriſoit le faſte ; il ne connoiſſoit de gloire que celle qui s'acquiert en rempliſſant ſupérieurement tous ſes devoirs ; il avoit plus de goût pour les affaires que pour les lettres. Ses principes reſſembloient plus à ceux des anciens Romains ; ceux de François convenoient davantage

au caractere de la nation qu'il avoit à gouverner.

*Histoire du chevalier Bayard, chap. 59.*

Cependant François I avoit à peine pris possession du trône, qu'il justifia les applaudissements de ses sujets, en allant lui-même conquérir le Milanès : Bayard, Chabanes & Montmorenci ([a]) lui frayerent le passage des Alpes, en surprenant & battant les alliés à
1515. Carmagnole ; Prosper Colonne tomba entre les mains du vainqueur. Peu après, le Roi eut à combattre dans les plaines de Marignan, les Suisses, alors la plus redoutable milice de l'Univers : on sait que le combat dura deux jours entiers. François I battit un peuple, qui malgré sa modestie, prenoit le titre fastueux de protecteur & de dompteur des Princes ; il n'y eut point de chevalier dans l'armée Françoise qui signalât davantage son courage

([a]) Montmorenci commandoit alors la compagnie des cent hommes d'armes d'Artus de Gouffier, sire de Boissy, grand-maître de France, son cousin-germain.

que le Roi : Montmorenci, de son côté, se comporta en homme qui vouloit mériter l'estime & les bienfaits de son prince : il fit des prodiges de valeur.

La victoire de Marignan entraîna la conquête du Milanès & de la seigneurie de Gênes. Après avoir regné, Maximilien Sforce consentit à vivre particulier en France : le pape Léon X accablé des revers de son parti, se hâta de conclure la paix avec la France.

Le Roi n'attendit pas la fin de la campagne pour récompenser les seigneurs qui s'étoient le plus distingués à Carmagnole & à Marignan. Montmorenci obtint une compagnie de cinquante hommes d'armes, qui peu après fut augmentée jusqu'au nombre de cent, & le gouvernement de Novarre : il devint en même-temps le principal héritier de sa branche, par la mort de son frère aîné Jean de Montmorenci ([a]). 1515.

*Histoire de la maison de Montmorenci, par Duchêne, p. 378.*

([a]) Jean de Montmorenci, sire d'Ecouen, eut deux filles de son mariage avec Anne de

Les heureux ſuccès du Roi ; ſes conquêtes, la paix glorieuſe qu'il avoit procurée à ſes ſujets, avoient ramené la joie & l'abondance dans le Royaume. Le jeune Monarque environné de gloire & de plaiſir, rendit ſa cour la plus brillante de l'Europe, en y appellant les dames & les prélats les plus illuſtres de ſon Royaume ; bien-tôt les chevaliers François qui n'étoient que des guerriers, devinrent plus polis & plus éclairés ; mais ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que la galanterie, qui naît du commerce des femmes, loin d'amollir le courage de la nobleſſe, ſembla l'avoir augmenté. Le deſir de plaire à un ſexe enchanteur, ajouta encore à ſon zele : on peut dire que ſous ce regne & celui de d'Henri II, les ſeigneurs François témoignerent autant de valeur dans les combats, que leurs ancêtres, avec beaucoup plus d'humanité & de générosité.

Boulogne, veuve de Charles de Bourbon, comte de Rouſſillon, amiral de France ; mais elles moururent jeunes, & ſans être mariées.

Au milieu de tous ces plaiſirs, Montmorenci montra long-temps une ame impénétrable aux traits de l'amour : on ne voyoit qu'avec étonnement un jeune ſeigneur comblé de tous les dons de la nature & de la fortune, chéri d'un Roi qui s'intéreſſoit vivement aux plaiſirs de ſes courtiſans, rejetter avec mépris les amorces dangereuſes de la volupté : ſa gravité, ſon application, ſon attachement à tous ſes devoirs, contraſtoient ſinguliérement avec la légéreté & la diſſipation de la jeuneſſe de la cour, auſſi folâtre qu'emportée. Les dames humiliées de voir le ſeul Montmorenci refuſer hautement de rendre hommage à leurs charmes, ſe liguerent pour triompher de ſa fierté. Il céda enfin à tous les pieges ſemés ſur ſes pas : Brantome prétend qu'il eut ce qu'on appelle des bonnes fortunes ; mais ſi la ſéduction, peut-être encore plus la complaiſance pour les goûts de ſon maître, & la foibleſſe attachée à l'humanité, rendirent Mont-

*Hiſtoire des hommes illuſtres de la France, tom. 11, p. 242.*

1516.

morenci ſenſible, il ne fut jamais au pouvoir de l'amour, des dames & du Roi, de le rendre galant. Bien-tôt la guerre & les affaires vinrent l'arracher aux plaiſirs.

1519. Quelque penchant que François I eût pour la volupté, ſon ambition n'en étoit ni moins inquiete, ni moins active. Il briguoit alors la Couronne impériale : il étoit de l'intérêt de l'Allemagne menacée par Soliman II, d'avoir un chef également brave & puiſſant. Mais quoique François I remplît l'Europe de ſon nom & de ſa gloire ; quoique Charles d'Autriche, ſon concurrent, ne fût connu que par ſes titres, il eut la douleur de voir cet heureux rival l'emporter ſur lui. Delà, la jalouſie, l'animoſité, les querelles qui diviſerent ces deux Princes, & coûterent la vie à tant de milliers d'hommes.

La guerre eût éclaté ſur le champ, ſi François I n'eût écouté que les tranſports de ſon indignation : les prétextes ne lui manquoient point ;

l'Empereur qui s'étoit engagé par le traité de Noyon à reſtituer la Navarre à Henri d'Albret allié de la France, n'avoit pas encore rempli cette condition. Charles-Quint de ſon côté revendiquoit le duché de Bourgogne, le patrimoine de Charles le Téméraire ſon aïeul; il ne pouvoit d'ailleurs conſentir à rendre à la Couronne de France l'hommage qu'il lui devoit en qualité de comte d'Artois & de Flandre. Cet acte de dépendance lui paroiſſoit peu convenable à ſa dignité; il le regardoit ſur-tout comme indigne de ſon courage. Il n'en falloit pas tant entre deux Monarques auſſi voiſins, auſſi ambitieux, auſſi puiſſants, pour faire verſer des ruiſſaux de ſang.

Pendant qu'ils préparoient la guerre, ils négocioient dans toute l'Europe, à Rome, à Veniſe, à Londres ſur-tout. Le ſuccès ſembloit dépendre du parti qu'embraſſeroit Henri VIII, prince également brave, belliqueux & puiſſant.

Charles-Quint & François I épuisoient toutes les ressources de la politique pour obtenir son alliance. François crut avoir réussi dans la célebre entrevue qu'il eut avec ce Prince, entre Ardes &
1520. Calais; mais il ne recueillit d'autre fruit de sa démarche, que d'avoir engagé, par son exemple, la noblesse Françoise à des dépenses qui la ruinerent. Montmorenci parut avec éclat dans ces fêtes; il fut le seul chevalier François qu'Henri VIII, malgré sa force & sa vigueur, ne put ébranler de dessus son cheval, au combat à la lance.

*Histoire d'Angleterre de Smolett, tom. 9, p. 547.*

Cependant Henri VIII qui venoit de donner à François I de si grandes marques de confiance & d'amitié, conspiroit déja sa ruine avec Charles-Quint, qui l'étoit venu trouver jusques dans son
1521. isle. Le Roi justement allarmé de l'inconstance & de la légéreté du Monarque Anglois, se hâta d'envoyer Montmorenci à Londres pour déconcerter les projets de

l'Empereur

l'Empereur : c'étoit déja la ſeconde négociation dont Montmorenci, malgré ſa jeuneſſe, étoit chargé auprès d'Henri VIII. Ce prince, qui l'avoit diſtingué, dans la derniere entrevue, de tous les ſeigneurs François, le reçut avec de grandes marques d'eſtime. Soit qu'Henri eût honte de manquer ſi-tôt à ſon alliance avec la France, ſoit plutôt que ſon traité avec l'Empereur ne fût pas encore conclu, non-ſeulement il promit à Montmorenci de reſter neutre, mais il ſe chargea de la médiation entre les deux Couronnes.

Le ſuccès de cette négociation valut à Montmorenci ſon entrée dans les conſeils.

Cependant la guerre étoit déja allumée entre l'Empereur & le Roi : déja Robert de la Marck, duc de Bouillon, qui avoit oſé la commencer par un défi ſolemnel à l'Empereur, étoit dépouillé de tous ſes Etats, à la réſerve de Sedan ; déja le comte de Naſſaw 1521.

*Memoire de Martin du Bellay, t. 1.*

& le général Siking menaçoient la Champagne avec une armée de quarante mille hommes ; mais ce qu'il y avoit de plus affligeant, c'eſt que le Roi qui ne s'étoit pas attendu à être attaqué cette campagne, n'avoit fait aucuns préparatifs de guerre : les places de la frontiere manquoient également de vivres & de munitions. Dans cette extrémité, Montmorenci accourt de Paris avec une poignée de ſoldats ; il en jette une partie dans Mouzon, avec un convoi : ce ſecours n'empêcha point le capitaine Montmor de rendre la place deux jours après ; il s'excuſoit ſur la lâcheté de la garniſon, qui épouvantée du feu terrible de l'ennemi, n'avoit oſé paroître ſur les remparts.

La perte de Mouzon répandit la terreur en Picardie, & ſur-tout en Champagne ; cette derniere province n'avoit d'autres remparts à oppoſer aux Impériaux, que Mézieres, ville foible, dénuée de munitions de guerre & de bou-

che. Mézieres n'auroit pas tenu plus long-temps que Mouzon, si le chevalier Bayard & Montmorenci ne se fussent jettés dans la place. Le plan de défense de Bayard qui commandoit en chef, est regardé comme le chef-d'œuvre de l'art : il arrêta l'ennemi pendant cinq semaines ; & le força enfin à lever le siege après avoir perdu la moitié de son armée. Montmorenci se montra digne d'être le compagnon d'armes du célebre Bayard. Il n'y avoit point de jour que l'un ou l'autre ne fît de sanglantes sorties sur les Impériaux, & ne remportât de grands avantages sur eux. La garnison & les habitants, qui d'abord avoient paru consternés, commençoient à se regarder comme invincibles sous les auspices de Bayard & de Montmorenci : tant il est vrai que le courage de la multitude dépend presque toujours de celui de ses chefs.

*Ibidem.*

1521.

Pendant qu'on combattoit ainsi de part & d'autre avec un coura-

ge héroïque, le comte d'Egmond, l'homme le plus diſtingué de l'armée Impériale par ſa naiſſance & ſa valeur, envoya défier le plus brave officier de la garniſon à un combat particulier : Montmorenci ſort de la place, attaque ſon ennemi à la lance, & ne ſe retire qu'après en avoir triomphé.

*Hiſtoire de la maiſon de Montmorenci, p. 379.*

Cependant il n'y avoit plus de vivres & de munitions de guerre dans Mézieres : la garniſon diminuée de plus de moitié, tant par le fer & le feu des aſſiégeants, que par la dyſenterie, ne paroiſſoit pas en état de ſoutenir un aſſaut ; les remparts étoient réduits en poudre ; il eſt vrai que le Roi aſſembloit une puiſſante armée à Troies ; mais avant qu'elle fût en état d'agir, Mézieres alloit être forcée. Dans ces circonſtances, Bayard & Montmorenci entreprirent de ne devoir qu'à eux-mêmes le ſalut de la place : ils ſavoient que la jalouſie du commandement, la haine & la rivalité diviſoient les deux généraux de l'Empereur ;

c'eſt ſur cette connoiſſance qu'ils s'aviſerent d'un ſtratagême dont le ſuccès ſurpaſſa leurs vœux, & les couvrit de gloire.

Ils écrivent une lettre au duc de Bouillon, dans laquelle ſuppoſants que le comte de Naſſaw avoit pris des meſures pour quitter le ſervice de l'Empereur, ils conjuroient le duc d'avertir Naſſaw qu'il étoit enfin temps de juſtifier ſes promeſſes par un ſervice éclatant; que le Roi s'avançoit avec une armée formidable, pour attaquer le quartier de Siking, & qu'il n'avoit autre choſe à faire que d'abandonner ſon rival & ſon ennemi à la merci du Roi. Bayard confie la lettre à un eſpion adroit, qui ſe laiſſa prendre exprès par un parti de Siking. A la lecture de la lettre, le général Allemand entre en fureur, il leve ſon camp, paſſe la Meuſe, & s'approche de Naſſaw, dans le deſſein de le punir de ſa prétendue perfidie: Naſſaw étonné des mouvements de ſon collegue, lui envoya envain de-

*Hiſtoire du chevalier Bayard, ch. 63.*

1521.

mander la raiſon d'une conduite ſi extraordinaire ; celui-ci ne répondit que par des injures & des menaces ; il ne falut pas moins que toute l'autorité des officiers généraux pour l'engager à montrer la lettre qui lui étoit tombée entre les mains. Le comte de Naſſaw n'eut pas de peine à prouver que c'étoit un piege de l'ennemi ; mais la faute du crédule Siking n'en étoit pas moins irréparable : Bayard & Montmorenci avoient déja reçu un ſecours d'hommes & de munitions par les quartiers que Siking avoit évacués : Naſſaw ſe vit obligé de lever précipitamment un ſiege qui lui avoit coûté une grande partie de ſon armée : on célébra cet événement dans tout le Royaume comme une victoire éclatante.

De Mézieres, Montmorenci alla joindre le Roi à l'armée : il ſignala ſon courage à la repriſe de Mouzon, à la conquête de Bapaume, de Landrecies, de Bouchain & d'Heſdin. Charles-Quint effrayé des ſuccès

rapides de François I, n'oſa lui diſputer le paſſage de l'Eſcaut ; il s'enfuit même de ſon armée avec cent chevaux, abandonnant le ſalut de ſes troupes & des Pays-Bas au courage du comte de Naſſaw : on prétend que ſi le Roi, dans la conſternation & la terreur où étoit l'armée Impériale, l'eût pourſuivie, il l'eût battue ou diſſipée. C'eſt ainſi que cette campagne qui paroiſſoit devoir être ſi funeſte, fut une des plus glorieuſes du regne de François I. Le Roi avoua qu'il ne devoit ſes progrès qu'à la valeur de Bayard & de Montmorenci, qui avec une poignée de ſoldats, avoient anéanti les efforts d'une armée qui faiſoit trembler ſon Royaume.

Mais en Italie, on n'éprouva que des revers. Le maréchal de Lautrec battu en détail, mal ſecouru par la cour qui ne lui envoya ni troupes, ni argent, eut la douleur de ſe voir chaſſé du Milanès.

Cependant le congrès ouvert à

Calais, étoit devenu inutile par la partialité d'Henri VIII en faveur de Charles-Quint: déja le Monarque Anglois menaçoit de joindre ses armes à celles des ennemis de la France. Le Pape & toutes les puissances de l'Italie, excepté Venise, lui avoient donné l'exemple: la France étoit attaquée, comme elle l'a été tant de fois depuis, en Picardie, en Artois, sur les frontieres d'Espagne & du côté des Alpes; mais François I, sans s'étonner de l'orage, se préparoit à le conjurer de tous les côtés.

1522. Cependant l'infanterie lui manquoit; il n'y avoit que les Suisses qui fussent en état de lui en fournir. Mais les Suisses se plaignoient avec aigreur de la conduite de ce Prince qui prodiguoit des sommes immenses en fêtes & en ballets, tandis qu'il laissoit périr ses armées faute de paie. Ce n'étoit que pour se venger de n'avoir pas reçu leur solde, qu'un corps considérable de Suisses avoit tourné, la campagne précédente, ses armes

contre

contre Lautrec : telle étoit enfin l'indignation de la nation Helvétique, qu'il y avoit lieu de craindre qu'elle ne se détachât de l'alliance de la France.

Le Roi, pour regagner ses alliés, leur envoya une célebre ambassade composée des plus grands seigneurs du Royaume, du comte de Tende, grand-maître de France, son oncle, qu'on appelloit le grand bâtard de Savoie ; du maréchal de Chabanes, de Galeas de Saint-Séverin, grand-écuyer de France, & d'Anne de Montmorenci : ils avoient ordre de négocier un secours de seize mille hommes, dont Montmorenci avoit été nommé général. Mais les Suisses ne se laisserent point éblouir par la pompe & les promesses des ambassadeurs François : ils refuserent long-temps de se prêter aux vues de la Cour, dont ils blâmoient hautement la prodigalité. Les ministres François auroient eu la honte d'échouer, sans l'estime & l'amitié dont les Suisses se lais-

ſerent prévenir en faveur de Montmorenci.

*Hiſtoire des hommes illuſtres de France, tom. II, p. 248.* Ce ſeigneur, le plus jeune de ſes collegues, mettoit tant de ſageſſe, de dignité & de circonſpection dans ſes actions & ſes diſcours; il avoit une ſi grande réputation de courage, de franchiſe, d'honneur & de probité, que les Suiſſes ne purent s'imaginer qu'un homme d'un caractere ſi noble & ſi magnanime, entreprît de les tromper. La ſeule confiance qu'ils prirent en ſes promeſſes, valut au Roi un ſecours de dix mille hommes, à la tête deſquels Montmorenci ſe hâta de deſcendre en Italie: bien-tôt il joignit Lautrec qui s'étoit réfugié ſur les terres de Veniſe avec les débris de ſon armée.

1522. Dès que Lautrec eut reçu ce ſecours, il ouvrit la campagne, quoiqu'on ne fût encore qu'au mois de Février; il paſſa l'Adda, & s'approcha de Milan, dont le château tenoit encore pour les François: il ne précipitoit ainſi ſes opérations, que

pour prévenir l'arrivée de François Sforce, qui accouroit d'Allemagne pour se mettre en possession du patrimoine de ses ancêtres. Le nom de Sforce étoit tellement aimé & respecté à Milan, que Lautrec désespéroit de s'emparer de cette ville, si le nouveau duc étoit une fois reconnu de ses sujets. Mais, malgré son activité & sa vigilance, la fortune trahit ses espérances; Prosper Colonne s'étoit enfermé dans Milan avec douze mille hommes; il avoit environné cette grande ville de retranchements inaccessibles: le marquis de Pescaire & Antoine de Leve, qui n'avoient gueres moins de réputation que Colonne, défendoient Pavie & Lodi.

Lautrec, après avoir long-temps examiné avec les officiers-généraux les retranchements de Milan, jugea qu'il ne pouvoit les forcer sans perdre toute son armée; il prit le parti de bloquer & d'affamer cette ville, qui comptoit alors trois cents mille citoyens dans ses murs.

Il étoit campé à Caſſano-ſur-l'Adda pour en diſputer le paſſage à François Sforce, qui déja étoit arrivé à Trente avec un corps d'armée, lorſqu'il apprit que les alliés avoient fait partir de Plaiſance un convoi conſidérable pour Milan, ſous l'eſcorte de leurs meilleures troupes : ſur le champ, Lautrec détacha Montmorenci avec deux mille arquebuſiers, & deux cents hommes d'armes, pour enlever le convoi.

*Mémoires du Bellay, liv. 2*

Montmorenci ſe met en route avec ſon infanterie ; il étoit précédé par ſes gendarmes, commandés par le capitaine Boucard du Refuge, qui avoit fait des prodiges de valeur au ſiege de Mezieres. Cet officier plein de feu, d'activité & d'ambition, n'eut pas plutôt apperçu le convoi, qu'il fond ſur l'eſcorte, ſans attendre Montmorenci, avec lequel il ne vouloit pas partager l'honneur de la victoire ; mais après un combat aſſez vif, il eſt repouſſé, battu & mis en fuite. Montmorenci n'apprit ſa

défaite qu'en voyant le chemin couvert de fuyards François, & d'Eſpagnols qui les pourſuivoient l'épée dans les reins ; ſa ſituation devenoit d'autant plus critique, qu'il appréhendoit que les ſiens, en ſe ſauvant, n'ouvriſſent ſon bataillon & n'y donnaſſent entrée aux ennemis. Dans cette extrémité, 1522.
Montmorenci prit ſon parti en grand homme de guerre ; il ſépara lui-même ſa troupe en deux, & la jetta dans les haies, laiſſant le paſſage libre aux vaincus & aux vainqueurs : les Eſpagnols ne manquerent pas de ſuivre Boucard & ſes hommes d'armes juſqu'au milieu du bataillon que Montmorenci referma ſoudain : les ennemis ainſi enveloppés furent tous tués ou pris ; le convoi tomba entre les mains des François.

Cependant les gendarmes de *Ibidem.*
Boucard n'avoient ceſſé de fuir juſqu'à Caſſano ; déja ils avoient rempli le camp du bruit de la défaite de Montmorenci ; Lautrec s'avançoit lui-même pour recueillir les

débris d'une déroute qui ne paroiſſoit que trop certaine : en effet, comment ſe flatter qu'un corps d'infanterie réſiſtât en raſe campagne à la cavalerie victorieuſe des Eſpagnols ? Mais qu'on juge de la ſurpriſe & de la joie de ce général, lorſque Montmorenci lui préſenta les principaux officiers & les étendards des vaincus, avec le convoi. Lautrec n'eut pas plutôt appris la manœuvre rapide & brillante à laquelle Montmorenci étoit redevable de la victoire, qu'il l'embraſſa en lui prédiſant qu'il ſeroit un jour un des plus grands capitaines de l'Europe : depuis ce temps-là, il le chargea dans ſon armée des opérations les plus difficiles & les plus dangereuſes ; de celles qui demandent autant de tête que d'intrépidité.

Le maréchal de Foix avoit
1522. franchi les Alpes avec un corps de troupes ; mais il ne pouvoit joindre la grande armée ſans traverſer la Lomelline, contrée occupée par l'ennemi ; il y avoit lieu

de craindre qu'il ne fût ſurpris & battu dans ſa route. Lautrec détache Montmorenci avec un corps de quatre mille hommes d'infanterie, & de deux cents hommes d'armes : il avoit ordre de prendre Novarre, & de frayer le paſſage au maréchal de Foix.

Montmorenci arrive ſur le bord du Téſin ; il ſe ſaiſit du bac de Falconé, & ſe hâte de faire paſſer au-delà du fleuve ſon infanterie & ſon canon ; mais quoiqu'il eût prodigué l'or au conducteur du bac, cet homme, ennemi mortel du nom François, comme l'étoient alors preſque tous les Italiens, au lieu d'aller chercher à l'autre bord la cavalerie, ſe laiſſe emporter au cours du fleuve, aborde à Pavie, va trouver le gouverneur, & lui expoſe le danger où ſe trouve l'infanterie Françoiſe ſéparée de ſa cavalerie par le Téſin ; il l'exhorte à ſaiſir la victoire que ſon zele & ſon adreſſe lui avoient ménagée.

Pour comble de malheur, Fran- *Capella ; liv. 2.*

çois Sforce venoit d'arriver à Pavie avec six mille Lansquenets & trois cents hommes d'armes : il apprit avec transport l'occasion que la fortune lui présentoit d'illustrer les prémices de son regne par la défaite d'une partie de ses ennemis. Dès le lendemain, il sort de Pavie avec son corps de troupes, renforcé de la cavalerie de la garnison, & se met sur les traces de l'infanterie Françoise, qui déja gagnoit la Lomelline. Montmorenci informé de la grandeur du péril dont il est menacé, rebrousse chemin & regagne les rives du Tésin à Gambolo; delà il mande au capitaine Boucard, qui commandoit encore ses hommes d'armes, de venir camper vis-à-vis de lui, dans un endroit où il lui avoit préparé quelques barques.

*Mémoires du Bellay, liv. 2.*

Boucard se surpassa lui-même pour réparer la faute dont on a parlé ci-dessus : malgré la difficulté & le danger du trajet, il vint à bout de conduire trois esca-

drons au-delà du Fleuve : mais il ne trouva plus Montmorenci à Gambolo, les circonſtances l'avoient forcé de s'éloigner.

On a vu que Sforce l'avoit pourſuivi jusques dans la Lomelline; mais en apprenant qu'il regagnoit les bords du Téſin, il étoit lui-même revenu ſur ſes pas, ſans, pour ainſi dire, le perdre de vue; enfin il l'atteignit vers le ſoir à Gambolo. Sforce perſuadé que les François ne pouvoient plus lui échapper, différa de les attaquer juſqu'au lendemain à la pointe du jour : ce délai ſauva Montmorenci; il en profita d'abord pour aller ſe retrancher derriere un canal ſitué à quelque diſtance, dans l'eſpérance d'arrêter l'ennemi juſqu'à ce qu'il eût été joint par Boucard. Il eſt inutile d'obſerver combien des mouvements ſi rapides à la vue de l'ennemi, fatiguoient les troupes; mais quoique Montmorenci n'eût ſous ſes ordres que des étrangers, aucun d'eux n'oſa s'échapper en plaintes & en murmu-

*Ibidem.*

1522.

res, tant ce ſeigneur ſavoit déja ſe faire craindre, reſpecter & obéir.

Cependant le jour commençoit à briller, l'ennemi approchoit, & la cavalerie Françoiſe ne paroiſſoit point: dans cette critique ſituation, Montmorenci ne prend conſeil que de ſon courage; il deſcend de cheval, ſaiſit une pique, & ſe met au premier rang, en diſant aux ſiens qu'il faut vaincre ou périr. Mais dans le temps qu'il ne s'attendoit plus qu'à vendre chérement ſa vie, il s'apperçoit que l'ennemi, qui déja s'avançoit de toutes parts pour l'envelopper, héſite, balance & enfin s'arrête; bien-tôt il le voit s'éloigner avec une extrême précipitation: il ne douta point que l'approche de Boucard ne fût cauſe d'une retraite ſi imprévue. Le duc Sforce fut d'autant plus blâmé d'avoir ainſi pris l'allarme, que Boucard n'étoit accompagné que d'une petite troupe de cavalerie.

On conſeilla alors à Montmorenci de pourſuivre à ſon tour

l'ennemi ; mais tel étoit le respect de ce Seigneur pour les ordres de son général, qu'il n'eût pas attaqué le duc de Milan, quand même il eût été certain de la victoire. Au reste, la prudence ne lui dictoit point d'autre parti que celui qu'il prit ; car enfin le duc Sforce *Ibidem.* étoit très-supérieur en nombre ; Montmorenci ne pouvoit le battre sans perdre beaucoup de monde ; & il n'en avoit pas trop pour assiéger une ville telle que Novarre, 1522. dont la conquête seule devoit assurer sa jonction avec le maréchal de Foix. Il n'est pas inutile d'observer ici que Montmorenci parvenu au commandement des armées, exigea toute sa vie des officiers-généraux, le même respect pour la discipline militaire qu'il avoit lui-même témoigné. Il y a peu d'hommes qui aient mieux sû obéir & commander.

Cependant, quoique le château de Novarre tînt encore pour les François, la conquête de la ville n'en étoit pas moins difficile. En

effet, le comte Philippe Torniel; homme également cruel & brave, la défendoit avec une garnison de trois mille hommes à laquelle s'étoient joints tous les habitants; ceux-ci combattoient avec d'autant plus de fureur, qu'ils ne redoutoient rien tant que de retomber sous la domination des François, dont ils avoient traité les prisonniers comme les Sauvages de l'Amérique traitent les vaincus qui tombent entre leurs mains. On ne peut lire sans horreur le détail des cruautés qu'ils exercerent contre ces malheureux, jusqu'à leur arracher le cœur, le dévorer, fendre le ventre à quelques-uns, le remplir d'avoine & y faire manger leurs chevaux, tandis qu'ils respiroient encore.

Quoique Montmorenci n'eût qu'une poignée de combattants; quoiqu'il ne pût espérer d'être secondé par la garnison du château qui étoit enfermé de tous côtés par des retranchements pro-
1522. fonds; cependant il étoit si animé par le desir de la gloire & la

ſoif de la vengeance, qu'il attaqua Novarre. Il vint à bout de faire breche à la muraille ; il propoſa aux Suiſſes de monter à l'aſſaut ; mais ceux-ci lui répondirent qu'ils n'étoient à la ſolde du roi de France, que pour le ſervir en raſe campagne. Montmorenci, ſans daigner les preſſer davantage, ſe tourne vers les hommes d'armes, les prie de deſcendre de cheval & de combattre avec lui ; ſur le champ il s'arme d'une pique ; il s'avance à la merci d'une grêle de bales, & gagne le premier le haut de la breche en criant victoire. Mais quel fut ſon étonnement, quand ſe voyant ſur le point de triompher, il apperçoit au pied de la breche même, un retranchement profond derriere lequel la garniſon & les habitants, au nombre de plus de cinq mille hommes, faiſoient un feu terrible. Montmorenci, ſans délibérer davantage, ordonne à une partie de ſes hommes d'armes, de ſe gliſſer le long des murailles, pour gagner quel-

ques maiſons, & ſe précipite avec l'autre dans le retranchement ; le combat fut furieux juſqu'à ce que la garniſon ayant apperçu les gendarmes qui s'étoient coulés le long des murailles, ſe crut enveloppée : elle jetta ſes armes, & chercha ſon ſalut dans la fuite. Ce fut alors que les Suiſſes honteux de ne pas partager le danger avec un général ſi intrépide, entrerent dans la ville ; mais ils n'eurent gueres d'autre peine que celle de piller.

*Ibidem.*

Si les emportements & la cruauté des Novarrois avoient été affreux, la vengeance que Montmorenci en tira, fut terrible : il n'excepta de la corde que le comte Torniel, quelques-uns des principaux officiers & les bourgeois qui prouverent qu'ils n'avoient eu aucune part aux barbaries de leurs compatriotes. Après cet exploit éclatant, Montmorenci joignit le maréchal de Foix, avec lequel il prit la ville & le château de Vigevano.

Les ſuccès & les forces des François répandirent la terreur dans

toute l'Italie : les citoyens de Milan invectivoient ſans ceſſe contre Proſper Colonne, qui au lieu de ſauver la Lomelline, & de joindre le duc Sforce à Pavie, ſe tenoit honteuſement renfermé dans la capitale du Milanès. Colonne qui ne vouloit devoir qu'à une ſage lenteur le ſalut de la Lombardie, ſe vit obligé de céder aux cris d'un peuple qui étoit le plus ferme ſoutien de la ligue en Italie ; il s'approche de Pavie ; il joint le duc Sforce, qu'il amene en triomphe à Milan.

Cependant Lautrec, dont les malheurs & la valeur ſont également célebres, échouoit devant Pavie dont il avoit promis le pillage aux Suiſſes, qui déja s'impatientoient de ne pas recevoir leur ſolde. Cette diſgrace ne découragea point le général François ; il 1522.
s'avança vers Milan, dans le deſſein de décider de la deſtinée du Milanès par une bataille : tout ſembloit lui répondre du ſuccès ; ſon armée l'emportoit en nombre

& en valeur ſur celle de l'ennemi ; il étoit ſecondé par les guerriers les plus illuſtres du Royaume, les maréchaux de Chabanes & de Foix, Bayard, Montmorenci, Pierre Navarre, le comte de Tende, Crequi-de-Pontdormi ; mais l'opiniâtreté & l'indocilité des Suiſſes anéantirent des eſpérances ſi bien fondées.

L'armée Françoiſe étoit campée à Monza, & celle des alliés à la Bicoque. La Bicoque n'étoit qu'un vieux château des ducs de Milan, ſitué au milieu d'un vaſte parc, entouré de tous les côtés de larges & profonds foſſés. Quelque avantageux que fût déja ce poſte, Proſper Colonne qui redoutoit le courage impétueux des François, joint l'art à la nature pour le rendre inacceſſible ; il éleve de diſtance en diſtance des forts & des redoutes ; il établit des batteries de canons qui dominoient ſur toute la campagne.

A la vue de ce camp, Lautrec le jugea inattaquable ; il forma un

nouveau projet, dont le ſuccès eût livré l'Italie au Roi, ſans qu'il en eût coûté une goutte de ſang ; c'étoit d'affamer en même-temps l'armée de Colonne & la ville de Milan, qui déja commençoient à manquer de vivres. Mais dans ces circonſtances, il éprouva d'une maniere terrible & déplorable, le danger qu'il y a d'avoir une armée preſqu'entiérement compoſée de troupes étrangeres. Les Suiſſes, à qui 1522.
Montmorenci avoit abandonné le pillage de Novarre, à la priſe de laquelle ils avoient eu ſi peu de part, ſe plaignoient depuis long-temps de ne point toucher de ſolde. Ce n'eſt pas que le Roi n'eût été plus fidele à ſes engagements que la campagne précédente : il venoit de faire partir un convoi d'argent qui déja étoit arrivé à Arona ſur le lac Majeur ; mais on apprit que ce convoi n'oſoit pourſuivre ſa route, à cauſe d'un détachement ſorti de Milan pour l'intercepter.

Il n'en fallut pas davantage pour faire prendre aux Suiſſes un

parti déſeſpéré ; ils envoient demander à Lautrec leur paie ou leur congé. Lautrec frémiſſant de colere de ſe voir ainſi abandonner à la veille de triompher, fit des efforts étonnants pour arrêter les Suiſſes ; il leur dépêcha les plus grands perſonnages de l'armée, le comte de Tende, le maréchal de Chabanes, Montmorenci leur général, pour qui ils avoient toujours témoigné beaucoup de reſpect & d'eſtime. Montmorenci abaiſſa en vain ſa fierté juſqu'aux plus humbles prieres ; il prodigua en vain les promeſſes ; il ne put fléchir la farouche indocilité des Suiſſes. Lautrec qui vint lui-même les haranguer, ne fut pas plus heureux ; on ſait que ce général indigné, ne put s'empêcher de s'écrier : *Sans doute que le danger vous effraie.* Mais ces paroles lui coûterent cher ; il fut interrompu par les cris des Suiſſes qui le preſſerent de les mener ſur le champ à l'ennemi, & de les mettre au premier rang.

Montmorenci conſeilloit à Lau-

trec de les laiſſer partir plutôt que d'expoſer à un affront certain la gloire des armes du Roi. Il vouloit qu'il diſperſât la cavalerie dans les principales places, juſqu'à ce qu'on lui eût envoyé des renforts de France : mais la témérité l'emporta ſur un ſi ſage conſeil ; Lautrec aima mieux hazarder un combat, que de ſe voir ſans armée.

Il partagea donc ſes forces en trois corps ; il donne le premier qui n'étoit compoſé que de Suiſſes, à Montmorenci ; le ſecond à ſon frere le maréchal de Foix, & ſe réſerve le dernier. Ces trois corps devoient inſulter en même-temps, & par trois endroits différents, le camp des alliés. Lautrec avoit offert au duc d'Urbin, qui commandoit les troupes de Veniſe, la conduite d'une attaque ; mais le Duc refuſa cet honneur dangereux.

Le lendemain, jour de la Quaſimodo, Montmorenci à pied, la pique à la main, ſe met à la tête des Suiſſes ; il étoit accompagné

*Mémoires du Bellay, liv. 2.*

de quelques ſeigneurs François ; qui par amour pour la gloire & par amitié pour lui, voulurent combattre à ſes côtés & au premier rang. C'étoient François de Laval, comte de Montfort; Antoine de Mailly, ſeigneur d'Auxy ; les ſires de Graville, de Roquelaure, de la Guiche, de Miolans, de Tournon, de Launai & de Longa. Lorſque Montmorenci fut arrivé à la portée de l'artillerie ennemie, il s'arrêta dans un chemin creux pour attendre la ſienne, & en même-temps pour donner le loiſir aux maréchaux de Lautrec & de Foix de parvenir aux poſtes qu'ils devoient attaquer, afin de livrer les trois aſſauts dans le même inſtant ; mais les Suiſſes excités par un eſprit de vertige & de fureur, qui leur fut auſſi fatal qu'à la France, l'environnent & le preſſent de marcher. Montmorenci eut beau leur expliquer les ſages raiſons qui l'obligeoient à différer le combat ; ils refuſerent de l'entendre. Alors ce ſeigneur ſe tournant

vers ſes amis : *Allons*, leur dit-il, *faiſons par devoir ce qu'ils ſont par férocité.* En même-temps il pourſuit ſon chemin : il n'étoit pas encore arrivé au bord du retranchement, que déja l'artillerie ennemie lui avoit emporté plus de mille hommes. Cette perte, loin de décourager les Suiſſes, ne fit que les animer davantage ; ils ſe jettent dans le foſſé ſur les pas de leur général ; mais le retranchement étoit ſi haut, qu'ils ne pouvoient y atteindre du bout de leurs piques.

*Hiſtoire des hommes illuſtres de France, tom.* II, *pag.* 261.

C'eſt-là qu'il ſe fit un carnage affreux : Colonne avoit oppoſé aux Suiſſes les Lanſquenets, l'élite de ſes troupes ; ils ne perdoient pas un ſeul coup dans cette multitude qui s'offroit ſi témérairement à la mort. Quelqu'inégal que fût ce combat, les Suiſſes le ſoutinrent long-temps avec une intrépidité étonnante : déjà Montmorenci avoit eu la douleur de voir tomber à ſes côtés le comte de Monfort, Graville, Roquelaure, Miolans, Launay, Longa, la Guiche & Tournon ;

*Mémoires du Bellay, liv. 2.*

il frémissoit de ne pouvoir venger la mort de ses amis, lorsqu'enfin il fut porté lui-même par terre d'un coup qui le priva de l'usage des sens ; il resta enseveli sous un monceau de cadavres, dont il auroit été étouffé, si quelques François ne se fussent hâté de le retirer & de le transporter à sa tente, où il fut long-temps sans donner aucun signe de vie.

Il ne fallut pas moins que la blessure de Montmorenci, la mort d'Albert de la Pierre, commandant des Suisses, celle de 22 de leurs principaux capitaines & des seigneurs François dont on vient de parler, pour engager le reste à la retraite. Quoiqu'on n'eût pas été plus heureux aux autres attaques, celle des Suisses fut la plus funeste ; ils perdirent quatre mille hommes tués sur la place, sans compter les blessés.

Malgré cet horrible carnage, Lautrec vouloit recommencer l'assaut le lendemain avec les Gendarmes françois, auxquels il se

proposoit de faire mettre pied à terre ; mais ces mêmes Suisses qui venoient de donner des marques si étonnantes de courage, devenus tout-à-coup les plus foibles des hommes, non-seulement refuserent de se prêter à ses vues, mais ils ne purent se resoudre à camper à la vue de la Bicoque, tant ils avoient en horreur ce lieu funeste, devenu à jamais mémorable par leur témérité & le malheur de la France.

Lautrec se vit donc obligé de mettre l'Adda entre l'ennemi & son armée consternée ; alors les Suisses qui ne craignoient plus d'être poursuivis par la cavalerie ennemie, se retirerent chez eux. Lautrec, ainsi abandonné, suivit le conseil que lui avoit donné Montmorenci avant le combat ; il dispersa les débris de son armée dans les villes ; mais le malheur sembloit le poursuivre par-tout : déjà la ville de Lodi, dans laquelle il avoit jetté trois mille hommes de pied & trois cents hommes d'armes, étoit surprise par le marquis de Pescaire : il 1522.

ne reſtoit plus à la France que Crémone, Novarre & Pizzghitone. Pour comble d'infortune, la république de Veniſe envoya ſignifier à Lautrec qu'il eût à retirer quelques troupes qu'il avoit établies en quartier de rafraîchiſſement ſur ſon territoire : c'étoit annoncer une prochaine défection. Lautrec qui voyoit dans cet événement la perte de l'Italie, ſe hâta d'envoyer Montmorenci à Veniſe, comme le ſeul homme capable par ſon génie & ſa dextérité, de fixer le Sénat dans l'alliance de la France : pour lui, il alla rendre compte au Roi de ſes malheurs.

*Ibidem.*
*Hiſtoire des hommes illuſtres de France, tom. II.*

Montmorenci, à peine rétabli de ſes bleſſures, parut à Veniſe, non avec la pompe d'un Ambaſſadeur, mais en guerrier, à qui il ne reſtoit que ſon courage. Il s'expliqua au Sénat avec franchiſe; il ne chercha ni à diminuer les revers de la France, ni à exagérer ſes reſſources; mais en avouant que ſon maître avoit beſoin de l'alliance de la République, il prouva que les intérêts

intérêts des Vénitiens étoient les mêmes que ceux de la France ; que ſa patrie ne pouvoit ſuccomber ſans entraîner dans ſa ruine la République, qui deviendroit la proie de l'ambition de la maiſon d'Autriche ; que Charles-Quint ſe vengeroit tôt ou tard de la préférence que le Sénat avoit donnée à l'alliance de la France ſur la ſienne.

Les raiſons de Montmorenci, 1522.
fondées ſur la ſaine politique, toucherent la Seigneurie, qui déjà ſe préparoit à renouveller les traités. Mais ſur ces entrefaites on apprend que les alliés ſe ſont emparés de Genes ; que le maréchal de Foix, trahi par Jean de Medicis, avoit été obligé de rendre Crémone. Crémone pris, il n'y avoit plus de barriere qui empêchât l'ennemi victorieux de fondre ſur les provinces de la République, & de pénétrer juſqu'à Veniſe même. Dans ces circonſtances, le Sénat voyant la France aſſaillie de toutes parts & hors d'état de ſecourir ſes alliés, aima mieux conjurer l'orage pré-

ſent, en ſe ſoumettant à un traité que les circonſtances rendoient néceſſaire, que de courir le riſque d'être accablé. Montmorenci, pour ne pas être témoin du triomphe de l'Empereur, ſe hâta de repaſſer en France : il brûloit du deſir d'avoir part à la défenſe de la Picardie puiſſamment attaquée par les armées de l'Empereur & de Henri
*Hiſtoire de la maiſon de Montmorenci, p. 279.* VIII. Mais le Roi ne voulut point l'expoſer à des dangers nouveaux ſans lui donner des marques diſtinguées de ſon amitié & de ſa reconnoiſſance : quoiqu'il n'eût encore que 29 ans, il l'honora de la dignité de maréchal de France & du collier de l'ordre de ſaint Michel. On doit avouer que la valeur, les exploits, la ſageſſe de Montmorenci, le rendoient bien digne de ces honneurs : il étoit le ſeul Officier général qui, au milieu des déſaſtres de la France en Italie, eut ſu ſe couvrir de gloire.

1522. Cependant les généraux François n'avoient point d'armée à oppoſer en Picardie à celles des Impé-

riaux & des Anglois ; ils se jettoient dans les principales places pour les défendre jusqu'à la derniere extrémité, afin de donner le temps au Roi d'assembler la noblesse de son Royaume.

Le maréchal de Montmorenci s'enferma avec le comte de Saint-Paul & les deux cents gentilshommes de la maison du Roi dans Corbie, ville importante, mais la plus foible & la plus menacée de la province. Cependant la fiere contenance du comte & du maréchal en imposa aux Anglois, qui n'oserent en entreprendre le siege : bientôt leur armée presqu'anéantie par la dysenterie & le fer des François, qui sans cesse les harceloient, alla chercher un asyle à Calais. Le duc de Vendôme, gouverneur de Picardie, digne aïeul d'Henri IV, acquit une gloire immortelle dans cette campagne en battant en détail les Impériaux ; il entra même dans les Pays-Bas, où il porta la terreur & le ravage ; il prit plusieurs places ; enfin il ravitailla Terouenne par les

*Mémoires du Bellay, liv. 2.*

1522.

*Ibidem.* mains du maréchal de Montmorenci, qui commandoit l'avant-garde de ſon armée : cet exploit fut admiré des ennemis mêmes de la France.

1523. Des ſuccès ſi imprévus exciterent de plus en plus le courage & la confiance de François I ; mais au lieu de conduire ſes troupes victorieuſes dans les Pays-Bas, il entreprit de reconquerir le Milanès : en vain Montmorenci éclairé par l'expérience de la derniere campagne, repréſenta au Roi que les fautes, & par conſéquent les mauvais ſuccès étoient inévitables dans un pays où ſes troupes auroient à combattre, non-ſeulement les armées de l'Empereur, mais les habitants de la campagne, les éléments ; que les obſtacles & les dangers étoient devenus plus grands depuis que tous les potentats d'Italie, entraînés par l'autorité du Pape, étoient entrés dans une ligue avec l'Empereur pour lui fermer l'entrée du Milanès : il lui prédit en vain que la diſette ſeule & les maladies ruineroient ſon

*Hiſtoire des hommes illuſtres de France, tom. 10, pag. 266.*

armée. Bonnivet, qui devoit avoir le commandement général ſous les ordres du Roi, combattit les raiſons du maréchal : le Roi lui-même qui ne pouvoit ſoutenir l'idée de laiſſer le Milanès entre les mains de ſon ennemi, ſe flattoit d'être plus heureux que ſes généraux.

Telle étoit la confiance de ce Prince en ſon courage & en ſa fortune, qu'il diſoit à un ſeigneur Eſpagnol en lui rendant la liberté : *L'Europe entiere conſpire contre moi ; mais je mépriſe ſes efforts & ſes menaces : mes frontieres ſont en ſûreté du côté de Calais, des Pays-Bas & des Pyrenées ; quant à l'Italie, c'eſt moi qui me charge d'y porter le théâtre de la guerre ; j'irai à Milan, j'en ferai la conquête, & je ne laiſſerai à mes ennemis que la honte & le regret de s'être armés inutilement contre moi.* C'étoit parler & agir en héros ; mais on va bientôt voir combien le ſuccès répondit peu à de ſi grandes eſpérances.

*Hiſtoire de France de Daniel, t. 5, pag. 495.*

Après les funeſtes épreuves qu'on venoit de faire de l'indocilité des 1523.

*Histoire de la maison de Montmorenci, p. 381.*

Suiffès, il n'y avoit fans doute que la néceffité qui pût engager le Roi à avoir recours à cette nation : François jetta les yeux fur le maréchal de Montmorenci pour acheter un nouveau corps de troupes Suiffes. Il faut que l'argent ait facilité le fuccès de cette ambaffade ; car Montmorenci n'éprouva point les mêmes contradictions que la campagne précédente. Au refte, telle fut fon activité, que quoiqu'il ne fût parti de Paris qu'au mois d'Avril, il joignit avec douze mille hommes au commencement de Mai l'amiral Bonnivet, qui campoit fous les murs de Turin.

On n'attendoit plus que le Roi pour entamer la campagne ; mais bientôt on apprit que ce Prince, retenu en France par la confpiration du connétable de Bourbon, ne pafferoit point les Alpes : Bonnivet devenu général de l'armée, en fit la revue ; elle montoit à près de quarante mille hommes : Montmorenci fut chargé de la conduite de l'avant-garde.

Tout plia d'abord ſous les efforts impétueux des François : Montmorenci s'empara de Novarre & de Vigevano ; il força enſuite, avec autant de valeur que de conduite, le paſſage du Téſin. L'armée des alliés fuyoit, ſans s'arrêter dans aucun poſte : ſi Bonnivet eût marché ſur le champ à Milan, c'en étoit fait de la capitale de la Lombardie, elle devenoit conquête du Roi ; mais la crainte d'expoſer cette ville ſi riche & ſi floriſſante à la fureur de ſes troupes, l'arrêta : il négotia avec les habitants, qui lui offroient une ſomme conſidérable pour ſe racheter du pillage : faute irréparable. En effet les citoyens de Milan, revenus de leur premiere frayeur, aimerent mieux employer leur argent à fortifier leur ville, que d'en enrichir leurs ennemis ; ils reçurent une garniſon de dix mille hommes, & ſe mocquerent des François.

*Mémoires du Bellay, tom. 2.*

1523.

Dans la honte & le déſeſpoir de s'être ainſi laiſſé tromper, Bonnivet partage ſon armée en pluſieurs corps, & il blocque Milan. Pendant

ce temps-là Bayard prenoit Lodi ; mais il échoua devant Crémone. On ne fut pas plus heureux devant Arona : déja les maladies s'étoient
Ibidem. répandues dans les troupes Françoises,& y faisoient les plus terribles ravages ; le maréchal de Montmorenci fut lui-même attaqué de ce fléau, qui le réduisit aux dernieres
1523. extrémités ; mais quoiqu'il ne lui restât qu'un souffle de vie, soutenu par la seule grandeur de son courage, il ne voulut jamais quitter le camp ; il se faisoit traîner dans une litiere à la suite de l'armée, dans l'espérance de lui être utile un jour de bataille.

C'étoit à quoi tendoient toutes les vues de Bonnivet ; mais plus il cherchoit à attirer l'ennemi à une action générale, plus Colonne, dont l'armée étoit devenue supérieure à celle de France, évitoit d'en venir aux mains ; il vouloit vaincre sans tirer l'épée : sur ces entrefaites, la mort le priva d'un triomphe qu'il avoit préparé par sa sage lenteur. Le duc de Bourbon

ſon ſucceſſeur, ennemi perſonnel de Bonnivet, fit la guerre avec plus de feu & d'éclat ; on connoît ſes ſuccès : il defit à Rebec l'arriere-garde de Bonnivet ; journée funeſte qui priva la France du chevalier Bayard : de quarante mille hommes que l'Amiral avoit conduits en Italie, il n'en ramena pas dix mille dans ſa patrie.

Le maréchal de Montmorenci ne fut pas le témoin de ces déſaſtres ; le Roi l'avoit forcé de venir rétablir à Lyon ſa ſanté épuiſée. Cependant l'intrépide Bourbon étoit déja devant Marſeille ; les projets de ce Prince, à jamais célebre par ſon génie, ſes talents, la perſécution qu'il eſſuya & la vengeance éclatante qu'il en tira, ne ſe bornoient pas à la conquête de la Provence ; il prétendoit ſoulever une partie du Royaume, & s'enrichir des dépouilles de ſon maître. 1524.

Mais la défenſe héroïque de Rentio Cerez, de Chabot, de Laval, de la Rochefoucault Barbeſieux, dans Marſeille, donna le temps *Mémoires du Bellay, liv. 2.*

au Roi d'aſſembler une armée. Montmorenci qui n'étoit plus malade lorſqu'il s'agiſſoit de combattre, commandoit l'avant-garde avec le maréchal de Chabanes. Mais Bourbon dont l'armée avoit preſqu'autant ſouffert en Provence que celle de Bonnivet en Italie, n'attendit pas l'arrivée du Roi pour lever le ſiege ; cependant, quelque rapide que fût ſa retraite, Montmorenci & Chabanes atteignirent ſon arriere-garde, & la défirent ; ils prirent beaucoup de drapeaux, de canons, de bagages, d'officiers & de ſoldats.

*Annales de France.*

1524. Ce retour de la fortune éblouit le Roi : quoiqu'on fût aux approches de l'hyver, il entreprit de pourſuivre ſon ennemi juſqu'au-delà des Alpes, & de recouvrer en perſonne le Milanès. Il eſt conſtant que tous les vieux généraux, la Trémoille, Chabanes, Foix, Stuard d'Aubigny, tacherent de le diſſuader d'une expédition ſi bruſque, ſi précipitée, ſi dangereuſe ; Montmorenci appuyoit de

toutes ſes forces des conſeils auſſi ſages : on a déja vu ce qu'il penſoit de la guerre en Italie ; mais le malheureux deſtin de la France l'emporta. Ce même Bonnivet, que ſes malheurs, la défection des Suiſſes qui l'avoient honteuſement abandonné, auroient dû rendre plus circonſpect, preſſa le Roi de ſuivre ſa fortune. Malheureuſement pour la France, ce téméraire Bonnivet étoit celui, de tous les généraux, en qui le Roi avoit le plus de confiance.

*Hiſtoire des hommes illuſtres de France, tom. 11, pag. 268.*

Au reſte, l'armée à la tête de laquelle on voyoit le Roi, le roi de Navarre, le duc d'Alençon, premier prince du ſang ; le comte de Saint-Paul, les maréchaux de Chabanes, de Foix, de Montmorenci, le duc de Longueville, Louis de la Tremoille, l'Amiral, le comte de Tende, Stuard d'Aubigny, Galeas de Saint-Severin, étoit compoſée de plus de quarante mille combattants : elle franchit avec rapidité les Alpes, pourſuivant les débris de l'armée de Bourbon :

l'avant-garde commandée par les trois maréchaux de France, entroit dans Milan par une porte, tandis que Bourbon s'enfuyoit par l'autre. On a blâmé le Roi de n'avoir pas suivi plus loin ses ennemis épuisés, manquant d'argent, de vivres & même d'armes, qu'ils avoient jettées sur les chemins pour marcher plus légérement : mais après tant de marches pénibles & laborieuses, l'armée Françoise n'avoit-elle pas elle-même besoin de repos ?

1524. Quoi qu'il en soit, Bourbon n'eut que le temps de jetter le reste de ses troupes dans les villes les plus fortes de la Lombardie, telles que Pavie, Lodi, Côme, Crémone, Novarre & Valence ; delà il courut en Allemagne, la pépiniere des soldats de l'Empereur, comme la Suisse l'étoit de la France, pour lever une nouvelle armée.

Le Roi, maître de Milan devenue presque déserte par les maladies contagieuses, s'attacha au siege de Pa-

vie: c'étoit l'exploit le plus digne de ſa valeur, que la conquête de cette place défendue par le célebre Antoine de Leve, avec l'élite des troupes Impériales. Pavie n'eut pas plutôt été inveſtie, que le maréchal de Montmorenci fut détaché avec ſix mille hommes d'infanterie, & trois cents hommes d'armes, pour s'emparer d'une Iſle qui communiquoit à la ville & à la campagne par deux ponts : le dernier étoit protégé par un fort dans lequel l'ennemi avoit entrepris de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité. Le Maréchal envoya ſommer le commandant de ſe rendre; ſur ſon refus il approche du fort, l'attaque, l'emporte d'aſſaut, & fait pendre tous les Impériaux qui n'avoient pas péri ſur la breche : c'étoit, diſoit-il, pour les punir d'avoir oſé tenir dans un ſi mauvais poſte.

*Mémoires du Bellay, liv. 2.*

On ne combattoit pas ailleurs avec la même vigueur & le même ſuccès : le Roi, après avoir eu la douleur de voir ſes troupes re- 1524.

poussées à deux assauts, entreprit de détourner le cours du Tésin; mais après des travaux incroyables, il fallut renoncer à cette entreprise. Pour comble de malheur, François I, réconcilié avec le pape Clément VII, détacha, à la persuasion de son nouvel allié, une partie de son armée sous les ordres de Stuard d'Aubigny, pour aller faire la conquête du Royaume de Naples.

Tandis que les rigueurs de la saison, les maladies, le feu des assiégés, l'imprudence & la témérité diminuoient ainsi les forces des François, celles des alliés augmentoient tous les jours : déja l'infatigable Bourbon avoit amené du fonds de l'Allemagne douze mille hommes; il avoit joint Pescaire & Lannoi, qui en avoient rassemblé autant. L'armée Impériale égaloit en nombre l'armée Françoise; elle l'emportoit sur elle, tant par la vigueur des hommes, que par celle des chevaux.

Aux approches de Bourbon, 1525.
François I délibéra s'il l'attendroit dans ſon camp : il faut que ce Prince n'ait délibéré que pour la forme, & qu'il eût déja pris ſon parti, puiſque les vieux guerriers qui l'environnoient, l'exhorterent en vain d'une voix unanime à ne pas riſquer dans une action déciſive ſa perſonne & le ſalut de l'Etat : le ſeul Bonnivet, qui ſans doute avoit preſſenti les ſecrets ſentiments du Prince, comme s'il eût été de ſa deſtinée d'être fatal à l'Etat juſqu'à ſon dernier ſoupir, conjura le Roi de n'écouter que les mouvements de ſon courage.

Ce n'eſt pas que François ne comprît auſſi bien que ſes généraux combien il hazardoit ; mais la grandeur du péril ſembloit augmenter ſon courage : il avoit écrit pluſieurs fois en France qu'il prendroit Pavie, ou qu'il périroit ; enfin, il ne pouvoit ſe réſoudre à fuir devant Bourbon, ſon ſujet révolté. Il faut avouer que ſi le ſuccès eût répondu à ſes vœux & à ſes efforts,

*Vies des hommes illuſtres de Brantome.*

ſa gloire eût éclipſé celle de tous les rois de l'Europe.

1525. Le maréchal de Montmorenci n'eut aucune part aux réſolutions du Roi ; il avoit été détaché deux jours auparavant avec ſa compagnie d'hommes d'armes & deux mille hommes de pied, pour garder le fauxbourg Saint-Lazare. Il n'eut pas plutôt appris qu'il s'agiſſoit d'une bataille, qu'il envoya prier le Roi de lui permettre de combattre à ſes côtés : il repréſentoit que ſi la fortune ſecondoit le courage des François, la conquête de Pavie devenoit infaillible ; que ſi l'on venoit à être battu, enveloppé de toutes parts, il deviendroit la proie de la cavalerie Impériale ; il ajoutoit que le Roi avoit beſoin de toutes ſes forces pour repouſſer l'ennemi. Mais ſes inſtances furent inutiles ; on le laiſſa dans ſon poſte pour contenir une partie de la garniſon.

*Hiſtoire des hommes illuſtres de France, tom. 11, pag. 272.*

Le lendemain 24 Février, à la pointe du jour, Montmorenci apprend au bruit d'une artillerie formidable,

midable, que la bataille eſt engagée : ſur le champ : il ordonne à ſa troupe de prendre les armes, afin d'être prêt à tout événement; mais bien-tôt on vient lui annoncer que le Roi, après avoir eu d'abord quelques ſuccès, avoit vu la fortune ſe déclarer contre lui; que ce Prince abandonné de ſon infanterie, vaincu, accablé, combattoit encore avec un courage héroïque; enfin, que l'arriere-garde aux ordres du duc d'Alençon, ſe retiroit ſans avoir été entamée. A ces funeſtes nouvelles, le Maréchal ne prend conſeil que de ſon amour pour ſon maître; il vole à ſon ſecours : il ſuppoſoit que le duc d'Alençon, qui ne pouvoit être éloigné du champ de bataille, 1525.
en le voyant arriver, retourneroit au combat avec ſa cavalerie, & que dans le déſordre & la confuſion où étoient les alliés, épars çà & là, & occupés à la pourſuite des vaincus, il leur arracheroit la victoire, ou au moins ſauveroit la perſonne du Roi. Mais en entrant

dans la plaine, ſes eſpérances s'évanouirent : déja le duc d'Alençon, par une foibleſſe indigne de ſa naiſſance & de ſon nom, s'étoit abandonné à la fuite la plus honteuſe.

Cette triſte circonſtance n'empêcha point Montmorenci de pourſuivre ſa route ; il n'avoit plus d'autre eſpérance que celle de joindre le Roi, de défendre ſa perſonne, & de mourir à ſes pieds. Mais Bourbon, qui dans cette terrible journée ſembloit ſe multiplier par-tout, ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il vint le combattre avec ſix mille hommes d'infanterie, & cinq cents hommes d'armes. Le Maréchal eut à peine le temps de ranger ſa petite troupe en bataille ; il faiſoit des prodiges de valeur pour percer cette foule d'ennemis, lorſqu'il fut attaqué en queue & en flanc, par un corps de cavalerie, qui abandonnant la pourſuite des fuyards, fondit tout-à-coup ſur lui.

*Ibidem.*

Montmorenci enveloppé de toutes parts, vit périr preſque tous ceux qui l'accompagnoient ; lui-

même enfin fut renversé de cheval, blessé, pris & conduit à Bourbon. Ce Prince, dont il avoit l'honneur d'être parent, Pescaire & Lannoi le traiterent avec les égards dûs à sa vertu & à son courage.

Quoique la manœuvre du maréchal n'eût eu aucun succès, elle n'en fut pas moins admirée des vainqueurs & des vaincus : on loua autant son courage, qu'on détesta la lâcheté du duc d'Alençon, qui bien-tôt après mourut de douleur & de désespoir.

La bataille de Pavie, moins sanglante que celle de Créci, de Poitiers & d'Azincourt, eût été plus funeste au Royaume, si Charles-Quint eût sû profiter de la victoire. On connoît la lettre de François I, à la duchesse d'Angoulême : *Tout est perdu, Madame, hormis l'honneur*. Jamais lettre ne fut plus vraie, tout ce qu'il y avoit en France de généraux, de chevaliers estimés, étoit tué ou pris : personne n'ignore que François I combattit comme Porus à la journée 1525.

de l'Hydaſpe, qu'il fut pris couvert de ſon ſang & de celui de ſes ennemis ; mais il s'en fallut bien qu'il trouvât un vainqueur auſſi généreux qu'Alexandre.

*Hiſtoire de la maiſon de Montmorenci p. 366.*

Le maréchal de Montmorenci ne fut pas le ſeul ſeigneur de ſa maiſon qui partagea la deſtinée du Roi ; ſon frere, François de Montmorenci, ſire de la Rochepot, capitaine de cent hommes d'armes, fut pris & bleſſé ; le marquis de Peſcaire, témoin de ſa valeur, le combla d'honneurs, & répondit de ſa rançon. Gui de Montmorenci-Laval, ſeigneur de Lézai, qui avoit eu le même ſort, n'eut pas moins lieu de ſe louer de l'humanité du vainqueur.

1525. Cependant le Roi, qui de Pavie avoit été conduit à Pizzighitone, avoit obtenu de Peſcaire & de Lannoi, qu'on lui laiſſeroit le maréchal de Montmorenci : c'étoit une grande conſolation pour l'infortuné Monarque d'avoir auprès de lui l'homme de ſon royaume qu'il aimoit & eſtimoit le plus, un ami dans le ſein

duquel il pût verſer ſes chagrins. Mais Montmorenci fut à peine guéri de ſes bleſſures, qu'il conjura le Roi de lui permettre de payer ſa rançon & de retourner en France : il vouloit exciter la vigilance & l'activité de la Régente & des Miniſtres, & ébranler, s'il le falloit, toute l'Europe, pour hâter la liberté de ſon maître : le Roi ne conſentit qu'à regret au départ du Maréchal.

*Hiſtoire des hommes illuſtres de France, tom. II, pag. 274.*

A ſon retour dans le Royaume, Montmorenci eut beaucoup de part à la négociation que la Régente avoit entamée avec le roi d'Angleterre : on ſait qu'Henri VIII eût pu achever d'accabler la France épuiſée d'argent & de guerriers ; mais ſoit qu'il fût effrayé des ſuccès de Charles-Quint, ſoit plutôt qu'il n'écoutât que les tranſports généreux d'une ame magnanime, non-ſeulement il ſe détacha des intérêts de l'Empereur, mais il agit pour la liberté de François I, comme s'il eût été ſon frere.

Cependant le Roi, qui jugeoit des ſentiments de Charles-Quint 1525.

par les ſiens, témoignoit un deſir extrême d'aller trouver ce Prince en Eſpagne, & de traiter avec lui de ſa liberté & de la paix : l'événement prouva combien il s'étoit trompé. Perſonne n'ignore qu'il jouiſſoit en Italie de la vénération des peuples, des généraux & des ſoldats, qui ne pouvoient ſe laſſer d'admirer ſon courage, ſa conſtance, ſa grandeur d'ame & ſes qualités héroïques ; il eſt même vraiſemblable que ſa priſon eût été moins longue s'il eût reſté en Lombardie ou dans le royaume de Naples : déja l'Italie entiere prenoit des meſures pour briſer ſes fers.

Dans ces circonſtances, Lannoi, vice-roi de Naples, n'oſant éloigner la flotte d'Eſpagne des côtes d'Italie, fit entendre au Roi que s'il vouloit ſe rendre en Eſpagne, il falloit qu'il ſe ſervît dans le trajet des galeres de France : Montmorenci eut ordre d'aller les armer à Toulon ; mais ce Seigneur, qui avoit peine à ſe réſoudre à les livrer à l'ennemi, alla prendre de nouveaux ordres du

*Mémoires du Bellay, liv. 3.*

Roi à Pizzighitone : François, toujours prévenu en faveur du caractere de Charles-Quint, ordonna au Maréchal de conduire ses galeres à Gênes.

Pendant ce temps-là, le comte de Lannoi étoit dans les plus vives allarmes ; il craignoit presqu'également d'être attaqué en pleine mer par Montmorenci, dont la flotte étoit égale à la sienne, ou sur terre par les Princes d'Italie. Au lieu d'attendre le Maréchal à Gênes, il embarqua le Roi sur ses galeres & se rendit à Porto-Venere, faisant courir le bruit qu'il transportoit son illustre prisonnier à Naples.

A cette nouvelle, Montmorenci 1525.
hâta sa course ; il arriva enfin à Porto-Venere : le premier soin de Lannoi fut de faire sortir des galeres de France tous les François, & d'y établir des commandants, des soldats & des matelots Espagnols : il mit ensuite à la voile pour l'Espagne avec le Roi & le Maréchal. A la vue des côtes de France, François I ne put s'empêcher de soupi-

rer : il débarqua enfin à Barcelonne ; d'où il ſe rendit à Valence. Ce fut-là que Montmorenci le quitta, pour venir concerter avec la Régente le plan de négociation que le Roi vouloit entamer avec l'Empereur.

*Ibidem.* Pendant que Montmorenci reprenoit le chemin de la France, le Roi pourſuivoit ſa route vers Madrid ; mais au lieu de trouver en la perſonne de Charles-Quint un rival généreux, magnanime, digne enfin de ſa fortune, il ne trouva qu'un vainqueur impitoyable. Ce Prince refuſa de le voir ; il le traita à peine comme un ſimple gentilhomme. C'étoit démentir bien honteuſement la modération qu'il avoit témoignée à la nouvelle d'une victoire qui le rendoit maître du plus grand Roi de l'univers. *Non*, diſoit-il aux magiſtrats de la ville de Madrid, qui le conjuroient de leur permettre de célébrer un événement ſi glorieux par des fêtes magnifiques : *Non, un peuple chrétien ne*
1525. *doit point triompher avec oſtentation des avantages remportés ſur un Roi chrétien ;*

*chrétien ; réſervons notre joie & nos fêtes pour les victoires qu'il plaira au ciel de nous accorder ſur les infideles.* Mais dans le temps qu'il en impoſoit par une fauſſe modeſtie à ſes ſujets & à toute l'Europe, il écoutoit les conſeils du farouche duc d'Albe, qui l'exhortoit à ne délivrer ſon priſonnier que ſous les conditions les plus accablantes.

On conçoit combien la dureté de l'Empereur dut paroître douloureuſe à un Prince qui étoit venu le chercher du fond de l'Italie : c'eſt alors qu'il eut lieu de ſe repentir d'être ſorti de la Lombardie pour montrer en ſa perſonne aux peuples d'Eſpagne un exemple terrible & déplorable des viciſſitudes de la fortune. Tandis qu'il s'abandonne dans le château de Madrid, où il étoit étroitement reſſerré, aux plus triſtes réflexions, le roi d'Angleterre, le Pape, les républiques de Veniſe, de Florence, le nouveau duc de Milan, François Sforce ſignoient avec la France un traité de ligue offenſive & défenſive, pour

obliger l'Empereur à l'élargir à des conditions équitables.

1525. Montmorenci se hâta de porter au Roi la nouvelle consolante de l'intérêt que presque toute l'Europe prenoit à son sort; mais la joie que ce Prince ressentit, ne l'empêcha pas de tomber dans une maladie, qui le conduisit jusqu'aux portes du tombeau. On ne peut exprimer quelle fut la douleur de Montmorenci, de se voir à la veille de perdre un Roi si digne d'être aimé, & qui l'honoroit de toute sa confiance. Charles-Quint de son côté ne parut pas moins inquiet; mais c'étoit par le plus vil des motifs : il craignoit d'être privé par la mort de son prisonnier de la rançon immense qu'il espéroit. Comme il savoit que ses mauvais traitements n'avoient pas peu contribué à la maladie du Roi, il consentit à le voir. Montmorenci, pour conserver à son Prince un air de dignité & de majesté, jusques dans l'accablement où la fortune l'avoit réduit, rassembla tout ce qu'il y avoit de François

*Histoire de France de Daniel, tom. 5, p. 554.*

diſtingués à Madrid, ce fut à la tête de cette petite Cour qu'il reçut l'Empereur, & l'introduiſit dans la chambre du Roi : l'entretien fut court. *Monſieur*, lui dit le Roi, *vous venez voir votre priſonnier. Je viens voir*, répondit Charles, *mon frere & mon ami, à qui je veux rendre la liberté.* Mais malgré ces belles promeſſes, il le laiſſa encore longtemps languir en priſon.

La ducheſſe d'Alençon, princeſſe que le génie & la beauté ont rendu immortelle, étoit chargée de cette fameuſe négociation ; elle déploya envain toutes les graces qu'elle avoit reçues de la nature pour attendrir Charles-Quint & ſes Miniſtres, elle le trouva toujours inflexible : ce n'eſt pas qu'elle n'offrît des conditions capables d'éblouir un Prince moins avide. Le Roi conſentoit à renoncer à ſes prétentions ſur le royaume de Naples, le Milanès, la ſeigneurie de Genes, le comté d'Aſt, l'Artois, le Tournaiſis, Lille & Douai ; il tranſportoit à Charles la ſouveraineté des

comtés de Flandre & d'Artois ; il offroit enfin une ſomme très-conſidérable. Mais Charles-Quint exigeoit bien d'autres ſacrifices ; il vouloit ſur-tout qu'on lui cédât le duché de Bourgogne : livrer cette province à l'Empereur, c'étoit abandonner la France à ſa diſcrétion.

*Mémoires du Bellay, liv. 3.*

Le Roi prit ſon parti en héros : plutôt que de démembrer ſon royaume, il réſolut de mourir en priſon.

1526. La ducheſſe d'Alençon & le Maréchal reçurent ordre de retourner en France avec un écrit ſigné de François I, pour faire ſacrer & couronner le Dauphin. Charles-Quint étonné de la grandeur d'ame de François, laiſſa entrevoir qu'il ſe relâcheroit de quelques-unes des conditions qu'il exigeoit ; cependant, malgré ſes promeſſes, la ducheſſe d'Alençon pourſuivit ſa route. On ſait que cette Princeſſe, dont le ſauf-conduit expira le jour qu'elle arriva ſur les frontieres de France, manqua d'être arrêtée. Montmorenci continua la négocia-

tion à Madrid ; mais tout ce qu'il put obtenir de l'Empereur, fut qu'on ne le mettroit en possession de la Bourgogne que six semaines après le retour du Roi en France. Charles-Quint demanda pour otages des promesses du Roi, le Dauphin & le duc d'Orléans, ou bien les douze plus grands capitaines de France, au nombre desquels étoient Montmorenci & le comte de Laval, Gui XVI, gouverneur & amiral de Bretagne : la Regente ne balança pas un instant, elle livra ses deux petits-fils.

Cependant, l'infatigable Montmorenci étoit allé porter à cette Princesse la nouvelle du traité de Madrid : il revint ensuite avec la même activité sur les frontieres d'Espagne : il étoit chargé avec le maréchal de Lautrec d'échanger le Roi avec les deux Princes.

*Histoire des hommes illustres de France, tom. 11, pag. 278.*

François I eut à peine le temps d'embrasser ses enfants : il se jetta sur un excellent cheval ; & comme s'il eût cru ne pouvoir se dérober trop vîte d'un pays dont le séjour

1526.

lui avoit été ſi odieux, il ne ceſſa de courir juſqu'à Bayonne : de Bayonne il ſe rendit à Bourdeaux, & delà à Cognac, lieu de ſa naiſſance : il y reſta quelque temps pour rétablir ſa ſanté encore altérée des ennuis & des chagrins de ſa priſon. Si quelque choſe dut le conſoler de ſes malheurs, ce furent les démonſtrations de joie & de tendreſſe que ſes ſujets laiſſoient éclater ſur ſes pas. La nobleſſe du Royaume s'ébranla preſqu'entiere, pour aller le féliciter à Cognac : il ſemble que l'infortune eût rendu ce Prince encore plus cher à la nation : ſa cour étoit plus nombreuſe & plus brillante qu'elle ne l'avoit été dans les temps les plus heureux. Le Roi attendri de ces marques touchantes d'amour & de reſpect, s'appliqua plus que jamais à faire le bonheur d'un peuple ſi digne d'être aimé de ſon Souverain.

*Annales de France.*

Il commença d'abord à répandre ſes bienfaits ſur ceux qui l'avoient le mieux ſervi à la guerre & pendant ſa priſon. On a vu combien

le maréchal de Montmorenci méritoit à ce double titre : il n'avoit cessé, depuis la funeste journée de Pavie, de voler d'Italie en France, de France en Espagne, pour hâter la délivrance du Roi. François I, dans les premiers transports de sa reconnoissance, avoua que c'étoit sur-tout aux soins & au zele de Montmorenci qu'il se croyoit redevable de la liberté. Au reste, il le récompensa avec une magnificence digne de sa grande ame : il lui donna le gouvernement de Languedoc, la charge de grand-maître de France, & la principale administration du Royaume : il lui fit épouser Magdeleine, fille aînée du comte de Tende & d'Anne Lascaris, issue de cette famille célebre, qui a donné tant d'Empereurs à Constantinople.

René, légitimé de Savoie, comte souverain de Tende & de Villars, grand-maître de France, gouverneur de Provence, amiral du Levant, lieutenant-général des Etats de Philippe I, duc de Savoie son

1526.

*Histoire de Savoye de Guichenon.*

pere ([a]), appellé lui-même à la ſucceſſion de la couronne de Savoie, au défaut de ſes freres, par les actes les plus authentiques, étoit moins illuſtre par ſa naiſſance & ſes titres, que par ſon courage & ſon amour pour le nom françois. Il avoit été obligé de ſortir de la cour de Savoie, pour éviter la haine de Marguerite d'Autriche, ſa belle-mere, qui ne pouvoit lui pardonner ſon penchant pour la France. Accueilli du Roi, dont il avoit l'honneur d'être oncle, il n'y eut point de marques de zele & d'attachement qu'il ne lui donna, juſqu'à la funeſte bataille de Pavie, qu'il le défendit long-temps ſeul avec une valeur étonnante, le couvrant de tout ſon corps, parant les coups qu'on lui portoit. Le Roi eut la douleur de le voir tomber à ſes

([a]) Les lettres-patentes de Philippe I, ſon pere, qui l'appelloient à la ſucceſſion de la Couronne, furent confirmées long-temps après ſa mort, en faveur de ſes enfants, par d'autres lettres-patentes du duc Emmanuel Philibert, données à Rivoles en 1562, enregiſtrées en la chambre des comptes de Savoie, & au Sénat de Turin. *Guichenon.*

pieds, percé de vingt bleſſures, dont il mourut le lendemain. Magdeleine de Savoie ſe montra digne d'un tel pere & d'un tel époux : elle conſerva, au milieu d'une cour très-corrompue, ſa vertu pure & ſans tache : elle vécut avec Montmorenci dans l'union la plus tendre & la plus reſpectable : elle lui donna enfin une famille de héros.

Cependant, plus les honneurs & les dignités s'accumuloient ſur la tête du Maréchal, plus il paroiſſoit actif, ſage, appliqué, vigilant, laborieux : ſes mœurs ſembloient devenir de jour en jour plus auſteres : il n'ouvroit ſa maiſon qu'aux ſeigneurs de la cour qui paſſoient pour vertueux : la naiſſance, l'âge & les dignités n'avoient point de privileges auprès de lui ; il ſembloit ne reconnoître d'autres titres chez les hommes que la probité, les mœurs, & le travail : ſa conduite ſévere, les réformes qu'il fit à la cour, lui firent donner le ſurnom de Caton.

*Vies des hommes illuſtres de Brantome, t. 7.*

Il n'eut pas plutôt pris poſſeſſion 1526.

*Histoire des hommes illustres de France, tom. 11, pag. 279.*

de la dignité de grand-maître, alors la premiere de la cour, comme elle l'eſt encore aujourd'hui, quoiqu'elle ait perdu un grand nombre de prérogatives, qu'il entreprit d'en faire valoir l'autorité dans toute ſon étendue : il s'appliqua ſurtout à faire rendre à la Majeſté Royale tout le reſpect qui lui eſt dû. Avant lui ce n'étoit que bruit, confuſion, tumulte dans le palais de nos Rois : le courtiſan léger & frivole oſoit élever la voix juſques dans la chambre de ſon maître ; il approchoit de ſa perſonne avec une familiarité indécente, il le preſſoit, & empêchoit ſouvent les officiers domeſtiques de remplir leurs charges. Montmorenci corrigea cet abus, en donnant lui-même l'exemple du reſpect, du ſilence & de la modeſtie.

1526. Ce nombre prodigieux d'officiers attachés au ſervice du trône ou à celui de la famille royale, avoit des prétentions à la charge les uns des autres ; ſource intariſſable d'intrigues, de plaintes, de diſcutions,

de querelles, & quelquefois de combats particuliers. Le grand-maître entreprit de contenir chaque officier dans sa charge, par des réglements dont l'équité la plus scrupuleuse étoit la base; mais ce n'étoit pas assez de faire des loix, il falloit les faire observer; c'est ce que fit Montmorenci avec une fermeté & une vigueur dont on n'avoit jamais vu d'exemple: il ne pardonnoit pas la plus légere négligence: jamais ministre enfin n'accoutuma le courtisan & l'officier à plus de soumission & d'obéissance. Sa sévérité lui attira un grand nombre d'ennemis: on se plaignit; on murmura; on chercha à le faire passer auprès du Roi pour un homme dur, impérieux, fier, chagrin, intraitable. François qui savoit que l'amour seul de l'ordre, le zele & la justice présidoient à toutes les actions du grand-maître, se mocqua de ses détracteurs: quant à Montmorenci, aussi intrépide à la cour qu'à la guerre, il n'opposa aux intrigues & aux cabales, que la haine &

*Ibidem.*

1526.

la jalousie enfantoient tous les jours contre lui, que le mépris. Quelquefois il invectivoit contre ses envieux : il reprochoit à ceux-ci leurs vices ; à ceux-là, leur inutilité. Il disoit hautement, que tant qu'il seroit le dispensateur des bienfaits du Roi, ils ne seroient jamais que la récompense des vertus, des talents & des services rendus à l'Etat. En parlant ainsi, il ne craignoit pas qu'on lui reprochât à lui-même les graces dont le Roi l'avoit comblé ; car ce n'étoit ni par la bassesse, ni par la flatterie, ni par des moyens encore plus criminels, que le courtisan emploie quelquefois sans scrupule, qu'il les avoit obtenus : il avoit été les chercher dans les camps, au milieu des hazards de la guerre, en prodiguant sa fortune & sa vie, ou en se chargeant des négociations les plus importantes & les plus épineuses : alors même ce n'étoit qu'en renonçant à tous les plaisirs, en se livrant nuit & jour aux affaires, en travaillant sans relâche à rétablir le Royau-

me ébranlé, qu'il justifioit la confiance & l'amitié dont le Roi l'honoroit.

Il triompha enfin, par sa constance & sa fermeté, des manœuvres & des cabales. Le courtisan cessa de croire que son assiduité auprès du Prince, fût un titre pour obtenir des graces ; il sut les mériter dans les armées ou les négociations. On craignit le grand-maître, on le respecta, on l'estima ; mais on ne l'aima jamais. Au reste, il y a peu d'hommes qui aient dédaigné davantage la faveur populaire, qui n'est presque jamais recherchée que par des factieux : il ne ménagea gueres davantage l'affection des subalternes.

Il avoit pour principe de se livrer non-seulement aux affaires principales, mais encore de se faire rendre un compte exact de chaque partie de l'administration intérieure. Quelque vaste & étendu que soit le génie d'un ministre, quelque robuste que soit sa santé, il semble que ce détail immense

*Vies des hommes illustres de Brantome, t. 7.*

doive l'accabler ; cependant le grand-maître ſuffiſoit à tout ; chaque jour, à moins qu'il ne fût à le tête des armées, les ſecretaires des Finances, qu'on a depuis appellés *Secretaires d'Etat*, venoient chez lui prendre ſes ordres ; il travailloit avec eux une grande partie de la matinée : on l'a vu ſouvent leur dicter trois lettres à la fois, & écrire lui-même. Ce n'eſt que par cette application infatigable, qu'il devint, comme dit Brantome, *l'homme le plus entendu de la chrétienté aux affaires d'Etat, le plus verſé dans l'adminiſtration des Finances, & la connoiſſance de la juſtice & des loix*. On a cru devoir entrer dans ce détail au commencement du miniſtere de Montmorenci, afin de donner une juſte idée de ſon caractere, de ſa conduite & de ſes principes, qui furent toujours invariables.

*Vies des hommes illuſtres de Brantome, t. 7, p. 135, 136.*

1526. Cependant, l'Empereur avoit envoyé ſommer le Roi d'exécuter le traité de Madrid : François I, pour toute réponſe, fit aſſiſter le

viceroi de Naples, Lannoi, à l'audience qu'il donna aux députés de la province de Bourgogne, qui lui soutinrent qu'il n'étoit pas en son pouvoir de démembrer le Royaume. Le Roi offrit d'indemniser l'Empereur, en ajoutant une somme de deux millions à celle qu'il avoit promise. Sur le refus de Charles-Quint, la ligue entre la France, le Pape, le roi d'Angleterre, les républiques de Venise & de Florence, le duc de Milan, fut publiée.

Mais soit que le Royaume fût épuisé, soit que l'objet de François I ne fût que d'intimider l'Empereur, il est constant qu'il ne poursuivit point cette guerre avec la force & l'activité qu'on auroit dû attendre de la grandeur de son courage & de son ressentiment : bien-tôt l'armée des Princes Italiens, conduite par le duc d'Urbin, battue en détail, poursuivie par l'intrépide Bourbon, laissa détrôner le duc de Milan François Sforce; elle laissa prendre Rome :

1527. il eſt vrai que Bourbon périt devant la capitale du monde chrétien ; mais perſonne n'ignore que cette ville ſuperbe n'en fut pas moins emportée d'aſſaut, pillée & ſacagée avec plus de cruauté, d'irréligion & de libertinage, qu'elle ne l'avoit été autrefois par les Goths & les Vandales ; on ſait auſſi que Clément VII, & le ſacré College, tomberent au pouvoir du vainqueur, qui les traita avec autant de mépris que d'indignité.

*Mémoires du Bellay, liv. 3.*

Il ne fallut pas moins qu'un événement ſi malheureux pour exciter le zele de François I : il envoya ſur le champ le grand-maître de Montmorenci, en qualité d'ambaſſadeur extraordinaire en Angleterre, pour concerter avec Henri VIII les moyens de briſer les fers du Pape : il étoit en même-
1527. temps chargé de préſenter au monarque Anglois l'ordre de Saint-Michel. Jamais ambaſſade ne fut plus pompeuſe & plus magnifique : le grand-maître étoit accompagné de Jean du Bellay, évêque de Bayonne,

Bayonne, depuis Cardinal; du premier président de Normandie; de M. de la Châtre, capitaine des gardes-du-corps de Sa Majesté; des seigneurs d'Humiers, de Rochebaron, de Boutieres, de la Roche-du Maine & de la Guiche, chevaliers de l'Ordre: sa suite étoit composée d'environ six cents gentilshommes. Il fut reçu à Douvres par les plus grands seigneurs d'Angleterre; en approchant de Londres, un corps de douze cents hommes de cavalerie, la plupart gentilshommes, vint au-devant de lui, avec presque tous les citoyens de cette grande ville, qui le conduisirent avec de grandes acclamations au Palais épiscopal, qui lui avoit été préparé: sa suite fut logée & défrayée aux dépens du roi d'Angleterre. *Ibidem.*

Deux jours après son entrée à Londres, il se rendit à Greenvich auprès du Roi, qui le reçut avec des honneurs extraordinaires: il lui donna les fètes les plus brillantes; des comédies

dans lesquelles il voulut que la princesse Marie sa fille représentât divers personnages ; jamais enfin les François & les Anglois, ces deux nations si fieres, si belliqueuses, si jalouses l'une de l'autre, ne s'étoient donné depuis trois siecles de si grandes marques d'amitié, de concorde & d'union.

*Ibidem.*

Au reste, le grand-maître non-seulement confirma les anciens traités entre les deux Couronnes, mais il en signa un nouveau avec Henri, par lequel ce Prince, moyennant une pension de cinquante mille écus, renonçoit au vain titre de Roi de France, & à ses prétentions sur diverses provinces du Royaume : il s'engageoit de plus à donner sa fille Marie, héritiere de sa Couronne, au duc d'Orléans, depuis Henri II ; enfin, il consentoit à contribuer aux frais de la guerre d'Italie, par des sommes proportionnées au nombre de troupes que la France entretiendroit au-delà des Alpes. On peut dire qu'il est arrivé rarement

à la France de conclure d'alliance plus avantageuse.

Cependant le maréchal de Lautrec, que les Princes d'Italie avoient demandé pour général, étoit entré dans le Milanès; déja il avoit vengé sur la ville de Pavie, qu'il emporta d'assaut, la défaite de François I; sa marche & ses succès avoient hâté la liberté du Pape, qui sortit de prison. Lautrec enfin avoit soumis le royaume de Naples, excepté la capitale; mais il étoit de la destinée des François d'entrer en Italie par des victoires, & d'en sortir par des désastres humiliants. On sait que Lautrec, pour s'être opiniâtré au siege de Naples, eut la douleur de voir son armée victorieuse presqu'entiérement détruite par la contagion; lui-même fut emporté de ce fléau: il mourut avec la réputation d'un des plus grands & des plus malheureux généraux de l'Europe. 1528.

Pendant que la fortune de Charles-Quint le délivroit d'une armée 1528.

qui avoit été ſur le point de lui enlever l'Italie entiere, Antoine de Leve en repouſſoit une autre dans le Milanès ; il battoit & prenoit à Landriane, le comte de Saint-Paul, prince du ſang de France. C'étoit la ſixieme armée Françoiſe qui périſſoit en Italie depuis le commencement de cette guerre, l'une des plus funeſtes que la France ait jamais entrepriſes.

1529. Mais les ſuccès du vainqueur l'avoient preſqu'autant affoibli que le vaincu : Charles-Quint manquoit ſur-tout d'argent. On ſe rapprocha de part & d'autre : l'Empereur ſe relâcha de ſes prétentions ſur le duché de Bourgogne ; ce ne fut cependant qu'à condition que François I abandonneroit à ſa vengeance les potentats d'Italie, qui s'étoient ſacrifiés pour ſes intérêts. Il n'y avoit ſans doute que la tendreſſe paternelle qui pût déterminer François I à accepter une condition ſi humiliante : ce Prince vouloit, à quelque prix que ce fût, délivrer ſes enfants qui languiſſoient depuis ſi long-temps en Eſpagne.

Quoique Montmorenci fût auſſi zélé que le Roi même pour la liberté des Princes, il ne voyoit qu'avec douleur que la France alloit perdre ſa réputation, en ſe ſoumettant à des loix honteuſes. Ce ſeigneur, qui toute ſa vie penſa avec dignité, & qui jamais ne diſſimula ſes ſentiments, lors même qu'ils étoient contraires à ceux de ſon Prince, repréſenta avec beaucoup de force & de liberté à François & à Madame d'Angoulême, chargée de négocier le traité avec Marguerite d'Autriche, combien la conduite qu'on vouloit faire tenir à la France étoit contraire à l'honneur & à l'équité; que Charles-Quint ne ſtipuloit une condition ſi dure, que pour avilir François I, & lui faire perdre l'eſpérance de trouver un allié en Europe: il ajoutoit que les Princes d'Italie, ſi indignement abandonnés, deviendroient ennemis éternels du nom françois; qu'ils feroient les premiers à exhorter Charles-Quint à entrer en France, & à le ſeconder

*Hiſtoire des hommes illuſtres de France, tom.* 11,

de toutes leurs forces ; qu'avec plus de conſtance on inſpireroit à l'Empereur plus de modération ; qu'il n'y avoit qu'à aider les Princes d'Italie de quelques ſecours d'hommes & d'argent, & fondre ſur les Pays-Bas avec toutes les forces de la France & de l'Angleterre.

1529. François I étoit trop éclairé pour ne pas être pénétré de la ſageſſe & de la vérité des diſcours du grand-maître ; mais il étoit ſi dégoûté d'une guerre malheureuſe, ſi preſſé de voir & d'embraſſer ſes enfants ; la cour & les peuples ſoupiroient ſi hautement après la paix, qu'il crut ne pouvoir l'acheter trop cher ; quelques miniſtres éclaterent même en murmures contre Montmorenci ; comme ſi les intérêts de la France & ceux de la famille royale lui euſſent été moins chers qu'à eux. La paix fut donc ſignée à Cambrai : les conditions en étoient les mêmes que celles du traité de Madrid, excepté que la Bourgogne reſtoit à la France ; il fut auſſi convenu, que pour reſſerrer les liens qui réu-

nissoient les deux Princes, François épouseroit Eléonore d'Autriche, reine douairiere de Portugal, sœur de l'Empereur.

Cependant les Princes d'Italie, abandonnés du Roi, faisoient retentir toute l'Europe de plaintes & d'invectives contre la France. Le Roi essuya les reproches les plus amers des ambassadeurs de Venise & de Florence. Au lieu de s'excuser sur la nécessité, la loi suprême des Souverains, François déconcerté, aima mieux accuser la Duchesse sa mere d'avoir abusé de sa confiance & de ses pouvoirs par un trop grand empressement de la paix. C'est ainsi qu'un si grand Prince eut recours à des défaites sans vraisemblance, pour justifier un traité dont il rougissoit.

1529. *Paul Jove, liv. 26.*

De tous les alliés de la France, il n'y eut qu'Henri VIII qui entra dans les vues du Roi; mais c'est qu'il croyoit ne pouvoir se passer de l'appui de François pour la dissolution de son mariage avec Catherine d'Arragon, qu'il méditoit

déja ; ainſi, loin de ſe plaindre du traité de Cambrai, il remit à François environ ſix cents mille écus qui lui étoient dûs, il lui en prêta quatre cents mille autres pour l'aider à payer la rançon de ſes enfants.

Si les courtiſans, qui avoient voulu faire un crime à Montmorenci de s'être oppoſé à un traité honteux, ſe flaterent de voir ſon crédit diminué, ils durent être confondus. En effet, le Roi perſuadé de la vérité de ſon zele, lui donnoit chaque jour de nouvelles marques de confiance & d'amitié : il le chargea ſeul d'aller recevoir ſur les frontieres d'Eſpagne les enfants de France & la nouvelle Reine ; il devoit en même-temps délivrer aux Eſpagnols douze cents mille écus, comme partie de la rançon du Roi.

1529. Montmorenci éprouva bientôt combien la France avoit inſpiré de défiance aux nations étrangeres : il n'y eut point de précautions que le connétable de Caſtille, chargé de remettre la Reine & les Princes entre

tre les mains du Maréchal, & de recevoir de lui l'argent de la rançon du Roi, ne se crût autorisé à prendre pour ne pas être trompé : il s'écoula quatre mois entiers avant que de convenir de l'échange. Montmorenci ennuyé des délais que le flegme Espagnol opposoit à l'impatience françoise, outré d'ailleurs de tant de soupçons injurieux à l'honneur du Roi & au sien, parut plus fier qu'il n'avoit jamais été : il soutint la dignité de son maître avec d'autant plus de courage & de hauteur, que les ministres d'Espagne éblouis des succès de Charles-Quint, étoient depuis long-temps en possession de prendre un ton de supériorité. Enfin il envoya sommer le connétable par M. de la Guiche, gentilhomme de la chambre du Roi, de lui remettre sans délai le précieux dépôt dont il étoit chargé, faute dequoi il le défioit à un combat singulier. On est sans doute étonné de voir le maréchal de Montmorenci, ce ministre si sage, si réservé, proposer

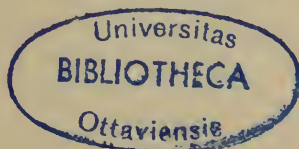
*Brantome, discours sur les duels, tome II, pag. 329.*

un duel au miniſtre Eſpagnol ; mais c'étoit le ſiecle de la chevalerie : l'année qui précéda celle-ci avoit été célebre par les reproches, les *démentis par la gorge*, les défis ſolemnels de Charles-Quint & de François I. Au reſte, ſoit que le connétable de Caſtille, qui cependant paſſoit pour brave, craignît d'en venir aux mains avec un des plus vaillants chevaliers de l'Europe, ſoit plutôt qu'il craignît d'encourir la diſgrace de ſon maître en acceptant un duel, les obſtacles s'évanouirent ; l'échange s'effectua à la fin de Juin : le grand-maître eut bientôt la ſatisfaction de préſenter au Roi ſes enfants & la reine Eléonore, qu'il épouſa ſur le champ.

1530. La France reſpira enfin : François I, qui dans tout le cours de la guerre avoit déployé l'ame d'un héros, ſe montra encore plus grand dans la paix : il s'appliqua ſur-tout depuis la mort de la ducheſſe d'Angoulême, qu'il perdit vers ces temps-là, à rendre ſon royaume plus floriſſant : il encouragea le

commerce, la culture des terres : il réforma les abus qui s'étoient glissés dans chaque partie de l'administration. Montmorenci, qui gouvernoit le royaume sous ses ordres, le seconda avec un zele & un courage dignes de l'amitié dont le Roi l'honoroit. Son ministere fut célebre par la réunion perpétuelle & irrévocable de la Bretagne à la France, & par l'établissement d'une milice formée sur le modele
des légions romaines. On a vu que 1532.
la plupart des mauvais succès de cette guerre doivent être attribués
à l'indocilité de l'infanterie étran- 1533.
gere. C'étoit pour prévenir de si terribles abus, que le Roi créa d'abord six légions de six mille hommes chacune, sous le nom des principales provinces du Royaume Ses successeurs diminuerent le nombre des soldats dont ces corps étoient composés ; on changea même le beau nom de *légion* en celui de *régiment* ; mais on suivit & on perfectionna l'idée de François I, en augmentant l'infanterie, qui enfin





ſous Louis XIV & Louis XV, eſt devenue la principale force de nos armées.

1533. Mais ſi François I partagea avec ſes miniſtres la gloire d'une adminiſtration ſage & heureuſe, il ne partagea avec perſonne celle de policer & d'éclairer ſes ſujets : il crut, avec raiſon, qu'il n'y avoit d'autre moyen de réuſſir dans un ſi noble projet, que de donner la protection la plus éclatante aux ſciences, aux lettres & aux arts : non-ſeulement il combla de bienfaits ceux qui les cultivoient, mais il les honora de ſa familiarité ; il les employa ſouvent dans les affaires les plus importantes : ſans les guerres dont il étoit menacé de la part d'un rival auſſi redoutable que Charles-Quint, il auroit laiſſé des monuments encore plus magnifiques de ſon amour pour les arts que ceux que nous connoiſſons ; mais enfin il en fit aſſez pour mériter le titre immortel de reſtaurateur des lettres, & par conſéquent de bienfaiteur de l'humanité.

On remarque que le maréchal de Montmorenci, qui avoit passé toute sa vie dans les camps, ou occupé du maniement des plus grandes affaires, accueillit aussi les savants. Etoit-il entraîné par l'exemple d'un maître aussi grand que François I? Croyoit-il en effet que les sciences & les lettres fussent le principal ornement d'un puissant empire? Quoi qu'il en soit, l'austérité de son caractere se faisoit sentir jusques dans son goût : il méprisoit les arts qui n'étoient que frivoles ou agréables, pour favoriser les travaux utiles : la lecture de l'histoire avoit pour lui tant d'attraits, que malgré la grandeur & la variété de ses occupations, il ne laissa presque point écouler de jour jusqu'à la fin de sa vie, sans employer deux heures à cet utile délassement : il se fit traduire plusieurs historiens anciens; c'étoit sur-tout les commentaires de César, les vies des hommes illustres de Plutarque, l'histoire Romaine, qui lui plaisoient le plus. Toutes les fois qu'il

*Hist ire des hommes illustres de France, tom. 11, pag. 283.*

étoit queſtion d'un trait éclatant de vigueur, de fermeté, de courage & d'autorité, ſes yeux s'animoient; il arrêtoit le lecteur; il faiſoit voir par ſes obſervations combien il ſe ſentoit capable de les imiter. De tous les grands perſonnages de l'antiquité, Caton l'ancien, cenſeur intrépide des abus, de la molleſſe & des vices, Caton, preſqu'entiérement dévoué à ſa patrie, à la vertu, à la gloire & aux loix, étoit celui à qui il eût mieux aimé reſſembler : il diſoit tout haut qu'il s'honoroit du ſurnom de ce grand homme qu'on lui avoit donné : mais s'il eut les vertus & l'ame de ce Romain, on peut dire auſſi qu'il en eut les défauts; la fierté, la ſévérité, l'attachement à ſes intérêts, qui quelquefois dégénéroit en avarice.

1533. Pendant que la France commençoit à réparer ſes pertes, Henri VIII faiſoit tous ſes efforts pour l'embarquer dans une nouvelle guerre. Ce Prince avoit enfin pris la ferme réſolution de répudier Catherine

d'Arragon ; mais redoutant le caractere & la puiſſance d'un Prince tel que Charles-Quint, il paſſa en France pour échauffer la haine & la jalouſie de François I contre ſon rival. On prétend que ce Prince, qui déja cherchoit à uſurper la ſuprématie dans ſes Etats, vouloit faire entrer le roi de France dans ſes vues, & l'engager à ſuivre ſon exemple. Les deux Rois ſe virent à Boulogne : Henri qui connoiſſoit l'aſcendant de Montmorenci ſur l'eſprit & le cœur de ſon maître, le combla de careſſes & d'éloges ; il l'honora de l'ordre de la Jarretiere ; enfin il lui témoigna qu'il ne vouloit ſe conduire que par ſes conſeils. Si par ces avances ſéduiſantes Henri crut gagner Montmorenci, on va voir combien il ſe trompa.

Dans les entretiens fréquents qu'ils eurent enſemble, Henri ſe plaignit avec aigreur de la conduite du Pape à ſon égard : il exagéra l'ambition, l'avidité & les déſordres de la cour de Rome : enfin il laiſſa entrevoir au Maréchal le parti

*Mémoires du Bellay, liv. 4.*

qu'il avoit pris de ſecouer le joug de la puiſſance romaine. Montmorenci effrayé de l'impétuoſité du monarque Anglois, lui repréſenta avec autant de force que de reſpect, que s'il s'étoit gliſſé des abus dans le gouvernement de l'Egliſe, il falloit avoir recours à un concile; que les ſuites d'un ſchiſme ſeroient capables d'ébranler ſon trône : enfin il le conjura de temporiſer, en lui faiſant eſpérer que le Pape ſe rendroit à ſes inſtances appuyées de celles du Roi ſon maître. C'étoit parler en homme qui n'avoit jamais connu d'autre paſſion que celle de la gloire : cependant, ſoit qu'Henri eût honte d'un tranſport qui devoit d'autant plus étonner Montmorenci, que juſqu'à l'époque de ſes amours avec Anne de Boulen, jamais Prince n'avoit plus mérité de l'égliſe Romaine ; ſoit qu'il fût frappé de l'exemple de tant de Rois devenus le jouet de leurs ſujets & de leurs ennemis, pourſuivis, détrônés, pour avoir été frappés des foudres du Vatican, il en-

gagea ſa foi au Roi & au grand-maître de ne rien innover dans ſes Etats juſqu'à la déciſion de ſon procès à Rome. Mais un ſeul regard d'Anne de Boulen fit bientôt oublier au foible & voluptueux Monarque toutes ſes promeſſes : il fit caſſer ſon mariage par Crammer, archevêque de Cantorbéri, & il épouſa ſa maîtreſſe.

En ſe portant à un ſi ſanglant outrage envers Charles-Quint, Henri ſavoit que François I ne l'abandonneroit jamais. En effet, ce Prince qui juſqu'à ſon dernier ſoupir ne perdit jamais l'idée de recouvrer le Milanès, cherchoit alors dans toute l'Europe des ennemis à Charles-Quint : il s'allioit aux Luthériens d'Allemagne, tandis qu'il faiſoit brûler dans ſon Royaume les Luthériens François : il avoit conclu avec Soliman II un traité d'alliance, qui ſubſiſte encore aujourd'hui entre les deux Empires : enfin il achetoit l'appui du Pape par le mariage de ſon ſecond fils le duc d'Orléans, avec la trop cé- 1533.

lebre Catherine de Médicis : c'eût été le chef-d'œuvre de la politique de conſerver des alliés, dont le caractere, les mœurs, les intérêts, les prétentions étoient ſi oppoſées : il vouloit ſur-tout alors réconcilier Henri VIII avec le Pape, qu'il devoit bientôt voir à Marſeille.

1533. L'Empereur, qui redoutoit les ſuites de cette entrevue, déployoit toute la ſoupleſſe de ſon génie pour détourner le Pontife de ſe rendre en France. Clément jouiſſoit de la gloire de ſe voir recherché des trois plus puiſſants Princes de l'Europe ; mais cette gloire étoit ſemée de pieges & d'écueils : il ne pouvoit ſatisfaire François & Henri ſans s'expoſer à la haine de l'Empereur, qui lui avoit déja été ſi funeſte ; d'un autre côté, il ne pouvoit condamner Henri VIII, ſans hazarder de perdre l'autorité dont le Saint Siege jouiſſoit en Angleterre. Dans ces conjonctures épineuſes, il prit le parti de temporiſer : cependant il s'embarqua ſur les galeres de France avec ſa niece, qu'il conduiſit lui-même à Marſeille.

Le grand-maître l'attendoit dans cette ville ; il lui avoit préparé la réception la plus magnifique : il lui présenta de la part du Roi les clefs de Marseille. Clément entra dans la ville, ayant à sa droite Charles de Bourbon, duc de Vendôme, & à sa gauche le Maréchal : on ne vit point dans cette cérémonie François I dégrader la majesté royale, comme la plupart de ses prédécesseurs, & tenir le cheval du Pape par la bride. Au reste, le Pontife célébra lui-même la cérémonie du mariage de sa niece avec le duc d'Orléans. Son orgueil étoit si flatté de cette alliance, qu'il avoit promis de rendre le Prince François maître des plus riches contrées de l'Italie, des duchés de Régio, de Modene, de Pise, de Livourne, de Parme, de Plaisance, d'Urbin, du Milanès ; mais tout se réduisit à quelques chapeaux de Cardinal, qu'il donna à quelques sujets du Roi : François I ne put seulement venir à bout de le réconcilier avec Henri VIII.

*Guillaume Paradin, livre 3.*

1533. Pendant que les deux Cours les plus polies de l'Europe jouissoient des fêtes brillantes que François I s'empressoit de leur donner avec sa magnificence naturelle, le grand-maître négocioit avec le Pape & ses ministres : quoique ce Pontife sût que Montmorenci étoit attaché à la religion de ses peres par conviction, par honneur, par une suite de cette haute probité dont il faisoit profession, il ne négligea rien pour le confirmer dans ses sentiments ; non-seulement il le combla de caresses & de distinctions, mais il donna le chapeau de Cardinal à son neveu Odet de Coligni-Châtillon, qui n'avoit encore que quinze ans. On est étonné de voir le grand-maître préférer son neveu à un de ses fils : mais quelqu'éclat qu'eût la pourpre Romaine, Montmorenci la dédaigna toujours : uniquement touché de la gloire qui s'acquiert par les armes, il résista toute sa vie aux instances de son épouse & de ses amis, qui l'exhortoient sans cesse à faire usage

*Vies des hommes illustres de Brantome, tom. 7, pag. 193, 194.*

de ſon puiſſant crédit à Rome & en France, pour procurer un chapeau à un de ſes enfants. Il craignoit tellement que le goût des lettres n'énervât le courage de ſes fils, qu'il voulut qu'ils n'appriſſent que les exercices convenables à des guerriers. La négligence fut pouſſée à un tel excès à cet égard, que le ſecond de ſes fils, d'Amville, depuis connétable de France, ne ſavoit ni lire ni écrire : on prétend même qu'il ne conſentit à voir ſon neveu Cardinal, que parce qu'il avoit 1533.
remarqué qu'avec du génie, Châtillon avoit beaucoup d'averſion pour le travail, & de penchant pour la molleſſe & l'oiſiveté. On connoît auſſi les ſuites funeſtes de cette élévation précipitée : le Cardinal de Châtillon devint l'un des plus implacables ennemis de l'Egliſe, dont il auroit dû être l'appui & le défenſeur.

Le Pape ne ſurvécut pas longtemps à l'entrevue de Marſeille ; il mourut après avoir lancé le fatal anathême contre Henri VIII ;

c'eſt ainſi qu'il ne reſta au Roi de cette alliance, que la honte & le regret d'avoir méſallié ſon fils : heureux, ſi la perte qu'il fit du Pape ſon allié l'eût fait renoncer à ſes vues ſur le Milanès ; mais plus la deſtinée ſembloit le détourner de porter ſes armes dans un pays qui avoit été le tombeau de ſes ſujets, plus il s'opiniâtroit à y rentrer. Cependant les obſtacles ſe multiplioient ; ce n'étoit plus aux généraux de l'Empereur que le Roi devoit avoir affaire, mais à Charles-Quint lui-même qui rempliſſoit l'Europe du bruit de ſes exploits. Depuis Charlemagne, on n'avoit point vu de Prince en Europe plus heureux, plus puiſſant, plus actif, plus redoutable : il avoit chaſſé de la Hongrie le grand-ſeigneur Soliman II, qui la ravageoit avec deux cents mille hommes. Des bords du Danube, il s'étoit tranſporté ſur les côtes d'Afrique : là, il avoit remporté une victoire déciſive ſur l'uſurpateur du Royaume de Tunis, rétabli le Roi

légitime qui lui avoit fait hommage de sa Couronne, & brisé les fers de vingt mille chrétiens esclaves. Charles-Quint passoit enfin pour le vengeur & le libérateur de la République chrétienne.

Pendant qu'il se couvroit ainsi de gloire, François I faisoit passer une armée en Italie pour venger la mort d'un de ses ambassadeurs, que François Sforce, duc de Milan, avoit osé faire mourir. Sforce, qui d'abord avoit donné de grandes espérances, n'étoit qu'un lâche & un perfide; il avoit trahi l'Empereur, aux armes de qui il devoit ses Etats. Chassé par Bourbon de son duché, rétabli à la priere du Pape, c'étoit lui qui avoit demandé à François I un ministre François à sa Cour; & il le sacrifioit aux soupçons de l'Empereur. Il mourut enfin de la terreur que lui inspirerent les menaces & les armes du Roi.

Montmorenci avoit fait jusqu'alors tout ce qu'on pouvoit attendre de son amour pour l'Etat, & 1534.

1535. de ſa ſageſſe pour entretenir la paix ; mais l'injure étoit trop atroce pour la diſſimuler : auſſi fut-il le premier à applaudir au juſte reſſentiment du Roi. L'amiral Chabot, qui partageoit avec Montmorenci l'amitié & la confiance de François I, fut chargé du miniſtere terrible de la vengeance. Cependant l'orage qui menaçoit le Milanès, tomba ſur le Piémont : le duc de Savoie ébloui de la fortune de Charles-Quint, avoit renoncé à l'alliance de la France, qui lui avoit été juſqu'alors utile & glorieuſe, pour embraſſer celle de l'Empereur. Son inconſtance lui devint funeſte ; l'Amiral força le paſſage des Alpes : il le dépouilla de preſque tous ſes Etats.

Sur ces entrefaites, on apprit la mort du duc de Milan. François I n'avoit renoncé à ſes prétentions ſur cette belle province, qu'en faveur de Sforce : il en demanda donc l'inveſtiture à l'Empereur ; mais il s'en falloit bien que Charles fût diſpoſé à agrandir un

Monarque

Monarque dont il méditoit la ruine. Depuis ses succès en Hongrie & en Afrique, ce Prince s'imaginoit qu'il n'y avoit point de nation capable de résister à ses armes victorieuses : si jamais il a formé le projet de la Monarchie universelle, on peut dire que c'est dans ces conjonctures où la fortune sembloit s'épuiser en sa faveur, où ses généraux lui gagnoient en Amérique des Empires, où lui-même faisoit trembler l'Europe & l'Afrique. Cependant, avant que d'éclater contre la France, il jugea à propos d'amuser, par des négociations simulées, François I, afin de le surprendre & de rendre sa ruine inévitable. On peut dire que ce Prince se conduisit dans ce fameux projet avec une adresse, un secret, une profondeur & un artifice incroyables. Tandis qu'il faisoit de jour en jour de nouvelles promesses au Roi, il soulevoit contre lui l'Allemagne entiere : déja il avoit rendu le nom de ce Prince presqu'aussi odieux dans 1536.

cette vaſte contrée, que celui de Soliman ſon allié : il travailloit en même-temps à le priver de l'appui des Suiſſes & de l'Angleterre.

*Mémoires du Bellay, liv. 5.*

Cependant les miniſtres François qui avoient ſuivi l'Empereur, écrivoient tous les jours au Roi & à Montmorenci qu'ils étoient prêts à ſigner un traité avantageux. On ſe repoſoit en France ſur la foi de leurs promeſſes, lorſque tout-à-coup l'Empereur leva le maſque à Rome, où il s'étoit rendu : ce fut en préſence du pape Paul V, du ſacré College, des ambaſſadeurs de France & de ceux de preſque toute la république chrétienne, qu'il prononça contre François I cette fameuſe harangue comparable aux Philippiques de Démoſthene & de Cicéron, par l'animoſité, l'aigreur & les invectives. Il s'attacha ſurtout à faire paſſer le roi de France pour l'auteur de toutes les guerres qui ravageoient l'Europe depuis tant d'années ; il lui reprocha ſes alliances avec les Turcs & les

Luthériens, ſa jalouſie, ſon ambition, ſes infidélités aux traités : il ajouta que les choſes en étoient venues au point qu'il n'y avoit que deux moyens de terminer leurs querelles ; le premier, un combat particulier entre lui & le Roi, ſur un pont, dans une iſle ou dans un bateau, nuds en chemiſe, l'épée & le poignard à la main ; le ſecond, une guerre implacable, & telle qu'il pourſuivroit ſon ennemi juſqu'à ce qu'il l'eût rendu le plus pauvre gentilhomme de l'Europe ; qu'au reſte, tout lui répondoit de la victoire, la juſtice de ſa cauſe, la ſupériorité de ſes forces, le génie de ſes généraux, la valeur de ſes ſoldats : il termina cette ſanglante ſortie, en diſant que les capitaines & les ſoldats François étoient tels, que ſi les ſiens leur reſſembloient, il iroit les mains liées & la corde au col implorer la clémence de ſon ennemi. 1536.

C'eſt ainſi que Charles inſultoit non-ſeulement à un Roi, à un *Ibidem.*

héros, mais à une nation dont le courage fut toujours à l'épreuve des plus terribles malheurs. Au reste, quoiqu'il exagérât le mépris qu'il faisoit des généraux François, on pensoit assez comme lui en Europe à cet égard ; il n'y avoit point alors de capitaine en France qui eût la réputation d'un Antoine de Leve, d'un duc d'Albe, d'un Fernand de Gonzague, d'un marquis du Guat, d'un marquis de Marignan, d'un André Doria & d'une foule d'autres. Les vieux généraux, les vieilles troupes Françoises avoient péri : Montmorenci n'avoit jamais commandé de grandes armées en chef ; Claude de Lorraine, duc de Guise, n'étoit célebre que par la défaite d'une armée de paysans.

1536. Il n'y avoit personne, qui en comparant la triste situation de François I avec la fortune de Charles-Quint, victorieux de tous ses ennemis, ne crût la France à la veille de succomber. Déja on publioit des oracles sans nombre

qui promettoient à l'Empereur la conquête de cette ancienne Monarchie : trois armées formidables, prêtes à envahir la Provence, la Champagne & la Picardie, décourageoient ſans doute beaucoup plus les amis ſecrets qui reſtoient en Europe au Roi, que ces prétendus oracles ; mais ce qu'il y avoit de plus déplorable, c'eſt que François I manquoit preſqu'également de troupes & d'argent.

Eſt-il étonnant que dans ces circonſtances Charles-Quint ſe ſoit flaté de la conquête de la France. *Faites proviſion de plumes & d'encre*, diſoit-il à Paul Jove, ſon hiſtorien; *je vais vous tailler de la beſogne. Combien*, demandoit-il à un gentilhomme François, en arrivant en Piémont, *combien compte-t-on de journées d'ici à Paris ?* Perſonne n'ignore la réponſe de la Roche-du-Maine : *Douze, ſi votre Majeſté entend par journées des batailles, à moins que l'agreſſeur ne ſoit battu à la premiere.* Mais Charles-Quint étoit ſi enivré de ſa fortune & de ſes eſpérances

qu'il regardoit de pareils discours comme de vaines rodomontades.

1536. Cependant François I étoit réduit à ses seules forces ; car quoiqu'Henri VIII eût refusé de joindre ses armées à celles de l'Empereur, ce Prince, livré aux passions les plus funestes, à l'amour, à la vengeance, à la tyrannie, ne secourut le Roi ni d'hommes, ni d'argent : la France ne pouvoit pourtant périr, sans entraîner l'Angleterre dans son naufrage. François I, abandonné de ceux qui avoient l'intérêt le plus pressant à le soutenir, résista à l'orage avec une grandeur d'ame admirable : il concerta avec le seul Montmòrenci son plan de défense : il lui en laissa l'exécution, en le déclarant généralissime de ses armées. On peut dire que François I & Montmorenci, en sauvant la France, sauverent le reste de l'Europe.

*Memoires de Langey, liv. 6.*

*Ibidem.* Le Maréchal avoit fait presque toute sa vie la guerre en Italie : il y

1536. avoit toujours vu fondre nos armées, plus encore par les maladies,

la disette, l'intempérie du climat, & la haine des habitants, que par l'épée de l'ennemi : il ne jugea donc pas à propos de conduire les forces du Royaume au-delà des Alpes ; il convint seulement avec le Roi de conserver les villes de Turin, de Fossan & de Coni, afin d'arrêter quelque temps l'Empereur, & d'assembler la noblesse.

Mais la fortune & la puissance de Charles-Quint étonnoient toute l'Europe : il n'y eut pas jusqu'au général, à qui le Roi avoit donné le commandement de ses troupes en Piémont, qui ne s'en laissât éblouir. C'étoit le marquis de Saluces, élevé avec le Roi, chéri de ce Prince, comblé de ses bienfaits, & qui lui confioit les clefs de son Royaume. Le Marquis devenu infâme par sa trahison, ne se servit de l'autorité royale, dont il étoit le dépositaire, que pour ouvrir les portes de la France à son ennemi : & s'il ne lui livra ni les troupes, ni les places dont on vient de parler, c'est que Montmorenci, qui du

*Histoire de France de Daniel, tom. 5, p. 674.*

Dauphiné veilloit au ſalut de la frontiere, écrivoit ſans ceſſe aux officiers généraux de redoubler de vigilance & d'activité : cependant lorſque l'ennemi ſe préſenta, les villes n'étoient point en état de défenſe. Au reſte, la perfidie du marquis de Saluces ne fit que donner un nouveau luſtre à la valeur de Montpeſat, qui avec une poignée de François ſe jetta dans Foſſan, dont les murs étoient à peine réparés : perſonne n'ignore que ce brave officier, quoiqu'il manquât de vivres & de munitions de guerre, arrêta l'Empereur un mois entier.

Il n'en fallut pas davantage à Montmorenci pour ſe ſaiſir des paſſages, occuper le Comtat, & rendre les places du Dauphiné & de la Provence reſpectables : la maniere dont il aſſembla les troupes, les diſciplina, régla leurs marches, & pourvut à leur ſubſiſtance dans des contrées qui fourniſſent à peine le néceſſaire à leurs habitants, tient du prodige.

A la premiere nouvelle de la marche de l'Empereur par le comté de Nice, il jetta l'élite de ses forces dans Marseille, Arles & Toulon, les seules villes de Provence qu'il eût entrepris de garder : il ravagea ensuite lui-même cette province, afin que l'ennemi n'y trouvât ni vivres, ni munitions, ni secours : les puits furent comblés, les chemins rompus, les fours & les moulins détruits, les fourages & les grains emportés ou brûlés ; mais il épargna les arbres fruitiers & les vignes, dont les fruits abondants & presque mûrs pouvoient causer la dysenterie aux troupes Impériales : il fit conduire à son camp tous les artisans dont l'industrie eût pu être utile à l'Empereur : il arma les montagnards, avec ordre de harceler l'ennemi dans sa marche : enfin il démantela toutes les places qu'il abandonnoit.

*Mémoires de Langey, tom. 6.*

*Annales de France.*

Après ce ravage nécessaire, Montmorenci, dont l'armée n'étoit presque composée que de paysans & de bourgeois ramassés, vint 1536.

*Histoire des hommes illustres de la France, tom. II, p. 305.*

se retrancher sur les rives du Rhône auprès d'Avignon : son camp étoit appuyé du fleuve, qui lui apportoit des vivres en abondance : plus loin, le Roi étoit posté à Valence avec un corps d'élite, qu'il pouvoit facilement joindre à la grande armée, supposé que l'Empereur entreprît de la forcer dans ses retranchements. On dit que Montmorenci, qui connoissoit le courage bouillant & la fierté du Roi, appréhendant que ce Prince ne cédât à son ressentiment en voyant l'Empereur, autrefois son vassal, porter le fer & le feu dans ses Etats, & ne hazardât une bataille dont la perte eût entraîné la ruine du Royaume, lui fit promettre, en prenant congé de lui, de ne rien changer au plan dont ils étoient convenus. Quoi qu'il en soit, le Maréchal eut besoin de toute sa fermeté pour contenir l'impatience indocile & fougueuse de la noblesse Françoise, qui ne respiroit que le combat : il lui fallut, pour ainsi dire, dompter sa propre nation, avant que d'anéantir les efforts de Charles-Quint.

Cependant l'Empereur étoit entré en Provence. A la vue de la vaste solitude qui regne dans la province, il croit que François I s'abandonne lui-même à sa malheureuse destinée, & que la conquête de ce Royaume si florissant ne lui coûtera, pour ainsi dire, que la peine de s'être présenté.

A peine appercevoit-il quelques légers partis, qui aussi-tôt disparoissoient : Montmorenci avoit donné les ordres les plus séveres aux officiers, pour se contenter d'observer la marche de l'armée ennemie, sans en venir jamais aux mains. Ces marques de défiance & de timidité, qu'on n'auroit jamais attendues d'une nation si fiere, si belliqueuse, encouragerent tellement l'armée Impériale, qu'il n'y avoit presque pas un soldat dans le camp de Charles-Quint qui ne comptât autant sur la conquête de la France que ce Prince même. *Ibidem.*

A mesure que l'ennemi avançoit & pénétroit dans la Province, il faisoit des villes, des bourgs, des 1536.

villages, un monceau de cendres & de ruines. Déja l'officier & le soldat François crioient que c'étoit trahir la gloire de la France que d'abandonner la frontiere au brigandage & à la fureur des Impériaux : les Officiers-généraux même, comme s'ils eussent été d'intelligence avec la multitude pour perdre le Royaume, ne cessoient de représenter au Maréchal, tantôt que l'ennemi avoit fait un mouvement imprudent, tantôt qu'on pouvoit lui tendre une embuscade ; qu'il étoit aisé de lui enlever un corps, & de le vaincre : mais Montmorenci, qui dans ces circonstances montra l'ame la plus Romaine, répondit toujours, *qu'il étoit venu en Provence, non pour gagner des batailles, mais pour sauver l'Etat.* Il représentoit avec plus de douceur qu'on eût osé l'attendre d'un caractere aussi fier que le sien, que quand même il ne s'agiroit pas du salut de la patrie, il se donneroit bien de garde d'attaquer avec une armée aussi peu aguerrie que la sienne,

celle de l'Empereur, composée de près de soixante mille hommes des meilleures troupes de l'univers, encouragée par vingt ans de victoires & de conquêtes, commandée par des généraux tels qu'Antoine de Leve, le duc d'Albe, Ferdinand de Gonzague, le marquis du Guat; qu'en abandonnant la campagne dénuée de fourages, de vivres, de moulins, il falloit nécessairement que cette armée si redoutable se retirât honteusement faute de subsistances, ou qu'elle fût défaite par un ennemi plus terrible que les François, la disette & les maladies : il appuyoit ses sages réflexions du souvenir des batailles de Creci, de Poitiers, d'Azincourt, de la Bicoque & de Pavie.

1536.

Mais il avoit beau promettre tous les avantages de la plus insigne victoire sans tirer l'épée, sa sagesse & son autorité n'en imposerent pas long-temps : on n'eut pas plutôt appris que l'Empereur avoit partagé son armée en plusieurs corps pour assiéger en même-temps Arles,

*Mémoires de Langey, liv. 6.*

Marſeille & Toulon, que les inſtances des Officiers généraux devenoient plus vives & plus preſſantes ; il n'y en avoit pas un parmi eux qui ne le ſollicitât de lui confier un détachement, en lui promettant ſur ſa tête des ſuccès & des victoires. Mais Montmorenci, déterminé à ſauver la France malgré ſon armée, n'oppoſa plus que le ſilence & le mépris à l'eſprit de témérité & de vertige, qui ſembloit s'être emparé de tous les officiers.

1536. C'eſt alors que les murmures éclaterent contre lui : ſi l'on n'en vint pas juſqu'à l'accuſer de foibleſſe & de timidité, c'eſt qu'en effet il n'y avoit pas en France de chevalier qui eût paru plus intrépide dans les combats ; mais on le traitoit d'homme préſomptueux, fier, opiniâtre, qui par ſa lenteur & ſa circonſpection outrée, décourageoit le ſoldat en le tenant enſeveli dans des retranchements. Ces plaintes parvinrent juſqu'au Roi : ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que ce Prince, qui eût dû s'applaudir de la ſageſſe de

ſon choix, prévenu par les diſcours inſenſés & téméraires d'une foule d'officiers, plus braves qu'expérimentés, commença à croire que la fermeté du Maréchal dégénéroit en opiniâtreté : il permit à Montejean & à Boiſſi, deux des principaux officiers de l'armée, d'aller reconnoître l'ennemi.

Ce que Montmorenci avoit prévu, ne manqua pas d'arriver : Montejean & Boiſſi approchent des Impériaux, les ſurprennent, les attaquent, & leurs tuent beaucoup de monde; mais comme ils ſe retiroient, ils furent pourſuivis à leur tour, battus & pris ; il n'échappa preſque pas un ſoldat du détachement qu'ils commandoient, & qui montoit à ſix cents hommes. Quoique cette perte fût légere, Charles-Quint l'exagéra dans toute l'Europe comme une grande victoire ; il publia qu'il avoit défait l'avant-garde entiere de l'armée Françoiſe, & qu'il avoit fait priſonniers deux des principaux généraux de l'armée du roi de France, ſes favoris. On ne ſau- *Ibidem.*

1536. roit croire l'effet funeste que fit le bruit de cette défaite en Europe ; la gloire de la France paroissoit éclipsée & éteinte ; on la regardoit comme sur le penchant de sa ruine. François I instruit de la défaite de Montejean & des tristes suites qu'elle produisoit, fut au désespoir de s'être laissé surprendre par l'audace & l'impéritie ; il se confirma de plus en plus dans l'idée de laisser Montmorenci maître absolu des destinées de l'Etat : il lui renvoya les officiers que le désastre de Montejean n'avoit pas rendu plus sages ; mais tels étoient le respect & la crainte que l'austere Montmorenci savoit inspirer, qu'aucun n'osa seulement lui proposer ses projets.

*Ibidem.* Sur ces entrefaites, François I fut frappé du coup le plus accablant ; son fils aîné, le dauphin François, jeune prince de dix-huit ans qui donnoit au Royaume les plus hautes espérances, mourut à Tournon, empoisonné par le comte de Montécuculli. Ce scélérat avoua

à la torture qu'il avoit préparé le même ſort au Roi & à ſes deux autres fils : il accuſa Antoine de Leve, & Fernand de Gonzague, les principaux miniſtres de l'Empereur, de l'avoir engagé à commettre ce crime exécrable. Eſpéroient-ils donc qu'à la faveur des troubles inſéparables d'un ſi funeſte déſaſtre, ils ſoumettroient plus aiſément la France à leur maître ? Quoi qu'il en ſoit, le Royaume étoit plongé dans la plus affreuſe conſternation ; mais le temps approchoit que Montmorenci alloit enfin le venger de tant d'infortunes.

On a vu que l'Empereur arrivé ſous les murs d'Aix, s'étoit attaché aux ſieges d'Arles, de Marſeille & de Toulon ; il avoit délibéré s'il n'attaqueroit pas l'armée d'Avignon : il eſt conſtant que la victoire lui eût livré le Royaume ; mais la fiere contenance du général François, l'excellence de ſon camp, fit rejetter ce projet comme téméraire. 1536.

Au reſte, la conquête de Mar- *Le Feron.*

*Annales de France.*

ſeille eût mis l'Empereur à portée de recevoir des vivres, des munitions, de nouvelles armées; celle d'Arles lui eût ouvert les portes du Languedoc dénüé de troupes. Ces expéditions étoient regardées preſqu'auſſi déciſives que la défaite du maréchal même; mais Montmorenci avoit pourvu au ſalut de ces places avec autant de ſageſſe qu'à celui de ſon armée. Ce ne fut que lorſqu'on vit Charles-Quint repouſſé par-tout, qu'on commença à applaudir en France à la ſupériorité des vues de ce grand homme.

L'Empereur reconnut enfin la témérité & l'illuſion de ſon entrepriſe: il ne l'avoit formée que ſur la connoiſſance qu'il avoit du caractere ardent, impétueux, de l'ennemi qu'il alloit combattre; il avoit auſſi compté ſur la précipitation & la diviſion ſi ordinaires à nos généraux: mais enfin voyant que François I, inſtruit par l'expérience, lui avoit oppoſé un nouveau Fabius, il déſeſpéra du ſuccès. Ce-

pendant, pour n'avoir rien à se reprocher, il s'avança vers Avignon, dans le dessein d'attaquer le Maréchal, & de terminer la querelle par un événement décisif.

Montmorenci ne souhaitoit rien tant que de voir prendre à Charles-Quint une résolution si désespérée; il avoit ajouté de nouveaux travaux à son camp; il venoit d'être renforcé d'un corps de quinze mille Suisses; le soldat leste, frais, exercé depuis le commencement de la campagne, ne respiroit que l'instant de combattre; le Maréchal, pour entretenir la confiance des troupes, sortoit tous les jours à cheval, parcouroit les quartiers de son camp, montrant sur son front la gayeté & l'audace, présages de la victoire: jamais il n'avoit paru si affable & si populaire. 1536.

A la nouvelle de la bataille qui se prépare, le nouveau dauphin, depuis Henri II, écrit au Maréchal pour le conjurer de lui obtenir du

*Mémoires de Langey, livre 8.*

Roi la permiſſion de venir combattre dans ſon armée. Montmorenci obéit aux ordres du jeune prince : le Roi, ſans doute pour éprouver le courage de ſon fils, ne ſe rendit point à ſes premieres inſtances ; mais enfin le voyant perſévérer dans ſa noble ardeur, il ne put contenir plus long-temps ſa joie & ſa tendreſſe : *Allez, mon fils,* lui dit ce grand Prince en l'em-
Ibidem. braſſant, *j'approuve votre courage ;*
1536. *il eſt digne de votre naiſſance ; allez, non comme général, mais comme ſoldat ; dites au maréchal de Montmorenci que vous ne venez pas pour commander, mais pour apprendre de lui à vous rendre capable du commandement : laiſſez-vous conduire par ſes conſeils : dites aux autres généraux que vous venez faire avec eux un heureux apprentiſſage de la guerre. J'exige de vous que vous vous montriez auſſi modeſte que brave : rendez-vous humain, acceſſible, honnête, affable avec dignité ; ma joie la plus grande, mon fils, ſera d'apprendre que vous vous ſerez fait autant aimer qu'eſtimer.*

On ne sauroit croire avec quel empressement le jeune Prince, suivi de la plus haute noblesse, se rendit à l'armée. Montmorenci vint au devant de lui avec tous les officiers généraux, jusqu'au pont de Sorgue; il lui rendit les mêmes honneurs qu'au Roi; en arrivant au camp, il voulut lui céder le commandement de l'armée & son logement; mais le Dauphin refusa l'un & l'autre; il se contenta d'un appartement chez le Maréchal, & n'eut point d'autre table que la sienne. C'est-là, que dans les entretiens familiers qu'il eut avec Montmorenci, le jeune Prince découvrit en lui tant de probité, de grandeur d'ame, d'amour pour l'Etat & de si grandes vertus, qu'il conçut pour lui une amitié qui ne finit qu'avec sa vie; il le regarda toujours comme le plus grand & le plus honnête homme du Royaume.

*Histoire des hommes illustres de la France, tome II, p. 317.*

Cependant François I n'avoit pas plutôt vu partir son fils, que cédant lui-même au desir de com- 1536.

*Mémoires de Langey, liv. 8.*

1536.

battre Charles-Quint en perſonne, il écrivit au Maréchal qu'il alloit le joindre, mais qu'il ne prétendoit pas que ſa préſence à l'armée changeât rien à l'ordre établi pour le commandement.

Montmorenci perſuadé que le ſalut de l'Etat réſidoit ſur-tout en la perſonne du généreux Monarque, lui dépêcha le brave Langey, auteur des Mémoires excellents que nous avons ſur les guerres de François I & de Charles-Quint, pour le conjurer de ne point expoſer ſa perſonne ſacrée au péril, & de reſter à Valence, afin que l'Etat trouvât en lui la plus grande de ſes reſſources, ſi la fortune trahiſſoit le courage de ſon armée à Avignon. Tout ce qu'il y avoit d'hommes ſages auprès du Roi appuya envain les conſeils du Maréchal. *Non*, diſoit ce grand

*Ibidem.*

Roi à ſa Cour déſolée, *non, je ne peux me réſoudre à faire ici le métier de commiſſaire des vivres, tandis que l'Empereur s'avance dans mon Royaume à la tête de ſes principales forces* ;

*peut-être que le Ciel m'offrira dans la mêlée l'occaſion de joindre mon ennemi, & de terminer par un combat la querelle qui nous diviſe depuis ſi long-temps.* A ces mots il s'embarqua ſur le Rhône.

Mais qu'on juge de la joie de ce Monarque, lorſqu'après avoir fait quelques lieues, on lui annonce que la ſage conduite de ſon général lui a procuré, ſans qu'il lui en ait coûté une goutte de ſang, la plus inſigne victoire ; en un mot, que l'Empereur fuit, après avoir perdu plus de la moitié de ſon armée.

On a vu que les troupes Impériales ſouffroient déja beaucoup de la diſette & des maladies lorſqu'elles étoient attachées aux ſieges d'Arles & de Marſeille : repouſſées de devant ces places, il n'avoit pas moins fallu que l'arrivée d'André Doria, avec une flotte chargée de vivres, de renforts & de munitions, pour leur rendre le courage. Elles s'étoient donc avancées vers Avignon ; mais la dyſenterie conti- 1536. *Ibidem.*

nuoit d'y faire des ravages ſi terribles, que l'Empereur, avant que de pourſuivre ſa route, voulut en faire la revue ; il la trouva diminuée de plus de vingt mille hommes. Effrayé de ce vuide immenſe & de la mort de ſes plus habiles généraux, au nombre deſquels on comptoit Antoine de Leve, Baptiſte Caſtaldo, le comte de Hornes, Garcilaſo de la Vega & beaucoup d'autres, il réſolut de reprendre la route des Alpes : mais la retraite devenoit difficile & périlleuſe ; il y avoit déja pluſieurs jours que le Maréchal inſtruit de ſes pertes, avoit inondé la campagne de cavalerie. L'armée Impériale étoit continuellement harcelée & fatiguée ; on lui enlevoit ſes partis, ſes convois, ſes détachements ; mais ce n'étoit-là que le commencement des malheurs qu'elle devoit éprouver.

En effet, le Maréchal n'eut pas plutôt appris ſa retraite, qu'il détache après lui preſque toute ſon armée. Le payſan, qui ne reſpi-

roit

roit que la fureur & la vengeance, 1536.
ſort des rochers, des cavernes & des bois qui lui avoient ſervi d'aſyle; il prévient la marche de l'Empereur, il ſe ſaiſit des montagnes, s'embuſque dans les défilés, rompt les chemins & les ponts, roule ſur ceux qui entreprennent de les rétablir des morceaux de rochers, ou les tue à coups de mouſquet. L'armée Impériale arrêtée à chaque inſtant dans ſa courſe, ſouffrit des maux incroyables; elle fut obligée d'abandonner ſes malades & ſes bleſſés, qui furent impitoyablement égorgés. C'eſt ainſi que les habitants de la campagne vengeoient l'incendie de leurs villages & de leurs maiſons. Les chemins étoient couverts d'armes, de bagages, de canons, de chevaux, d'hommes morts ou mourants: dans le ſeul eſpace qui eſt entre Aix & Fréjus, on compta près de trois mille cadavres. Martin du Bellay, témoin oculaire, atteſte que rien ne lui traça plus vivement la ruine de Jéruſalem & le maſſacre

de la nation Juive ſous Titus, que cette retraite plus funeſte que la perte de la plus ſanglante bataille.

1536. Les généraux de Charles-Quint épouvantés du danger qui le menaçoit, & qui augmentoit de jour en jour, le preſſerent de ſe ſauver ſur la flotte de Doria ; mais l'Empereur perſuadé que ſa préſence ſeule empêchoit les débris de ſon armée de ſe rendre au Maréchal, eut la grandeur d'ame de vouloir partager la fatigue & le péril juſqu'au bout. Il arriva enfin dans le comté de Nice, couvert de honte, accablé de regret & de douleur : bien-tôt craignant d'éprouver en Italie de nouveaux outrages de la fortune, il s'embarqua pour l'Eſpagne, en avouant que Montmorenci étoit le plus grand homme de guerre de l'Europe. Tous les écrivains François & étrangers conviennent d'une voix unanime que la France ne fut redevable de ſon ſalut qu'au génie de ce grand homme.

*Hiſtoire des hommes illuſtres de la France, tom. 11, p. 316.*

François I le reçut comme le li-

bérateur de ſon Royaume : les courtiſans qui avoient oſé inſulter à ſa conduite, la louoient alors à l'envi les uns des autres ; mais Montmorenci dédaignoit preſqu'autant leurs ſuffrages que leur injuſte cenſure. *Mémoires de Langey, liv. 8.*

Il s'appliquoit alors, de concert avec le Roi, à dédommager les Provençaux des maux qu'ils avoient ſoufferts : le Roi verſa ſes tréſors ſur la province ; il la rétablit en peu de temps dans ſon ancien état. 1536.

Pendant ce temps-là les armes Françoiſes reprenoient poſſeſſion de la Savoie & du Piémont : pour comble de bonheur, on apprit que le comte de Naſſau, après avoir fait de grands progrès & de plus grands ravages encore en Picardie, avoit échoué devant Péronne, vaillamment défendue par le maréchal de la Marck.

La campagne ſuivante ne fut pas moins glorieuſe à Montmorenci que celle dont on vient de faire le détail : il entra en-Artois dès les premiers jours de Mars : il prit d'aſſaut 1537. *Ibidem.*

la ville d'Hesdin, alors l'une des plus fortes des Pays-Bas : il conquit, à la vue du comte de Roeux, Saint-Paul, Saint-Venant, Lillers, & plusieurs autres forteresses : mais les revers qu'on éprouvoit alors en Italie, ne lui permirent point de continuer ses progrès : le Roi envoya une partie de son armée au-delà des Alpes, & dispersa l'autre dans les places de la frontiere.

Cependant Floris d'Egmont, comte de Bures, l'un des plus célebres généraux de l'Empereur, s'étoit mis en campagne à la tête d'une armée de quarante mille hommes : déja il avoit repris Saint-Paul d'assaut, réduit Montreuil par composition ; il assiégeoit Térouenne. Dans ces circonstances le Roi rappella les troupes qui s'avançoient vers l'Italie ; il forma une nouvelle armée, dont il donna le commandement au Maréchal. Le Dauphin qui, depuis la campagne de Provence, faisoit ses délices de la guerre, voulut prendre part à cette expédition : le premier ex-

ploit du jeune Prince, guidé par les conſeils de Montmorenci, le couvrit de gloire : il ravitailla Térouenne ; mais cet avantage, loin de déconcerter le comte de Bures, excita encore davantage ſon zele & ſon émulation : bientôt il réduiſit Térouenne aux dernieres extrémités : il falloit qu'on regardât en France cette place enclavée dans le pays ennemi, comme bien importante, puiſque le Dauphin & Montmorenci, avec une armée preſqu'inférieure de la moitié, s'avancerent dans le deſſein d'attaquer l'ennemi. Cependant Marie d'Autriche, reine de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, qui ſavoit que du ſuccès de la bataille dépendoit la deſtinée des dix-ſept Provinces, ſe hâta d'envoyer demander une ſuſpenſion d'armes, qui lui fut accordée pour dix mois. C'eſt ainſi que le Dauphin & Montmorenci, ſans effuſion de ſang & par la ſeule terreur de leur nom, eurent la gloire de ſauver Térouenne.

1537. Mais la treve qu'on venoit de ſigner ne regardoit que les provinces ſeptentrionales : on combattoit toujours en Piémont. L'armée Impériale, compoſée de trente mille hommes, & commandée par le fameux marquis du Guat, étoit ſupérieure en nombre à l'armée Françoiſe : elle l'étoit par les talents du marquis & les diviſions funeſtes de nos généraux : il ne lui reſtoit plus à prendre que Turin & Pignerol pour ſe voir en poſſeſſion de tout le Piémont : déja du Guat s'étoit emparé du pas de Suze, où il avoit poſté Céſar de Naples, l'un des meilleurs officiers de l'Empereur, avec un corps de dix mille hommes pour fermer les paſſages aux troupes Françoiſes : déja, à l'exemple de ce qu'il avoit vu pratiquer à Montmorenci la campagne précédente en Provence, il avoit ravagé toute l'étendue de pays que les François devoient traverſer pour entrer en Piémont : il eſpéroit que la diſette arrêteroit l'ennemi, & qu'il auroit le temps d'enlever Tu-

tin, Pignerol & l'armée du Piémont commandée par le marquis d'Humieres, Gui Rangoné & César Frégose, qui étoit renfermée & enveloppée de toutes parts.

Dans ces circonstances, le Roi persuadé qu'il n'y avoit que Montmorenci dans le Royaume capable de sauver le Piémont & ses troupes, lui ordonna de passer les Alpes avec un corps de quinze mille hommes. L'activité de ce général tint du prodige en cette occasion : des frontieres de Flandre il vole à celles du Dauphiné : en moins de six semaines il assemble les troupes, regle leur marche, & pourvoit à leur subsistance dans un pays stérile & ravagé. Le Dauphin qui avoit voulu partager la gloire & les dangers de cette pénible expédition, ne put s'empêcher d'admirer l'ordre, la sagesse & la prévoyance du Maréchal : les leçons de ce grand homme ne sortirent jamais de sa mémoire ; & si dans le cours de son regne, il fit la guerre avec plus de succès & de gloire

1537.

*Histoire des hommes illustres de France, tom. II, p. 318.*

que François I, c'eſt qu'il y eut toujours plus d'ordre & de diſcipline dans ſes armées.

Cependant Montmorenci ſe met à la tête de l'avant-garde & s'avance juſqu'à Exiles pour examiner la poſition de l'ennemi : il la trouva encore plus avantageuſe qu'on ne la lui avoit repréſentée. Céſar de Naples étoit campé ([a]) dans un défilé de la montagne, derriere un vaſte & profond retranchement, garni d'une artillerie formidable, & flanqué à droit & à gauche de deux forts. Il n'y avoit point d'officier qui ne regardât comme téméraire le projet de forcer dix mille hommes dans un tel poſte ; mais Montmorenci après avoir longtemps examiné la ſituation des lieux, s'apperçut que les deux collines ſur leſquelles Céſar de Naples avoit conſtruit les deux forts, étoient commandées par des hauteurs : ſur le champ il forme ſon plan d'attaque, dont il ne remit l'exécution qu'au lendemain 12
1537. Octobre à la pointe du jour : la nuit

([a]) En deça du pas de Suze.

nuit même il se mit en route avec quatre mille hommes d'infanterie, après avoir écrit au Dauphin de le soutenir avec le reste de l'armée. Telles furent ses dispositions : il partagea son corps en trois divisions, qui s'ébranlerent en même-temps : le comte de Furstemberg commandoit celle de la droite ; le capitaine l'Artigues, celle de la gauche. Pendant que le Maréchal, à la tête de la troisieme, fixe sur lui les regards de l'ennemi ; Furstemberg d'un côté, l'Artigues de l'autre, marchent aux hauteurs que le Maréchal leur avoit indiquées : lorsqu'ils furent arrivés aux pieds des montagnes, leurs soldats les plus agiles se débandent ; ils gravissent sur le sommet des rochers, & s'y forment en bataille avec une célérité surprenante. Pendant ce temps-là Montmorenci marchoit de front aux retranchements des ennemis : ceux-ci en voyant approcher les François qui le suivoient, les regardoient comme des victimes qui venoient s'offrir à la

*Mémoires de Langey liv. 8.*

mort ; mais le combat eſt à peine commencé, que les Impériaux ſe trouvent tout à coup inveſtis par un déluge de feu : c'étoit Furſtemberg & l'Artigues, qui au ſignal dont ils étoient convenus avec le Maréchal, faiſoient du haut des rochers des décharges terribles au milieu des retranchements. Les ennemis épouvantés d'une attaque ſi bruſque, ſi imprévue, ne ſoutinrent pas long-temps le combat ; ils s'enfuirent, abandonnant leurs retranchements & leur artillerie. Montmorenci les pourſuivit avec une ardeur extrême ; il entra pêle-mêle avec eux dans Suze, & en fit un carnage affreux : il eſt conſtant que s'il eût eu de la cavalerie, il ne ſeroit peut-être pas échappé un ſeul homme des dix mille qui défendoient le camp retranché de Suze. Au reſte, tous les bagages & les magaſins des Impériaux tomberent au pouvoir du vainqueur : les châteaux de Suze & de Veillane furent emportés d'aſſaut. Cette victoire fut d'autant plus glorieuſe à Montmorenci, qu'il

1537.

ne la dut qu'à son seul génie, & qu'elle ne lui coûta presque pas un officier & un soldat.

A la nouvelle d'un si grand désastre, le marquis du Guat leva le siege de Pignerol ; il se retira au-delà du Pô, abandonnant ses malades, ses blessés & des magasins immenses ; cependant quelque rapide que fût sa retraite, Montmorenci atteignit son arriere-garde, dont il défit une partie ; le Piémont presqu'entier redevint province Françoise : mais dans la terreur & la confusion où étoit l'armée Impériale, manquant de vivres, d'artillerie & d'hôpitaux, les victoires du Dauphin & de Montmorenci ne se seroient bornées qu'à la conquête du Milanès, si le Roi lui-même ne les eût arrêtés. Ce Prince qui aimoit mieux devoir ce Duché à la négociation qu'à la force de ses armes, venoit d'accorder une treve de trois mois à l'Empereur, pendant laquelle on devoit traiter de la paix à des conditions avantageuses pour la France : on verra *Ibidem.*

bientôt combien l'événement répondit peu aux promesses de Charles-Quint.

Cependant Montmorenci s'abouche avec le marquis du Guat pour régler tout ce qui devoit s'observer pendant la treve : il n'y eut point de précautions que ne prît le maréchal pour ne pas être trompé par un ennemi dont il se défioit. Du Piémont, il se rendit à Leucate sur les frontieres d'Espagne & de France, lieu indiqué pour le congrès : il étoit chargé des pouvoirs du Roi, conjointement avec le Cardinal Jean de Lorraine ; mais dès la premiere conférence qu'il eut avec les ministres de [a] l'Empereur, il s'apperçut, avec autant de douleur que d'indignation, que Charles-Quint, malgré tous les revers qu'il venoit d'éprouver, prétendoit dicter les conditions de la paix : ce Prince consentoit à la

[a] Le grand commandeur de Castille, Dom François de los Cobos & Nicolas de Pernot de Granvelle, grand chancelier de l'Empereur.

vérité à donner le Milanès au duc d'Orléans, second fils du Roi, mais comme dot de sa niece, que le jeune Prince devoit épouser : il exigeoit de plus que le Duc demeurât trois ans à sa cour ; ou qu'il le laissât maître des forteresses du Milanès : que François I renonçât à ses alliances avec les Turcs & les Protestants d'Allemagne : qu'il lui rendît Hesdin, & enfin qu'il rétablît le duc de Savoie dans tous ses Etats. Montmorenci témoigna encore plus de fierté que les ministres de l'Empereur : il répondit article par article à ce projet de pacification, & enfin le rejetta avec mépris comme peu convenable à la dignité, aux droits & aux succès de son maître : on convint seulement d'une prolongation de treve. Montmorenci se hâta de retourner auprès du Roi, qui s'étoit rendu à Moulins en Bourbonnois avec toute la cour.

Le Maréchal eût mis le comble à sa gloire si après avoir sauvé l'Etat, il lui eût procuré une paix avan- 1538.

tageuſe ; mais au défaut de la paix, on ne pouvoit nier que la treve ne fût également utile & honorable : la France demeuroit en poſſeſſion de la Breſſe, de la Savoie, du marquiſat de Saluces, du Piémont, & d'une partie de l'Artois. Le Roi crut enfin qu'il étoit temps de donner au général, par les mains de qui il avoit conquis & conſervé tant de provinces, une récompenſe proportionnée à la grandeur de ſes ſervices : le 10 Février ce Prince ayant appellé dans ſon cabinet le Dauphin, le duc d'Orléans, la reine de Navarre ſa ſœur, les Princes du ſang, les Cardinaux, les chevaliers de l'Ordre & les Miniſtres, déclara en préſence de cette auguſte aſſemblée ; *que depuis long-temps il s'étoit repoſé ſur le grand-maître de ſes plus grands ſecrets & ardus affaires, qu'il avoit ſi bien & prudemment conduits, gardés & adminiſtrés en temps de paix & de guerre, & en tous les lieux & endroits où il avoit été beſoin ; que lui & le peuple de ſon Royaume lui en devoient perpétuelle*

*Guillaume Paradin, livre 4 de l'hiſtoire de ſon temps.*

*louange, recommandation & rémunération; que c'étoit pour s'acquitter des obligations infinies qu'il lui avoit; que, de l'avis des princes & ſeigneurs de ſon Conſeil, il le nommoit connétable de France.* Le grand-maître s'excuſa modeſtement d'accepter une ſi haute dignité en diſant qu'il n'en étoit pas digne; mais bientôt il céda aux inſtances du Roi, qui ſur le champ ſortit de ſon cabinet pour ſe rendre à la grand'-ſalle du château. Sa Majeſté étoit précédée des cent-ſuiſſes, des archers de ſa garde, des deux cents gentilshommes de ſa maiſon, portant leurs haches, & des chevaliers de Saint Michel, qui tous étoient décorés du manteau & du grand collier de l'Ordre; ceux-ci étoient ſuivis de ſix hérauts d'armes, après leſquels marchoit M. de Pommereux ſeul, qui repréſentoit le grand-écuyer de France, tenant l'épée royale à la main, & le chancelier ſeul; le Roi paroiſſoit enſuite, ayant à ſa droite le cardinal de Carpi, légat du Pape, & à ſa gau-

che le cardinal Jean de Lorraine. Immédiatement après le Roi, on voyoit le Dauphin & le duc d'Orléans, & à quelque distance les cardinaux le Veneur, de Givry, du Bellay, de Châtillon, & enfin la reine de Navarre, conduite par
1538. le grand-maître. Le Roi arrivé dans la sale, s'assit dans un fauteuil, & reçut le serment du grand-maître, sur un morceau de la vraie Croix : il prit ensuite des mains du Dauphin l'épée royale, & la donna à Montmorenci : le Dauphin, le duc d'Orléans, les Princes, le Roi lui-même, lui aiderent à passer la ceinture ; le Roi tira l'épée du foureau, la remit nue entre les mains du nouveau connétable, qui lui fit une profonde révérence. Pendant ce temps-là, la sale & le château entier retentissoient des fanfares de tambours, de fifres & de trompettes ; les hérauts d'armes crierent trois fois : *Vive Montmorenci, connétable de France!* Après la cérémonie, le Roi sortit de la sale pour aller à la

Chapelle dans le même ordre dont on vient de parler, excepté que le connétable marchoit ſeul devant lui, portant les marques de ſa nouvelle dignité. La Meſſe n'eut pas plutôt été célébrée, que S. M. ſe retira chez elle; mais le Dauphin, le duc d'Orléans, les Princes & les Cardinaux, enfin le cortege entier, ramena le connétable dans ſon appartement, au milieu des cris de *Vive Montmorenci, connétable de France.* Le Royaume entier applaudit à l'élévation de Montmorenci: cependant un Hiſtorien moderne oſe demander à quel titre le Roi le faiſoit connétable; ſi la prévention n'étoit aveugle, Varillas auroit pu voir que le ſalut de la France dû à la conduite de Montmorenci, ſes exploits en Flandre, la victoire de Suze, l'expédition du Piémont, étoient des titres tels qu'aucun guerrier n'en apporta jamais de plus grands à cette ſuprême dignité.

*Hiſtoire de François I, par Varillas.*

C'étoit alors le temps des proſpérités de Montmorenci; la fortu-

*Vies des hommes illustres de Brantome, t. 7, pag. 140.*

ne sembloit prendre plaisir à le combler de faveurs ; ses biens, sa famille augmentoient en proportion de ses honneurs. Il avoit recueilli la succession de la maison de Villiers-l'isle-Adam, l'une des plus illustres & des plus riches du Royaume ; Jean de Laval, comte de Château-Briant, son parent, qui lui devoit le gouvernement de Bretagne, & le collier de l'ordre de Saint-Michel, se voyant sans enfants, lui avoit fait don de quatorze terres en Bretagne & en Anjou, c'est à-dire, de la troisieme partie de son héritage. Mais ce qui le rendit le plus riche particulier de l'Europe, c'est qu'il portoit dans l'administration de ses affaires, le même ordre, la même sagesse & la même économie que dans celles de l'Etat. Les bienfaits du Roi, ceux de ses amis, & le revenu immense qu'il retiroit de ses charges, l'avoient mis à portée d'acquérir un grand nombre des plus belles terres du Royaume. Tout concouroit à remplir ses voeux :

chéri de ſon maître dont il étoit l'appui, tendrement aimé de l'héritier de la Couronne, reſpecté de la nation qui le regardoit comme ſon génie tutélaire; ſon nom rempliſſoit preſque tout l'univers. L'Empereur, 1538.
le roi d'Angleterre, le Pape, ne connoiſſoient que le connétable dans le conſeil du Roi; ils n'avoient de confiance qu'en lui: le grand Soliman lui-même, tout fier qu'il étoit, ménageoit ſon amitié; il l'envoyoit viſiter, & lui faiſoit de magnifiques préſens; il n'y avoit pas juſqu'à Barberouſſe, roi d'Alger, & Dragut, qui ne le rechercha ſſent & ne lui envoyaſſent tout ce que l'Afrique fournit de plus rare en chevaux, en oiſeaux, en animaux ſauvages. Pour comble de bonheur, Montmorenci avoit cinq fils, qui tous promettoient de ſoutenir dignement ſon nom. Il faut avouer que jamais particulier, dans quelque nation que ce ſoit, n'étoit parvenu, par des voies auſſi honorables, à plus de gloire, de puiſſance & de féli-

cité : mais le temps approchoit où la fortune devoit lui faire sentir que ce n'eſt pas impunément qu'elle verſe tant de faveurs ſur un ſeul homme.

Cependant le Pape Paul III allarmé des progrès de Soliman en Hongrie, négocioit dans les deux cours de France & d'Eſpagne, pour convertir la treve en un traité de paix : il demanda une entrevue à Charles-Quint & à François I, à Nice. Quoique le connétable ſe défiât beaucoup de la partialité du Pape en faveur de l'Empereur, il n'oſa diſſuader ſon maître de ſe rendre à Nice, dans la crainte qu'on ne le regardât dans toute l'Europe comme l'auteur de la guerre : cependant l'entrevue n'eut lieu qu'entre le Pape & le Roi. Bien-tôt on s'apperçut du zele du Pontife pour les intérêts de Charles-Quint : il ne propoſa au Roi que des conditions peu avantageuſes ; elles furent rejettées : tout ce que Paul put obtenir, fut la prolongation de la

treve pour dix ans. Montmorenci qui connoiſſoit la foibleſſe & l'épuiſement de l'Empereur, vouloit ou la paix ou la guerre ; il n'y eut que la crainte de voir le Pape armer toute l'Italie contre la France, qui engagea le Roi à ſe prêter à ſes deſirs. On convint que les deux partis reſteroient en poſſeſſion de tout ce qu'ils occupoient.

C'eſt ainſi que le duc de Savoie, qui s'étoit flatté de rentrer dans ſes Etats, fut ſacrifié à l'ambition de ſes deux voiſins. S'il eſt vrai que le connétable, guidé par des ſentiments d'honneur, de probité & de compaſſion, lui ait offert de lui rendre ſes Etats, à condition d'épouſer une fille du duc de Vendôme, & de rentrer ſincérement dans l'alliance de la France, ce Prince ne dut s'en prendre qu'à lui-même de ſes malheurs. Il devoit aſſez connoître le caractere de Charles-Quint, pour être perſuadé qu'il l'abandonneroit malgré ſes promeſſes.

*Guichenon, hiſtoire de Savoie.*

1538.

1538. Après la conclusion de la treve, l'Empereur s'embarqua sur ses galeres pour regagner l'Espagne. Le Roi, suivi de sa cour, prit le chemin d'Avignon. Charles-Quint en se retirant témoigna beaucoup de regret de n'avoir pas vu le Roi ; mais un accident imprévu le mit à portée d'obtenir ce qu'il desiroit. Le gros temps l'ayant obligé de relâcher aux isles de Sainte-Marguerite, il envoya au Roi un seigneur de sa cour pour le conjurer de s'aboucher avec lui à Aigues-mortes. Charles qui n'ignoroit pas que le connétable s'étoit fortement opposé à son entrevue avec le Roi, lui écrivit qu'il ne cherchoit qu'à avancer le traité de paix, & qu'il avoit tant de confiance en sa probité & en ses lumieres, qu'il le rendroit juge lui-même des propositions qu'il vouloit faire au Roi, & dont il lui communiqua quelques-unes.

*Recueil de traités, par Léonard, tome 2.*

1538.

Montmorenci ne s'étoit montré si contraire à l'entrevue, que dans la crainte que son maître,

*Mémoires de Langey, liv. 8.*

dont il connoiſſoit la franchiſe, la grandeur d'ame & la facilité, ne ſe laiſſât ſurprendre par les careſſes & les artifices du Pontife & de l'Empereur, & qu'il ne ſignât un traité déſavantageux. Mais comme depuis la treve il n'y avoit plus lieu d'appréhender que le Roi ſe relâchât de ſes intérêts, il fut le premier à lui conſeiller de donner à l'Empereur la ſatisfaction qu'il demandoit avec tant d'inſtances. L'Europe vit avec ſurpriſe ces deux grands rivaux, qui avoient rempli l'univers de leurs querelles, qui s'étoient défiés, outragés tant de fois, ſe donner alors à l'envi l'un de l'autre, des marques de la plus magnanime confiance. Charles deſcendit le premier de ſes galeres, il entra dans la ville, & remit ſa perſonne au pouvoir du Roi. François de ſon côté, pour ne pas ſe laiſſer vaincre en généroſité, alla rendre viſite à l'Empereur dans ſa galere : tout ſe paſſa de part & d'autre avec de vives démonſtrations d'eſtime & d'amitié. On dit

que Charles-Quint essaya de toucher le Roi sur le sort de l'infortuné duc de Savoie ; mais François I, qui n'avoit d'autres moyens de se frayer un passage dans le Milanès, qu'en conservant les Etats d'un Prince si dévoué à la maison d'Autriche, demeura ferme & inébranlable sur cet article. L'entrevue d'Aigues-mortes ne fut célebre que par la terreur qu'elle inspira à Henri VIII.

Ce Prince, autrefois si puissant, si respecté, qui avoit tenu si long-temps la balance entre Charles-Quint & François I, qui s'en étoit vu recherché avec tant d'empressement, éprouvoit alors de leur part le plus sanglant mépris. Sa conduite domestique, ses cruautés, sa rupture éclatante avec le Saint Siege, l'avoient rendu odieux à une grande partie de ses sujets. Dans ces circonstances, il craignoit que l'Empereur & le roi de France n'unissent leurs forces, & n'entrassent dans son isle, chacun à la tête d'une armée, &

ne

ne le dépouillaſſent de ſon Royaume. C'eſt pour prévenir de ſi grands malheurs, que s'adreſſant au connétable, il le laiſſa maître des conditions d'un traité d'alliance entre l'Angleterre & la France. Mais dans le temps qu'il prodiguoit ainſi les promeſſes, le connétable découvrit qu'il faiſoit des propoſitions encore plus ſéduiſantes à l'Empereur. C'eſt ainſi que Henri VIII, dont on avoit admiré la généroſité & la franchiſe, étoit devenu le plus diſſimulé & le plus artificieux de tous les Princes. Pour toute réponſe à ſes inſtances, le Roi & l'Empereur convinrent de ne point contracter d'alliance avec lui, ſans le conſentement l'un de l'autre. Il n'en fallut pas davantage pour achever d'allarmer Henri; mais la nouvelle qui ſe répandit que Charles alloit paſſer par la France pour châtier la révolte des Gantois, mit le comble à ſes chagrins & à ſes inquiétudes; il ne doutoit preſque pas que Charles & François I ne conſpiraſſent ſa ruine au

*Du Tillet; recueil des traités avec l'Angleterre.*

milieu des fêtes que la France préparoit.

On ne peut s'empêcher d'entrer ici dans le détail de cet événement célebre, puisque tant d'Ecrivains ont prétendu qu'il fut la cause & le commencement des disgraces du connétable.

1539. La reine de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, avoit établi une taxe de douze cents mille florins dans la derniere guerre, sur les dix-sept provinces des Pays-Bas, dont la seule ville de Gand devoit payer le tiers. Les Gantois toujours indociles, se récrierent sur l'iniquité de la répartition, & refuserent de contribuer à leur quote-part, à moins qu'elle ne fût modérée : pour toute réponse, la Gouvernante fit arrêter leurs députés. Cet acte de vigueur & d'autorité inspira aux Gantois l'esprit de révolte & de fureur. Malgré le danger évident auquel ils exposoient la tête de leurs concitoyens prisonniers, ils offrirent à François I de le reconnoître pour

leur Roi, & de lui ſoumettre tous les Pays-Bas.

Preſque tous les membres du conſeil opinoient à recevoir les offres de ce peuple ; le Roi lui-même qui n'avoit pas encore oublié les mauvais traitements de ſa priſon de Madrid, paroiſſoit ébranlé ; mais quand ce fut au rang du connétable à parler, il s'éleva avec une véhémence incroyable contre le ſentiment général : il allégua la treve jurée avec l'Empereur, la honte & le danger d'encourager chez ſes voiſins le crime & la révolte. Il repréſenta les Gantois comme un peuple inquiet, léger, inconſtant, éternellement ennemi du nom François, qui ſe réconcilieroit bien-tôt avec ſon ſouverain aux dépens de ſes protecteurs, & qui ne laiſſeroit à la France que le regret de s'être rendu odieuſe à toute l'Europe, pour avoir enfraint un traité ſolemnel. François I touché de la force des raiſons du connétable, entraîné par ſa générosité, non-

*Annales de France.*

*Hiſtoire des hommes illuſtres de France, tom. 11. pag. 336.*

feulement menaça les députés de Gand de joindre fes armes à celles de leur légitime fouverain, s'ils ne fe foumettoient au plutôt ; mais il écrivit à l'Empereur pour l'inftruire de leur révolte, & l'invita à paffer par la France pour les châtier.

1539. On ne fauroit croire combien l'offre du Roi fut agréable à Charles-Quint : la reine de Hongrie lui avoit mandé que fa préfence étoit abfolument néceffaire dans les Pays-Bas ; mais il ne pouvoit s'y rendre que par l'Océan, l'Italie ou la France : la premiere de ces routes étoit dangereufe ; une tempête pouvoit le jetter fur les côtes d'Angleterre & d'Irlande ; & que n'avoit-il pas à craindre du caractere d'un prince tel qu'Henri VIII, qui le regardoit comme fon plus mortel ennemi ? Le trajet par l'Italie étoit fi long, que le feu de la révolte eût pu fe communiquer au refte des Pays-Bas : il n'y avoit que la route de France, qui en lui épargnant les dangers & les incommodités d'une longue navigation, abré-

*Mémoires de Langey, liv. 8.*

geât ſon voyage. Mais en ſe livrant à la foi de François I, qui lui répondroit que ce Prince ne ſe prévaudroit point de la conjoncture, pour ſe venger de ſa priſon de Madrid? l'empreſſement même du Roi pour lui offrir le paſſage par ſon Royaume ne pouvoit-il pas paroître ſuſpect?

Cependant après avoir réfléchi ſur les obſtacles de ſon voyage, Charles raſſuré par la grandeur d'ame & la franchiſe de François I, & par la probité du connétable, écrivit à ce dernier, qu'il acceptoit les offres du Roi ſon maître; qu'il donneroit l'inveſtiture du Milanès au duc d'Orléans; mais qu'il le conjuroit de ne point abuſer des circonſtances pour lui faire d'autres propoſitions. *Annales de France.*

Le Connétable, après avoir communiqué cette lettre à François I, lui répondit par ordre de ce Prince, que pour lui ôter tout ſujet de défiance, ſon maître lui donneroit toutes les ſûretés imaginables; que loin de vouloir lui dicter des conditions, le Roi n'acceptoit le Mi- 1539.

lanès que comme le gage d'une paix éternelle entre les deux Empires, & d'une amitié inviolable entr'eux.

*Hiſtoire des hommes illuſtres de France, tom. II, pag. 339.*

Sur la parole de François I & de Montmorenci, l'Empereur ſe met en route : il trouve ſur la frontiere le Dauphin, le duc d'Orléans & le connétable, qui étoient venus le recevoir de la part du Roi. Après les premiers compliments, le Dauphin, conformément aux ordres du Roi, déclara à Charles-Quint, qu'il étoit prêt à reſter avec ſon frere en Eſpagne juſqu'à ce qu'il fût arrivé dans les Pays-Bas ; mais l'Empereur rejetta cette propoſition avec beaucoup de grandeur d'ame ; il répondit qu'il ne vouloit d'autre ſûreté que la parole du Roi ſon frere & ſon ami ; il ſe tourna enſuite vers le connétable, qu'il combla d'éloges ſur la ſageſſe, l'équité, la douceur, & les ſuccès de ſon adminiſtration : il lui renouvella, en préſence de toute ſa cour & de celle du Dauphin, ſes promeſſes au ſujet de l'inveſtiture du

Milanès. Soit que le connétable se laissât éblouir par les caresses de Charles-Quint, soit plutôt qu'il ne pût s'imaginer que ce Prince osât manquer à une parole si solemnelle, il crut que ce seroit renoncer aux loix de la décence & de la délicatesse, que de le presser davantage sur cet article. Il paroît que Montmorenci, malgré sa longue expérience, ne connoissoit pas encore le caractere fin, artificieux & dissimulé de l'Empereur.

Les histoires sont remplies de la pompe & de la magnificence avec lesquelles Charles-Quint fut reçu dans tout le Royaume : chaque jour voyoit naître des fêtes aussi ingénieuses que galantes : dans toutes les villes où l'Empereur entroit, les prisons étoient ouvertes, & les prisonniers délivrés en son nom : François I, quoiqu'à peine rétabli d'une dangereuse maladie qui l'avoit conduit jusqu'aux portes du tombeau, s'avança au-devant de son hôte jusqu'à Loches : il n'y eut point de marques d'estime, d'ami-

tié, de tendresse & de confiance, que ne se donnassent les deux Monarques.

1539. Ibidem. Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'au milieu de ces démonstrations éclatantes de joie, de respect & de vénération, on délibéroit à la cour si l'on n'arrêteroit point l'Empereur. Un parti puissant, à la tête duquel étoient la duchesse d'Etampes, maîtresse du Roi, & le cardinal de Tournon, pressoit Sa Majesté de le traiter comme il l'avoit été lui-même à Madrid. Comment osoit-on comparer la situation de Charles-Quint en France avec celle de François I en Espagne! Celui-ci accablé par la fortune, pris à la tête de son armée, ne pouvoit reprocher à son ennemi que d'avoir abusé de la victoire: l'autre invité, pressé de passer par la France sur la parole sacrée du Roi, ne pouvoit être arrêté, sans que François I se couvrît de honte & d'infamie. Montmorenci, à qui l'honneur du Roi étoit plus cher qu'aux lâches courtisans qui l'environnoient, s'éleva

leva avec ſon intrépidité naturelle contre ceux qui oſoient lui donner des conſeils ſi indignes : il rappella bientôt le Monarque aux loix de la probité. On a écrit que François I ſe repentit dans la ſuite d'avoir préféré les ſentiments du Connétable à ceux de ſa maîtreſſe ; mais il n'eût dû ſe repentir que d'avoir balancé un inſtant entre le devoir & l'intérêt. On ſait, au reſte, que ce Prince ne diſſimula point à ſon hôte le danger où il avoit été : *Voilà une Dame*, lui dit-il un jour en lui montrant la ducheſſe d'Etampes, *qui me conſeille de vous faire arrêter. Si le conſeil eſt bon*, reprit Charles-Quint, *il faut le ſuivre* ; mais le lendemain la ducheſſe d'Etampes ayant reçu un diamant magnifique, il ne fut plus queſtion de priſon.

Le cardinal de Tournon vouloit au moins qu'on forçât l'Empereur à donner par écrit la promeſſe authentique qu'il avoit faite d'inveſtir le duc d'Orléans, du Milanès : mais un pareil engagement eût-il été plus reſpecté de Charles-Quint que

*Hiſtoire de France de Daniel, tome 4, p. 714.*

ſa parole, lui qui déja écrivoit à Conſtantinople des lettres datées de Paris, dans leſquelles, après s'être infiniment loué du Roi, il ſe vantoit de l'avoir engagé à joindre ſes armes aux ſiennes contre les Turcs ? Mais ce n'eſt pas le ſeul trait d'ingratitude qu'on reproche à Charles-Quint : dans les entretiens ſecrets que le Roi avoit eus avec lui, François I eut l'imprudence de révéler des ſecrets d'Henri VIII, qui n'étoient confiés qu'à ſa foi. Charles ne manqua pas d'inſtruire dans la ſuite le monarque Anglois de l'indiſcrétion de François I : c'eſt à ce prix qu'il racheta l'alliance d'Henri VIII.

1539. Cependant on murmuroit à la cour contre Montmorenci, qui ſe montroit ſi zélé protecteur de l'hoſpitalité : on l'accuſoit hautement d'imprudence & d'opiniâtreté : ſes ennemis perſuadés que l'Empereur manqueroit à ſa parole, & qu'il deviendroit la victime du reſſentiment du Roi, attendoient avec impatience le retour de Charles-Quint

dans les Pays-Bas, qui devoit être le dénouement de cette affaire.

Charles-Quint ne justifia que trop leur pressentiment : arrivé à Valenciennes, & sommé d'exécuter sa parole, il n'eut pas honte de protester qu'il n'avoit rien promis. Il offrit pourtant le Milanès, mais à condition que François I commenceroit par évacuer le Piémont : il proposa ensuite de céder au duc d'Orléans les Pays-Bas en place de la Lombardie ; mais cette offre étoit-elle sincere ? l'Empereur se seroit-il en effet dépouillé de son patrimoine en faveur d'une maison rivale & ennemie ? Quoi qu'il en soit, le Connétable excité par l'amour de la patrie, sans lequel il n'y aura jamais de grands ministres, représenta au Roi le danger qu'il y avoit d'établir sur les frontieres du Royaume l'héritier de la couronne [a], jeune Prince plein de courage, d'ambition & d'in-

*Vies des hommes illustres de France de Brantome.*

1540.

[a] Le Dauphin n'avoit point encore d'enfants, & Catherine de Médicis passoit pour stérile.

quiétude, rival & jaloux de ſon frere : il rappella les guerres terribles, excitées en France par les ducs de Bourgogne, maîtres des Pays-Bas : il en fit craindre de plus funeſtes encore de la part du duc d'Orléans, entre les bras de qui les mécontents & les factieux trouveroient toujours un aſyle. François I répondit à l'Empereur, qu'il n'avoit jamais envié le bien d'autrui, & qu'il ne deſiroit que le ſien. Mais Charles-Quint leva bientôt le maſque ; il ſe mocqua des inſtances, & des reproches du Roi.

Ce fut alors que la ducheſſe d'Etampes, Annebaud, Tournon, & avec eux preſque toute la cour, ſe déchaînerent contre le Connétable : celui-ci, toujours ferme & invariable dans ſes principes, n'oppoſa que le ſilence & le mépris à ceux qui lui faiſoient un crime d'en avoir épargné un au Roi. Mais pendant qu'il ſe repoſoit ſur la foi de ſon innocence & de ſes ſervices, ſes ennemis ne ceſſoient de travailler à ſa perte ; ils exagéroient ſes

prétendues fautes, sa fierté, sa sévérité, son opiniâtreté ; ils le représentoient comme un homme qui vouloit dominer ses maîtres mêmes ; qui avoit cru faire grace à la cour toutes les fois qu'il avoit daigné recevoir ses bienfaits. Quoique le Roi commençât à se laisser prévenir contre le Connétable, il lui laissa pourtant encore près de deux ans le gouvernail de l'Etat ; sans doute parce qu'il désespéroit de trouver dans son Royaume un ministre aussi éclairé, aussi vigilant, aussi respecté, aussi infatigable : il est même vraisemblable que le Connétable n'eût jamais été écarté de la cour, sans l'inquiétude & la jalousie que le Roi conçut de ses liaisons intimes avec le Dauphin. 1540.
C'est ainsi que M. de Thou s'explique sur sa disgrace : *François I charmé des rares qualités d'Annebaud, le choisit sur la fin de ses jours avec le cardinal de Tournon, pour le charger de l'administration des affaires, lorsqu'ennuyé du Connétable & devenu chagrin dans sa vieillesse, il commença* *Thuanus, liber primus.*

*à prendre des ombrages contre les génies ſupérieurs.*

1541. Au reſte, quel qu'ait été le motif de la diſgrace du Connétable, il en reçut l'arrêt avec une fermeté digne de ſa grande ame : il ne manquoit à ſa gloire que l'épreuve du malheur. On prétend que la ducheſſe d'Etampes, qui malgré la fierté de Montmorenci, avoit la plus haute idée de ſes talents & de ſes vertus, lui fit offrir de le rétablir dans les bonnes graces du Roi, & que le Connétable refuſa de la voir. La confiance de ſon Prince avoit été le fruit de ſes travaux & de ſes ſervices ; il auroit cru les dégrader s'il avoit conſenti à la conſerver par des moyens qu'il regardoit comme honteux. Mais ſi le trait eſt vrai, la vertu du Connétable fut moins ſévere ſous le regne ſuivant : on verra qu'il ne dédaigna ni l'appui, ni l'alliance de la ducheſſe de Valentinois : il paſſa le reſte de ce regne à Chantilly ou à Ecouen, s'occupant, comme les anciens Romains, des travaux de la

*Hiſtoire des hommes illuſtres de France, tom. 11, pag. 348.*

campagne & de la culture des fleurs.

Cependant la disgrace de ce ministre, si puissant, si révéré, qui depuis tant d'années soutenoit la fortune de la France avec tant de gloire & de succès, étonnoit toute l'Europe. Etoit-ce à un triste exil que devoit s'attendre un homme qui avoit sauvé sa patrie? heureux encore le Connétable si la calomnie, qui s'acharne presque toujours sur les ministres disgraciés, ne l'eût poursuivi jusques dans sa retraite : on l'accusoit de s'être laissé gagner par la reine Eléonore en faveur de l'Empereur son frere ; on osa même soupçonner ce seigneur, dont la vertu, les moeurs & la sagesse auroient dû faire rougir une cour aussi corrompue que celle de François I, d'avoir conçu plus que du respect pour cette Princesse. Il n'y eut pas jusqu'à l'historien Paul Jove, qui en rendant compte de la disgrace du Connétable, ne remarquât que Soliman II faisoit mourir dans le même temps son grand visir

1541.

*Vies des hommes illustres de France de Brantome, tom. 6.*

Ibrahim, & que Montmorenci ne fut redevable de ſon ſalut qu'à la clémence du Roi. C'eſt ainſi que ce lâche écrivain, uniquement pour flater le Roi, oſoit inſulter aux malheurs d'un homme dont toute l'Europe plaignoit le ſort.

1542. Mais loin de ſe laiſſer abattre par l'infortune & les traits de la calomnie, le Connétable faiſoit paroître dans ſon exil la même fierté qu'il avoit témoignée à la tête des armées : il ne ſe montroit pas moins abſolu dans tout ce qu'il pouvoit ordonner. Au reſte, il n'étoit point abandonné dans ſa retraite ; ſa réputation, ſa vertu, ſa fortune, & les liaiſons qu'il conſervoit avec le Dauphin, lui donnoient une conſidération dont jamais miniſtre exilé n'a joui : il recevoit des courtiſans mêmes de fréquentes viſites ; mais au nombre de ces hommes que la politique, l'amitié ou la reconnoiſſance conduiſoient chez lui, il y en avoit pluſieurs qui ne venoient que pour épier ſa conduite, ſes actions, ſes

discours : le Connétable les connoissoit ; & c'étoit à eux-mêmes qu'il s'adressoit pour condamner, sans ménagement, la conduite de la maîtresse du Roi & de ses ministres ; il leur faisoit part des défauts qu'il avoit reconnus en eux ; des intrigues & des artifices dont ils s'étoient servis pour le supplanter, & qu'il n'avoit vus qu'avec mépris : il invectivoit contre la bassesse & l'adulation d'une foule de subalternes qu'il avoit vus à ses pieds, dans le temps même qu'il les accabloit du poids de son autorité : il justifioit la conduite sévere qu'on lui avoit tant reprochée, sur la connoissance qu'il avoit du caractere du courtisan, presque toujours faux, perfide, esclave du plus vil intérêt : il ajoutoit, que si jamais la fortune le ramenoit sur le théâtre des événements, il ne se conduiroit jamais par d'autres principes que ceux qu'il avoit mis en usage.

Ces discours rapportés à ses ennemis ne faisoient qu'enflammer leur haine : la duchesse d'Etampes

*Histoire des hommes illustres de France, tom. II. p. 349.*

ſur-tout qui redoutoit un homme ſi fier, ſe ſervoit de tout ſon crédit pour effacer entiérement du cœur du Roi la tendre amitié qu'il avoit eue pour lui : elle réuſſit contre l'opinion de tous ceux qui connoiſſoient François I, ſuſceptible à la vérité de vivacité, de feu, de colere même, mais incapable de ſoutenir le ſentiment de l'averſion & de la dureté. Il faut cependant avouer que ce qui contribua le plus à la durée de la diſgrace du Connétable, fut ſon commerce ſecret avec le Dauphin, & ſa hauteur : il ne voulut jamais permettre qu'on fît aucune démarche en ſa faveur auprès du Roi : cependant le danger dont la France étoit alors menacée, ſembloit le rendre néceſſaire à l'Etat.

1544. On a vu que Charles-Quint s'étoit réconcilié avec Henri VIII, en trahiſſant les ſecrets de François I : le fruit de cette union avoit été une ligue formidable contre la France. Pendant que Henri VIII déſoloit la Picardie, & prenoit Boulogne &

Montreuil, Charles-Quint pénétroit à la tête de ſoixante mille hommes dans le cœur de la Champagne : déja il s'étoit emparé de Château-Thierri & d'Epernai, où étoient renfermés d'immenſes magaſins : il menaçoit Paris. Dans ces circonſtances, le Royaume entier déſignoit au Roi le Connétable pour ſon défenſeur : le Dauphin, qui commandoit l'armée, écrivit au Roi une lettre ſignée de tous les officiers-généraux, pour le conjurer de charger Montmorenci des deſtinées de l'Etat ; mais le Roi, toujours prévenu par la ducheſſe d'Etampes, aima mieux conclure un traité de paix peu avantageux, à Creſpi en Valois. Il n'eſt peut-être pas inutile d'obſerver que ce fut cette même ducheſſe d'Etampes, qui feignoit tant de zele pour les intérêts du Roi, qui livra à l'ennemi les frontieres du Royaume, en lui donnant les moyens de ſurprendre Epernai & Château-Thierri. Sans doute qu'un ſi grand crime ne demeura impuni dans la ſuite

que par le respect que Henri II & le Connétable conservoient pour la mémoire de François I, qui avoit tendrement aimé cette Dame.

François I ne survécut pas long-temps au traité de Crespi-en-Valois : on prétend qu'avant que d'expirer, il conjura son successeur de laisser l'administration des affaires au cardinal de Tournon & à l'amiral Annebaud, dont il lui vanta le zele, les talents & le désintéressement. Sans doute que Henri II qui avoit toujours témoigné beaucoup de soumission au Roi son pere, eût respecté
1547. davantage ses dernieres volontés, s'il n'eût regardé la disgrace du Connétable comme injuste ; il croyoit d'ailleurs qu'il étoit de la prudence d'opposer à l'Empereur, qui devenoit de jour en jour plus redoutable, le seul Général qui eût remporté sur lui des avantages décisifs. C'est ainsi que l'estime & l'amitié du Roi, ou plutôt le caprice de l'aveugle fortune, vengea Montmorenci de ses anciens rivaux.

Mais dans ce temps-là même, il s'en élevoit de plus puiſſants & de plus dangereux. François de Lorraine, comte d'Aumale, depuis ſi illuſtre ſous le nom de duc de Guiſe, le cardinal de Lorraine ſon frere, plus ambitieux & moins honnête homme, non contents de partager la confiance du Roi avec le Connétable, entreprirent plus d'une fois de le ſupplanter; le Connétable qui dédaigna toujours le manege, la ſoupleſſe & l'intrigue, n'oppoſa à ſes nouveaux rivaux que ſes ſervices, ſa réputation, & l'inclination du Roi qui ne varia jamais à ſon égard, pas même lorſqu'il eut éprouvé à la tête des armées, les plus funeſtes revers. Montmorenci conſerva juſqu'à la mort de ſon maître, le premier rang dans le miniſtere.

Cependant les courtiſants qui s'étoient flatés que l'infortune auroit adouci la ſévérité du Connétable, ſe tromperent. En effet, Montmorenci, loin de ſentir la néceſſité de ſe faire des amis &

*Hiſtoire des hommes illuſtres de France, tom. 11, pag. 364.*

1547.

des créatures, ſe confirma de plus en plus dans l'idée de dominer, & non de plaire : il ne parut pas plutôt à la cour, qu'il s'érigea en réformateur de tous les abus.

Il commença par ceux qui s'étoient gliſſés dans le militaire. Il fit des réglements ſéveres pour contenir dans le devoir l'officier & le ſoldat, dont la paie fut doublée ; mais en même temps, il leur fut défendu, ſous peine de la vie, de rien prendre ſans payer: avant cette ordonnance ſi juſte & ſi ſage, les troupes, ſoit qu'elles entraſſent en campagne, ſoit qu'elles en ſortiſſent, ſoit qu'elles fuſſent diſtribuées en quartiers d'hiver, ne ſubſiſtoient preſque qu'aux dépens du bourgeois & du malheureux cultivateur, qu'elles traitoient comme ſi elles euſſent été en pays de conquête. Les ſoins du Connétable s'étendirent auſſi ſur la levée des gens de guerre, leurs marches, leurs logements : il empêcha, ſur-tout, que le peuple ne fût opprimé ſous le prétexte des recrues, & qu'aucun

*Ibidem.*

*Thuanus, Liber ſextus.*

1548.

citoyen ne fût enrollé par force ou par adresse. Enfin, il fit régler les fonctions de tous les officiers subalternes, des officiers généraux, des maréchaux de France, & les siennes mêmes en qualité de Connétable. L'amour de l'ordre & de la discipline, qu'aucun ministre ne porta jamais plus loin, n'étoit pas le seul objet de ses vues : telle étoit sa délicatesse, qu'il ne vouloit pas qu'on le soupçonnât d'étendre ses droits au préjudice d'Annebaud son ennemi, qui étoit en même-temps maréchal & amiral de France ; il ne vouloit exiger que ce qui étoit légitimement dû aux privileges de la charge éminente qu'il occupoit. *Ibidem.*

Après avoir rétabli la discipline dans les armées, le connétable entreprit de porter la réforme jusques dans le sanctuaire de la Magistrature : les conseillers s'étoient extrêmement multipliés, dans les cours supérieures, sous le précédent regne ; il les réduisit à l'ancien nombre : il fit en même temps or- *Histoire des hommes illustres de France, tom. 11, pag. 362.*

donner qu'on n'en recevroit point avant l'âge de trente ans, & qu'après une exacte information de vie & de moeurs. Il les assujettit de plus à un examen rigoureux de leur capacité, ensorte que de cinq suffrages, ils devoient en avoir obtenu quatre, pour être admis dans ces respectables compagnies; enfin, il menaça de déposer tous les Juges contre lesquels on rendroit des plaintes légitimes de prévarication. On peut dire qu'en purgeant ainsi tous les tribunaux de sujets qui n'y étoient entrés qu'à la faveur de l'argent ou de la protection, le Connétable rendoit au corps de la Magistrature en particulier, & au Royaume en général, un service important. Cependant les magistrats, soit qu'ils fussent effrayés de la hauteur & de la sévérité du Connétable, soit qu'en effet ils fussent persuadés qu'il n'appartenoit qu'au Chancelier de censurer leur conduite & de régler leurs fonctions, reprocherent au Connétable d'usurper, à leur égard, une autorité qui

*Thuanus, Liber sextus.*

*Histoire des hommes illustres de France, tom. II, pag. 363.*

qui lui étoit étrangere : des plaintes & des reproches, ils passerent aux murmures & aux menaces. La cour parut inquiete & affligée ; mais le Connétable, toujours intrépide, engagea le Roi à entendre leurs remontrances, & il se chargea lui-même d'y répondre. Il le fit avec encore plus de force, qu'on n'en attendoit de lui : son discours ne respiroit que la fierté & l'aigreur. Il fit aux Magistrats des reproches amers ; il détailla les abus dont on les accusoit, & il finit en les menaçant de toute l'indignation du Roi, s'ils osoient jamais importuner S. M. sur un sujet dont ils auroient dû rougir eux-mêmes. Tout plia bientôt sous l'autorité de l'impérieux & inflexible ministre ; bientôt après il fit proscrire le luxe des habits, des tables & des équipages.

1548.

*Ibidem.*

Au reste, la réforme des abus ne fut pas le seul bien qu'il entreprit de faire à la nation. Le connétable ne pouvoit voir sans gémir, que, dans un Royaume aussi fertile &

auſſi puiſſant que la France, il y eût des mandiants. Le Roi, par ſon conſeil, ordonna aux officiers municipaux de toutes les villes, d'employer les plus vigoureux de ces objets de la compaſſion du peuple, aux travaux publics, & de renfermer les eſtropiés & les
*Thuanus, Liber ſextus.* malades dans les hôpitaux; quant aux pauvres familles, que la honte empêche d'expoſer leurs miſeres, il voulut que toutes les paroiſſes ſe cotiſaſſent, pour fournir à leur ſubſiſtance; mais en même-temps pour ſoulager les paroiſſes, il or-
1548. donna que les aumônes publiques que les communautés ſont obligées de faire certains jours de la ſemaine, en argent ou en vivres, ſeroient appliquées à l'entretien des pauvres honteux: ce réglement ſi beau, ſi ſage, ſi conforme à l'humanité, ne ſubſiſta pas long-temps.

Le génie & les ſoins de l'infatigable Montmorenci embraſſoient tous les objets; pendant qu'il veilloit ainſi à la police du Royau-

me, il cherchoit à le rendre formidable à ſes voiſins. Il fit conſtruire trente nouvelles galeres, & fondre neuf cents pieces de canon; les arſenaux furent remplis d'armes, les magaſins de munitions de guerre & de bouche, les frontieres fortifiées, & ſur-tout le Piémont : on peut dire enfin, que l'adminiſtration d'Henri II, dirigée par le Connétable, fut également ferme, heureuſe & floriſſante, reſpectée au dehors & au dedans. Mais il eſt temps d'entrer dans le détail des événements.

Le Roi n'eut pas plutôt été ſacré, que, pour donner une haute idée de ſa perſonne & de ſon regne à ſes ſujets & aux étrangers, il forma le projet de viſiter les provinces frontieres de ſon royaume. Il parcourut la Picardie, la *Ibidem.* Champagne, la Bourgogne, le Dauphiné & la Savoie; il paſſa même les Alpes, & entra dans le Piémont. Il ſeroit difficile d'exprimer les tranſports de joie, de 1548. tendreſſe & de reſpect, avec leſ-

quels il fut reçu de tous les peuples : ſon voyage ne fut qu'un triomphe continuel.

Mais pendant que le jeune Prince ſe livroit avec plaiſir aux fêtes magnifiques que les principales villes de ſon Royaume lui donnoient à l'envi les unes des autres, il apprend, avec autant de ſurpriſe que de chagrin, que les peuples de l'Angoumois, de la Xaintonge, du Périgord, de la Guienne entiere, s'étoient révoltés au nombre de plus de quatre-vingts mille hommes, en différents corps & ſous différents chefs ; que les rebelles s'étoient emparés de pluſieurs villes & de Bourdeaux même ; qu'ils avoient forcé, les armes à la main, le Parlement & les principaux citoyens de cette grande ville, qui déteſtoient leur révolte, à ſe joindre à eux ; qu'ils avoient maſſacré Triſtan de Monneins, Lieutenant de Roi de la province, qui s'étoit rendu à Bourdeaux pour les faire rentrer dans le devoir. La ſource & le principe de tous ces déſordres étoit moins l'établiſ-

*Ibidem.*

ſement d'une impoſition nouvelle ſur le ſel par François I, que la dureté avec laquelle elle étoit perçue ; auſſi les Receveurs & les Commis furent par-tout les premieres victimes des ſéditieux. Les inquiétudes de la cour augmenterent, lorſqu'elle apprit que Charles-Quint avoit envoyé juſqu'à Londres le comte de Buren, pour engager les Anglois à entrer avec une armée en Guienne, & recouvrer leur ancien patrimoine.

Ces fâcheuſes nouvelles hâterent la marche du Connétable, qui s'avançoit avec une armée d'environ dix mille hommes, pour combattre les rebelles : il traverſa avec une rapidité ſurprenante la Savoie, le Dauphiné, la Provence & le Languedoc, ſe faiſant précéder par une ordonnance du Roi, 1548.
qui enjoignoit à tous ceux qui avoient pris les armes, de les mettre bas, & de ſe retirer chez eux, avec promeſſe d'avoir égard à leurs plaintes. Arrivé aux portes de Bourdeaux, le Connétable fut

reçu par les Jurats qui lui préſenterent les clefs de la ville : *En voici d'autres*, leur dit le Connétable d'un ton fier, en leur montrant ſes canons, *qui m'ouvriront vos portes*. Ces Magiſtrats le ſupplierent de ne point laiſſer entrer chez eux les troupes Allemandes, dont ils redoutoient le brigandage. Cette priere excita l'indignation du Connétable, qui leur demanda s'ils prétendoient lui preſcrire des loix. Il leur déclara qu'ils n'avoient d'autre parti à prendre qu'à ſe ſoumettre à l'autorité du Prince, dont il étoit le dépoſitaire. Les menaces & les préparatifs du Connétable, qui déja avoit fait aux murailles une breche de trente toiſes, par laquelle il entra dans la ville avec ſon armée, jetterent la conſternation dans tous les eſprits ; mais elle augmenta bien davantage, lorſqu'on le vit ranger ſes troupes en bataille dans les places publiques, diſpoſer le canon à la tête des principales rues, & faire porter toutes les armes qui

*Annales de France liv. 6.*

étoient chez les bourgeois à l'hôtel-de-ville.

Ce fut alors qu'Etienne de Neuilli, maître des Requêtes, homme dur, violent & emporté, que le Connétable avoit amené avec lui, inſtruiſit le procès de toute la ville : il déclara, par ſa ſentence, les Bourdelois atteints & convaincus de ſédition & de révolte ; en conſéquence, il les condamna à exhumer avec les ongles le cadavre de Triſtan de Monneins à qui l'on fit enſuite de pompeuſes funérailles : par cette même ſentence, le Parlement fut interdit, la ville privée de ſes privileges, & environ cent rebelles condamnés à la mort ou aux galeres. On croit que le meurtre de Monneins ſon parent, ne contribua pas peu à l'extrême ſévérité que le Connétable fit paroître. Au reſte, le Roi adoucit la ſentence, en beaucoup de chefs ; l'hôtel-de-ville qui devoit être démoli & raſé, fut conſervé. Bientôt après ce Prince rétablit la ville dans ſes

1548.

*Thuanus ; Liber V.*

privileges & ſes revenus. Il permit même à la Guienne & aux provinces voiſines, dont le Connétable avoit reçu favorablement les requêtes, de ſe racheter de la gabelle par une ſomme conſidérable. C'eſt ainſi que par l'activité du Connétable, & du comte d'Aumale qui s'étoit tranſporté en même tēmps dans l'Angoumois, cette révolte, qui menaçoit le Royaume d'un embraſement univerſel, fut éteinte dans le ſang de quelques ſéditieux, & l'autorité Royale affermie ſur des fondements inébranlables.

Cependant la guerre étoit allumée entre l'Angleterre & l'Ecoſſe. Henri VIII, avant ſa mort, avoit formé le projet de faire épouſer à
1549. ſon fils Edouard, Marie Stuard, reine d'Ecoſſe, qui étoit encore au berceau; ſon deſſein étoit de réunir les deux nations ſous un même ſceptre. On ſait combien ce projet exécuté cinquante ans après, a contribué à la puiſſance de l'Angleterre; François I ayant

fait

fait échouer ce dessein. Le duc de Sommerset, tuteur d'Edouard VI, & protecteur d'Angleterre, entra en Ecosse, pour forcer les armes à la main une nation fiere & belliqueuse, à lui remettre la jeune Reine; il remporta une victoire qui eût été décisive, si Henri II ne se fût hâté d'envoyer au secours des Ecossois le célebre d'Essé de Montalambert, qui arrêta la fortune des Anglois, & les battit presque par-tout. Les Ecossois, en reconnoissance de la protection qu'Henri II leur avoit accordée, consentirent au mariage de leur Reine avec le Dauphin : cette Princesse fut amenée en France & élevée à la cour sous les yeux du Roi. *Annales de France.*

Le Connétable crut que le temps étoit arrivé d'enlever Boulogne aux Anglois. Henri VIII avoit conquis cette importante place dans sa derniere guerre contre la France : il avoit promis de la rendre, moyennant une somme de huit cents mille écus d'or; mais,

au lieu de remplir la promesse de ce Prince, la régence d'Angleterre faisoit des dépenses prodigieuses pour rendre Boulogne imprenable: elle avoit élevé, aux environs de cette place, forteresses sur forteresses. Cependant Montmorenci rassemble, avec autant de secret que de rapidité, une armée, à la tête de laquelle il entra dans le Boulonnois : bientôt le Roi accompagné des Princes & de tous les grands du Royaume, vint la commander en personne. Tout réussit au gré de ses vœux; le fort de Selacque fut emporté d'assaut; celui d'Ambleteuse ne se rendit qu'après une vigoureuse résistance.
1549. Les garnisons des forts Blaconet & du Mont-Lambert, effrayées des progrès des François, s'enfuirent à Guines : on prit dans toutes ces places beaucoup de soldats, de canons & d'immenses magasins. L'approche de l'hiver empêcha le Roi de former le siége de Boulogne, ville également fortifiée par la nature & l'art; il remit cette ex-

pédition au printemps ſuivant, laiſſant de puiſſantes garniſons dans les forts dont on vient de parler, qui tenoient la ville comme bloquée. Pendant ce temps-là, Léon Strozzi, qui commandoit la flote de France, remportoit une victoire complette ſur celle d'Angleterre, à la hauteur des iſles de Jerſey & de Garneſey : M. de Thermes, qui avoit ſuccédé en Ecoſſe à d'Eſſé, ne ſe rendoit pas moins illuſtre que ſon prédéceſſeur par ſes exploits contre les Anglois.

Les ſuccès de la France, & peut-être encore plus les factions qui déchiroient l'Angleterre pendant la minorité d'Edouard VI, firent appréhender au duc de Northumberland, qui alors tenoit les rênes du gouvernement, l'iſſue de cette guerre. Comme il ne vouloit pas paroître demander une paix que chaque jour rendoit plus néceſſaire, il ſe ſervit de l'entremiſe d'un négociant Italien, appellé Guidoti, établi à Londres. Cet homme qui, malgré la guerre, faiſoit, du con-

*Négociations de Noailles.*

1550.

ſentement des deux Rois, de fréquents voyages en France, s'ouvrit à quelques gentilshommes du Connétable, ſur les ordres ſecrets qu'il avoit reçus de Northumberland. Le Connétable fut d'autant plus ſatisfait de cette démarche, que regardant la guerre comme inévitable avec l'Empereur, il ne vouloit pas que le Roi ſon maître eût à combattre tout à la fois Charles-Quint & les Anglois. Bientôt on nomma de part & d'autre des Plénipotentiaires. François de Montmorenci, ſeigneur de la Rochepot, gouverneur de Picardie; frere du Connétable, Gaſpard de Coligni, colonel général de l'infanterie Françoiſe; André Guillart, conſeiller d'Etat; & Guillaume Bochetel, ſecretaire
1550. d'Etat, ſignerent, le 24 Mars, la paix, à condition que les Anglois
*Ibidem.* rendroient Boulogne avec l'artillerie & les magaſins, auſſi bien que toutes les places qu'ils occupoient encore en Ecoſſe. Le Roi s'obligeoit, de ſon côté, à indem-

niſer les Anglois d'une ſomme de quatre cents mille écus ; mais ce n'étoit pas la ſixieme partie de ce qu'il leur en avoit coûté pour fortifier Boulogne, & la remplir de munitions de guerre & de bouche. Peu après les mêmes Plénipotentiaires ſignerent un nouveau traité, par lequel le Roi d'Angleterre s'engageoit à épouſer Mme Eliſabeth, fille aînée du Roi.

Henri II négocioit par-tout avec le même bonheur : il venoit de renouveller l'alliance avec les Suiſſes & les Turcs ; il embraſſoit la protection de la Maiſon Farneſe opprimée par l'Empereur & le Pape Jules III ; il encourageoit les proteſtants d'Allemagne, qui depuis le déſaſtre de Mulberg & la priſon de l'Electeur de Saxe & du Landgrave de Heſſe, leurs chefs, ſembloient devoir être accablés pour jamais ; il montroit en ſa perſonne, à la Germanie déſolée, un libérateur & un vengeur. Charles-Quint, qui d'abord avoit mépriſé la jeuneſſe & l'inexpérience d'Henri

II, éprouva bientôt qu'il avoit en lui un ennemi plus fier, plus heureux, plus redoutable que François I.

1551. Il étoit impoſſible que la guerre ſourde que ces deux Monarques ſe faiſoient depuis long-temps ne dégénérât en une guerre ouverte, ſanglante & générale. Charles-Quint n'attendoit, pour la commencer, que l'inſtant qu'il auroit achevé d'aſſervir l'Allemagne & l'Italie. Henri, de ſon côté, quelque danger qu'il y eût d'attaquer un Prince qui ſembloit avoir enchaîné la victoire à ſon char, ne différoit de meſurer ſes armes avec lui, que juſqu'à ce qu'il eût augmenté le nombre de ſes alliés. Le traité qu'il ſigna avec le nouvel électeur de Saxe, Maurice, les maiſons de Brandebourg, de Heſſe, de Virtemberg, opprimées par l'Empereur, fut le ſignal de la guerre. Telles furent les conditions de cette ligue qui mit enfin des bornes à la puiſſance de Charles-Quint. Le Roi fournit des troupes & ſur-tout de l'argent; il

s'engagea à porter lui-même le théâtre de la guerre jusques dans le sein de l'Allemagne. Les Princes Allemands, pour l'indemniser des frais de cette grande entreprise, lui permirent de se saisir de Mets, de Toul, de Verdun & de Cambrai, villes Impériales : c'est ainsi qu'ils achetoient un Protecteur aux dépens de l'Empire.

Avant que d'entreprendre cette guerre, pendant laquelle le Connétable fut toujours à la tête des principales forces du Royaume, le Roi pour lui donner une récompense proportionnée à la grandeur de ses services, érigea en sa faveur la baronie de Montmorenci en duché-pairie [a]. Cette grace étoit d'autant 1551.
plus éclatante, qu'il n'y avoit eu jusqu'alors que des Princes du Sang & des Princes des maisons de Cleves, de Foix & de Lorraine, qui eussent été élevés à cette éminente dignité.

[a] On prétend que François I fit le même honneur à Artus de Gouffier, sire de Boissi, grand-Maître de France; mais les lettres ne furent pas enregistrées.

1552. Cependant le Roi accompagné des Princes, du Connétable, des maréchaux de France, des gouverneurs de Province, des chevaliers de l'Ordre, vint tenir son lit de Justice au Parlement. Ce fut en présence de cette auguste assemblée, qu'il déclara en peu de mots le dessein qu'il avoit pris de faire la guerre à l'Empereur, non par ambition, puisqu'il ne cherchoit qu'à conserver le vaste héritage qu'il avoit reçu de ses ancêtres, mais pour la défense de la république Chrétienne menacée par un Prince redoutable; il ajouta qu'il avoit donné ordre à M. le Connétable, chargé de la principale administration du Royaume, de rendre compte à la compagnie de l'état actuel de ses affaires. Le Connétable, après avoir mis de sa place un genou en terre devant le Roi, s'être assis & couvert, prit la parole; &, dans un discours plein de force, d'énergie & de dignité, il exposa tout ce que le Roi avoit fait depuis son avénement au

*Registres du Parlement.*

trône, ses succès dans la guerre & dans la paix ; il s'attacha à prouver que la guerre étoit juste & légitime ; il rappella toutes les embûches que Charles-Quint n'avoit cessé de tendre à la France, ses projets ambitieux, la tyrannie avec laquelle il traitoit les Princes d'Allemagne & d'Italie, la cruauté qu'il avoit exercée envers plusieurs colonels Allemands, qu'il avoit fait mourir, quoiqu'il n'eût d'autre crime à leur reprocher, que d'avoir levé des troupes pour le service de la France pendant la paix, ce qui étoit permis par tous les traités : au reste, continua le Connétable, frappé de tant de traits également injustes & cruels, le Roi n'entreprend cette guerre si nécessaire, qu'après avoir fait tout ce qui dépend de sa sagesse & de sa prévoyance, pour s'en assurer le succès. Indépendamment de la puissante armée que S. M. conduit elle-même en Allemagne, au secours des Princes ses alliés, elle en a formé une autre de vingt mille 1552.

hommes en Piémont, ſous les ordres de M. le maréchal de Briſſac; elle a donné ordre qu'on levât ſix mille Suiſſes, dont M. l'Amiral (Annebaud) qui reſte en France avec la Reine, pour l'aider de ſes conſeils, pourra ſe ſervir contre l'ennemi, s'il oſe ſe montrer ſur la frontiere. La marine n'eſt pas moins formidable: le Roi compte, dans ſes ports de la Mé-
*Ibidem.* diterranée, quarante vaiſſeaux ou galeres parfaitement bien équippés; il y en a vingt-cinq ſur l'Océan; jamais enfin la nobleſſe Françoiſe n'a témoigné plus de courage & de zele pour le ſervice de ſon Prince. Le Connétable finit en exhortant le Parlement à faire uſage de l'autorité qui lui étoit confiée,
1552. pour maintenir l'ordre & la tranquillité publique dans le Royaume, pendant l'abſence du Roi.

*Thuanus, Liber X.* Quelques jours après cette célebre ſéance, le Connétable partit pour Vitri en Champagne, où étoit le rendez-vous des troupes dont il fit la revue: elles montoient à

trente mille combattants.

Ce fut à la tête de cette armée, dans laquelle on comptoit cinq Princes du Sang, & presque tous les grands du Royaume, qu'il prit la route de Toul. Les habitants se livrerent avec joie à la France. Il poursuivit son chemin passant par Pont-à-Mousson; il emporta d'assaut l'abbaye de Gorze, & enfin il parut devant Mets.

Cette ville, l'une des plus grandes, des plus illustres, & des plus fortes de l'Europe, étoit très-importante à l'Empereur, qui en faisoit sa place d'armes, toutes les fois qu'il s'agissoit de porter le théâtre de la guerre en Champagne; *Ibidem.*
elle étoit partagée en deux partis: le premier, composé des Magistrats & des principaux de la ville, ne redoutoit rien tant qu'une domination étrangere; l'autre, composé de Bourgeois, se plaignoit avec amertume du gouvernement des pre- 1552.
miers de la ville, & paroissoit se soucier très-peu de la liberté, qui n'étoit pour lui qu'un avantage illusoire.

Déja le Connétable avoit disposé ses troupes & son artillerie devant la ville ; il somma les habitants de lui en ouvrir les portes : ceux-ci également surpris & effrayés ne savoient à quoi se résoudre : enfin ils consentirent à recevoir le Connétable, à condition qu'il ne se feroit accompagner que de deux
1552. compagnies d'infanterie. Montmorenci, qui vouloit épargner à son armée les dangers d'un siege qui ne pouvoit manquer d'être long & difficile, acquiesça aux prieres des habitants ; mais il les trompa. En effet, au lieu de six cents hommes dont devoient être composées les deux compagnies, il les augmenta jusqu'à quinze cents soldats choisis dans toute l'armée, à la tête desquels il entra avec les Princes du
*Ibidem.* Sang dans la ville. Les habitants se furent à peine apperçus de la nombreuse suite du Connétable, qu'ils reconnurent leur imprudence : ils voulurent la réparer, en fermant leurs portes ; mais il n'étoit plus temps. Le Connétable les repoussa

vivement, & l'armée entiere entra dans la ville ſous ſes pas : on y trouva une artillerie nombreuſe & formidable, des magaſins immenſes; c'étoit l'arſenal de l'Empereur.

Il ſeroit difficile d'exprimer la joie que cauſa au Roi & à tout le Royaume un ſuccès ſi heureux & ſi imprévu. Henri ſe hâta de venir dans ſa nouvelle conquête, dont il donna le gouvernement à Artus de Coſſé, frere du maréchal de Briſſac. Ce Prince s'aſſura enſuite de 1552.
toute la Lorraine, en forçant Chriſtierne de Dannemark, ducheſſe douairiere, niece de Charles-Quint, d'aller chercher un aſyle dans les Pays-Bas : le jeune Duc ſon fils, fut envoyé en France pour être élevé avec M. le Dauphin.

Cependant l'armée marchoit à grandes journées en Alſace; le Connétable comptoit ſe rendre maître de Strasbourg comme de Mets; mais les Strasbourgeois effrayés du ſort de leurs voiſins, s'étoient préparés à une vigoureuſe défenſe; ils avoient levé cinq mille

hommes de troupes, & imploré la protection de la République Helvétique, qui conjura le Roi d'épargner cette ville son alliée. Henri II n'osa mécontenter les Suisses; il se contenta de quelques convois de vivres que les Strasbourgeois voiturerent à son camp.

L'armée Françoise s'approcha ensuite d'Haguenaw & de Vissem-
1552. bourg dont elle s'empara. Elle alloit poursuivre ses conquêtes, lorsqu'on apprit que l'électeur de Saxe, après avoir eu de plus grands succès encore contre l'Empereur & le roi des Romains qu'il avoit obligé de fuir d'Inspruk dans un désordre incroyable, s'étoit tout-à-coup réconcilié avec ces deux Princes, abandonnant la France à son ressentiment. Cette nouvelle jointe aux progrès de Martin Rossen, général de l'Empereur en Champagne, força le Roi de retourner en Lorraine: il s'empara de Verdun, & entra dans le duché de Luxembourg.

*Sleidan, lib. 14.*

Tout plia dans cette province

ſous les efforts de ce Prince. D'abord on s'empara de Roc-de-Mars, fortereſſe où s'étoient refugiées les principales dames de la province; de-là on fut aſſiéger Damvilliers, place importante, défendue par une garniſon de deux mille cinq cents hommes. Le Roi la réduiſit en peu de jours; il déſarma la garniſon, & la renvoya libre; mais il retint priſonniers le Gouverneur & les Officiers. Cette conquête fut ſuivie de celle d'Ivoi que le comte de Manſfeld, gouverneur de la province, défendoit en perſonne: il reſta priſonnier avec tous ſes officiers. Le Connétable abandonna à ſa compagnie d'hommes d'armes & à celle de ſon fils aîné, le butin de cette place dont le Roi lui avoit fait préſent. La ville de Montmédi effrayée des ſuccès des François, n'atendit pas le canon pour capituler: c'eſt ainſi que le duché de Luxembourg, excepté la capitale, fut ſoumis en moins de trois ſemaines: le duché de Bouillon éprouva le même ſort.

*Thuanus, Liber X.*

1552.

Ibidem. Cette fameuse expédition combla le Roi de gloire. Ce Prince se montra par-tout intrépide & infatigable, bravant les ardeurs du Soleil, dérangeant ses repas, passant les jours & les nuits à la tranchée. Le Connétable, autorisé par son âge & l'amour sincere dont il étoit pénétré pour le Roi, ne put s'empêcher de lui représenter, au nom de toute la France, combien il étoit nécessaire qu'il ménageât davantage sa vie & sa santé. *Ah! Sire*, lui disoit-il, *si vous voulez continuer cette vie, il ne faut plus que nous fassions d'état de Roi non plus que d'un oiseau sur la branche, & qu'ayons une forge neuve, pour en forger tous les jours de nouveaux, si les autres veulent faire tout de même que vous.*

*Vies des hommes illustres de Brantome, t. 7.*

1552. Cependant Charles-Quint ne respiroit que la plus terrible vengeance contre la France : c'étoit par les intrigues de cette Puissance qu'il avoit bravée tant de fois, que la moitié de l'Allemagne s'étoit soulevée contre lui, qu'il venoit d'essuyer les affronts les plus sanglants,

glants, & perdre des provinces entieres; il regrettoit ſur-tout la perte de Mets, la ville la plus importante de l'Empire; il ne pouvoit rendre à ſa réputation éclipſée ſon ancien éclat, qu'en arrachant à Henri II une ſi riche dépouille. Ce fut avec les mêmes troupes levées contre lui par les princes Allemands, aux dépens de la France, auxquelles il joignit l'élite de ſes forces, qu'il entreprit de reprendre cette ville.

Il fit d'abord tous ſes efforts pour tromper & ſurprendre la France: il publia qu'il alloit fondre ſur les Turcs qui ravageoient la Hongrie. Mais le Connétable, malgré les faux mouvements des troupes Impériales, pénétra le vrai projet de Charles-Quint. Le duc de Guiſe fut envoyé à Mets, plus de deux mois avant que l'ennemi parût aux portes de cette ville. Toute l'Europe parut ſurpriſe en voyant l'Empereur entreprendre, aux approches de l'hiver, le ſiege d'une ville auſſi forte; mais ce n'étoit plus ce Prince

*Thuanus, Liber XI.*

autrefois si sage, si prévoyant, si heureux. La soif de la vengeance, la honte & la fureur l'avoient mis au niveau des hommes ordinaires. On connoît le succès du siege de Mets,
1553. l'un des plus mémorables de l'histoire moderne. Personne n'ignore que le duc de Guise secondé de trois Princes du Sang & de toute la haute Noblesse, au nombre de laquelle on comptoit cinq Montmorenci ([a]), défendit la ville pendant plus de deux mois, & qu'enfin il réduisit l'Empereur à une retraite aussi honteuse que celle de Provence. Cette expédition malheureuse lui coûta trente mille hommes; quoique le Connétable, posté à Vaucouleurs avec un corps de troupes, & le duc de Nevers, campé avec un autre auprès de Verdun, eussent contribué à la délivrance de Mets, en enlevant les convois à l'ennemi, en lui coupant les vivres & les fourages, toute

(a) François, duc de Montmorenci, Henri de Montmorenci, sire d'Amville, fils ainé du Connétable; Pierre de Montmorenci, baron de Fosseux; & deux Lavals Bois-Dauphins.

la France attribua au ſeul Guiſe la gloire de cet exploit immortel. Il faut avouer auſſi que ce Prince ſe comporta à Mets & partout où le ſervice du Roi l'appella, comme un des plus grands hommes de ce ſiecle. Cet événement qui fut l'époque de ſa grande réputation, le fut auſſi de ſa puiſſance. Il devint dès-lors l'amour & les délices de l'officier & du ſoldat : ce ne fut pas ſans une jalouſie ſecrette que le Connétable qui, depuis ſi long-temps, jouiſſoit ſeul & ſans concurrent de la confiance & de la vénération des gens de guerre, vit ſon jeune & heureux rival auſſi généralement eſtimé que lui, & plus aimé. Mais Montmorenci ne dut s'en prendre qu'à lui-même d'une préférence qu'il regardoit comme injuſte. Il n'avoit jamais cherché qu'à ſe faire craindre & reſpecter ; au lieu que ſon rival, avec des qualités auſſi eſtimables que les ſiennes, avec autant de génie, de 1553.
courage & de franchiſe, poſſédoit encore dans un dégré éminent l'art de ſe faire adorer.

*Histoire des hommes illustres de France, tom. 11, pag. 375.*

Cependant quelque grand que fût le chagrin du Connétable contre le duc de Guise, il ne chercha point à diminuer l'éclat de son triomphe, en l'attribuant, comme plusieurs autres, aux pluies, aux rigueurs de l'hiver, à la disette, contre lesquels l'Empereur avoit plus eu à lutter que contre le fer des François; il avoua généreusement au Roi que l'Etat lui étoit redevable du plus grand des services. Les armes Françoises avoient alors le même succès par-tout; ce n'étoit sur-tout en Piémont, sous les auspices du maréchal de Brissac, qu'une suite continuelle d'avantages & de conquêtes.

1553. Heureux Henri II, si la prospérité ne l'eût ébloui. Il ne s'occupa, pendant tout l'hiver, qu'à célébrer ses victoires par des tournois, des bals; mais dans le temps qu'il croyoit Charles-Quint abattu par tant de revers, qu'il commençoit à mépriser sa vieillesse flétrie par le malheur & des infirmités prématurées, ce Prince, dont le courage

étoit invincible, méditoit jour & nuit les moyens de faire sentir à la France combien il étoit encore redoutable. Il y avoit à peine deux mois qu'il avoit perdu devant Mets la nombreuse armée dont on vient de parler, que déja il en avoit rassemblé dans les Pays-Bas une autre qui n'étoit pas moins florissante. Il n'est pas étonnant qu'un Prince, qui avoit à sa disposition toutes les forces de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne & des Pays-Bas, eût déja réparé ses désastres; mais il l'est beaucoup que les François, par une confiance, qui ne leur est que trop naturelle, aient témoigné tant de mépris pour un si grand Monarque. Sans doute que l'austere Montmorenci n'aprouvoit pas que le Roi épuisât en de vaines fêtes, l'argent, le nerf de la guerre; mais, quelque grande que fût son autorité, pouvoit-il empêcher qu'un jeune Prince, galant, magnifique, environné d'une foule de jeunes seigneurs qui ne respiroient que le luxe & la volupté,

ne dépensât des sommes considérables. On ne peut s'empêcher de remarquer ici la conduite absurde de la Cour. La campagne derniere, elle avoit licentié les troupes dès le mois de Juillet, par un principe d'économie ; c'est par le même motif qu'elle n'avoit pas encore rassemblé d'armée, tandis que l'Empereur prenoit d'assaut les places les plus importantes de la frontiere, Terouenne & Hesdin ; cependant ces fonds ménagés aux dépens de la gloire de la nation étoient consacrés à des fêtes qu'on auroit dû réserver pour la paix.

*Thuanus, Lib. r XI.*

1553. L'Empereur menaçoit Dourlens; le Connétable s'avança enfin vers lui, & disposa une embuscade dans laquelle il attira le duc d'Arschot qui commandoit quatre mille hommes de cavalerie ; ce corps fut entiérement défait. On lui tua huit cents hommes, au nombre desquels étoit le prince d'Epinoi, chef de la maison de Melun ; on prit 500 hommes, sept étendarts & le général lui-même. Le Connétable

vouloit profiter de la victoire pour prendre Cambrai, dont la conquête eût dedommagé la France de la perte de Terouenne & d'Hesdin; mais le Roi, qui sur ces entrefaites arriva au camp, perdit plusieurs jours à faire la revue des troupes; on ne se mit en marche qu'avec lenteur; cependant les pluies surviennent, les chemins deviennent impraticables pour le transport de l'artillerie & des convois; en sorte que quoique Cambrai fût investi, on ne put en entreprendre le siege. Tout se réduisit à un grand nombre de petits combats & d'escarmouches, dans lesquels les François furent toujours victorieux; on fit prisonniers le comte de Trélon, grand-maître de l'artillerie de l'Empereur, le comte Madruce & le comte de Pont-de-Vaux, deux de ses principaux officiers; mais on perdit le comte de Maillé-Brezé, capitaine des gardes du Roi.

*Ibidem.*

*Histoire des hommes illustres de France, tom. II, pag. 386.*

Henri II qui desiroit avec passion de livrer bataille à l'Empereur, & 1553.

même de le combattre de perſonne à perſonne, s'avança juſqu'à la vue de Valenciennes, aux portes de laquelle l'armée ennemie étoit retranchée. On jugea qu'il y auroit de la témérité à vouloir forcer Charles-Quint dans ſon camp; ſur ces entrefaites, le Connétable fut attaqué d'une maladie qui le conduiſit juſqu'aux portes du tombeau; les uns l'attribuoient au chagrin qu'il avoit conçu de n'avoir pas fait de plus grands exploits avec une très-belle armée; d'autres, aux efforts qu'il avoit faits, en criant de toutes ſes forces pour exhorter le ſoldat à combattre vaillamment l'ennemi qu'il comptoit attaquer; quoi qu'il en ſoit, cet accident joint aux incommodités de la ſaiſon, obligea le Roi à mettre les troupes en quartier d'hiver.

*Thuanus, Liber XII.*

1554. Cependant le Roi, par ſa prévoyance & ſon activité, réparoit les malheurs de la campagne précédente. Dès la fin de Mai, le Connétable ſe trouva à la tête d'une puiſſante armée qu'il partagea en trois corps.

Le

Le premier ſous la conduite du prince de la Roche-ſur-Yon, entra dans l'Artois, où il porta le fer & le feu : le ſecond conduit par le duc de Nevers, pénétra dans le pays de Liege, qu'il mit à contribution : le Connétable à la tête du troiſieme qui étoit le plus puiſſant, s'avança vers Avennes, feignant d'en vouloir entreprendre la conquête; mais tout à coup il prit le chemin de la droite, & après une marche de ſept lieues au milieu des forêts, d'autant plus pénible & plus dangereuſe, que les ennemis avoient rompu les chemins & fait des abatis énormes d'arbres; il ſe trouva devant Mariembourg. Cette ville que la reine de Hongrie venoit de faire conſtruire & de fortifier avec des dépenſes immenſes, paſſoit pour le rempart des Pays-Bas; cependant la garniſon parut également ſurpriſe & effrayée à la vue de l'armée Françoiſe; c'eſt qu'elle avoit toujours régardé les approches de la place comme inacceſſibles; mais ſa

*Rabutin*, *Livre 6.*

*Thuanus*, *Liber XIII.*

frayeur augmenta encore plus, lorſqu'elle apprit que le Connétable avoit battu & repouſſé deux fois Julien Romero, qui avoit voulu ſe jetter dans la ville avec l'élite des troupes Eſpagnoles. Après une réſiſtance de quelques jours, qui répondoit peu à la réputation de la place, le Gouverneur la rendit à condition qu'il demeureroit priſonnier de guerre avec les officiers, & que la garniſon ſeroit deſarmée & renvoyée.

*Ibidem.* Le Roi qui, ſur ces entrefaites, vint commander l'armée en perſonne, trouva cet exploit ſi glorieux qu'il voulut faire porter ſon nom à cette nouvelle conquête qui fut appellée Henribourg : mais ce changement n'a point fait fortune; la ville continua d'être connue ſous le nom de Mariembourg.

1554. L'armée prit enſuite la route de Dinant : elle emporta d'aſſaut Bouvines, ville célebre par la victoire ſignalée de Philippe Auguſte; tous les habitants furent paſſés au fil de l'épée. Cet exemple n'in-

timida point ceux de Dinant, qui ne répondirent à la ſommation que par des inſultes. Cette ville fiere d'avoir ſoutenu dix-ſept ſieges contre des Empereurs & des Rois ſans avoir jamais été priſe, ne tarda pas à être punie de ſa témérité : après quelques aſſauts ſoutenus avec beaucoup de valeur, il fallut capituler ; toute la grace que les habitants purent obtenir, fut qu'on ne les paſſeroit point au fil de l'épée, & qu'on ne détruiroit point leurs maiſons ; mais leurs effets furent abandonnés au pillage.

Cependant il s'agiſſoit d'emporter la citadelle beaucoup plus forte que la ville : le Connétable preſſa le ſiege avec tant de vigueur, qu'au bout de quelques jours le Gouverneur conſentit à la remettre entre les mains des François, ainſi que l'artillerie, les drapeaux & les armes : la garniſon étoit compoſée d'Allemands & d'Eſpagnols. Julien Romero, dont on a parlé ci-deſſus, qui commandoit les derniers, ne pouvant ſouſcrire à des loix qui lui 1554.

paroissoient honteuses, vint trouver le Connétable, dans l'espérance d'en obtenir pour lui & les siens de plus modérées. Cet officier qui s'étoit distingué par sa valeur, fit un discours très-éloquent au Connétable, dans lequel il le combla d'éloges ; il lui dit, entre autres choses, qu'il remettoit sans regret entre les mains du chevalier de l'Europe, qui avoit le mieux mérité des armes, une forteresse qui avoit triomphé de la puissance & de la valeur de tant d'Empereurs & de Rois ; passant ensuite des louanges du Connétable à celles de sa nation, & à ses propres exploits, il conjura Montmorenci de laisser aux Espagnols leurs drapeaux & leurs armes. Si Romero s'étoit flaté de toucher le Connétable par ses louanges, il connoissoit mal le caractere de ce seigneur, ennemi mortel de tout ce qui avoit trait à la flaterie ; aussi Montmorenci lui répondit brusquement que ce n'étoit point aux vaincus à prescrire des loix, mais aux vainqueurs. Ro-

*Œuvres de Brantome, tom. XII.*

1554.

*Ibidem.*

mero demanda alors qu'il lui fût permis de rentrer dans la citadelle, afin de la défendre jusqu'à la derniere extrémité : *Capitaine, mon ami*, lui répondit le Connétable, *j'y consens ; mais je vous engage ma foi que si vous échappez au fer & au feu, vous n'échapperez pas à la corde*. L'Espagnol étonné n'insista plus, que pour demander qu'il lui fût permis, avec douze de ses principaux officiers, de se retirer avec leurs armes : mais le Connétable ennuyé de cet entretien, fit dire aux Espagnols renfermés dans la citadelle, qu'ils 1554.
eussent à mettre ordre à leurs affaires, attendu que Julien Romero ne pensoit plus qu'aux siennes & à celles d'un petit nombre de ses amis. A cette nouvelle les Espagnols livrent leurs armes, & sortent avec les Allemands : sur le champ la place fut incendiée. Au reste, le Connétable ne se montra si sévere envers Romero, que parce que cet officier qui avoit autrefois combattu, en champ clos, à Fontainebleau, devant François

I & toute la cour, & qui en avoit été comblé de bienfaits, s'étoit mis dans la derniere guerre en Ecosse au service des Anglois.

*Thuanus, Liber XIII.*

1554. Cependant des conquêtes si rapides & si importantes, avoient jetté un tel effroi dans les Pays-Bas, qu'on agita dans le conseil de l'Empereur, s'il n'évacueroit pas Namur & Bruxelles; il n'y eut que l'espérance de voir les François sortir bientôt des Pays-Bas, faute de subsistances, qui empêchât de prendre un parti si désespéré: l'Empereur jetta huit mille hommes dans Namur; il confia le reste de son armée à Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, l'un des plus grands capitaines de ce siecle.

Ce Prince voulut d'abord disputer le passage de la Sambre; mais à l'approche de l'armée Françoise, il changea de résolution, & s'éloigna. Le Roi entra dans le Hainaut, où il porta le fer & le feu; le château de Marimont, que la reine de Hongrie, Marie d'Autriche, venoit de faire construire,

la ville de Bains, dans laquelle elle avoit élevé un palais magnifique, furent réduits en cendres : terribles, mais justes représailles de l'incendie du château Folembrai que cette Princesse avoit elle-même ordonné.

Pendant qu'Henri II signaloit ainsi sa vengeance, l'armée de l'Empereur augmentoit de jour en jour ; elle surpassoit en nombre celle du Roi : ce fut alors que le duc de Savoie entreprit d'attaquer les François, dont l'armée étoit comme enveloppée entre les places de l'Empereur ; il détacha d'abord six mille chevaux pour les poursuivre & les harceler ; mais le Connétable qui se chargea lui-même de l'arriere-garde avec quinze cents chevaux d'élite, conduisit sa retraite avec tant de sagesse & de valeur que l'ennemi fut toujours repoussé. Le Roi s'arrêta inutilement quelques jours auprès du Quesnoi, pour attendre l'Empereur qui étoit enfin venu se mettre lui-même à la tête de ses troupes ; de-là, il marcha dans le Cambresis, *Ibidem.*

qu'il traita comme l'Evêché de Liege & le Hainaut ; enfin il s'attacha au siege de Renti, moins dans l'espérance de prendre cette place, que d'attirer l'ennemi à une bataille. Henri II ne respiroit, comme on l'a déja dit, que la gloire de combattre en personne Charles-Quint.

1554. Les vœux de ce brave Prince furent enfin remplis : l'Empereur parut, & le combat s'engagea. On sait quel fut le succès de cette journée, dans laquelle le duc de Guise, l'amiral de Coligni & Tavannes, acquirent une gloire immortelle. L'Empereur perdit deux mille hommes ; on lui prit vingt-deux drapeaux & sept pieces de canon : *Ibidem.* la perte des François ne monta pas à deux cents hommes. Il est constant, que sans la nuit qui sépara les combattants, Henri II auroit remporté une victoire complette, tant la terreur étoit générale dans l'armée impériale. Ce fut le Connétable, qui ne jugea pas à propos de prolonger le combat dans les

ténebres, tant parce que l'ennemi étoit ſupérieur en nombre, que parce qu'il étoit favoriſé de toute l'artillerie de la place: au reſte ce Général, pour preuve de la victoire, coucha ſur le champ de bataille avec l'avant-garde de l'armée Françoiſe [a].

Malgré cet avantage, le Roi, faute de fourages & d'eau, ſe vit obligé de lever le ſiege; mais il ne décampa, qu'après avoir envoyé défier l'Empereur à un ſecond combat: ſa retraite, à la vue de l'ennemi, ne lui fit gueres moins d'honneur que la victoire même.

Quoique depuis le commencement de la guerre, la France n'eût preſque pas ceſſé de vaincre, le Connétable deſiroit ſincérement la paix: il croyoit que le Roi avoit aſſez vengé les malheurs de François I, & que le Royaume étoit bien dédommagé de la perte du

(a) Paradin, au ſujet de cette campagne, diſoit, en parlant du Connétable, que c'étoit, *un Chef d'invétérée ſageſſe & pourvu de la plus grande conduite qu'homme qui oncques commanda aux armées.*

Milanès, par la conquête de Mets, Toul, Verdun, Mariembourg, le Montferrat & la Corſe. Ce n'étoit pas, au reſte, le ſeul amour qu'il avoit pour les peuples accablés du fardeau d'une guerre allumée dans les Pays-Bas, en Piémont, en Toſcane, en Corſe & ſur la mer, qui inſpiroit au Connétable des vues ſi utiles à l'Europe, mais la prévoyance la plus ſage; car enfin, ſi Charles-Quint avoit éprouvé l'inconſtance de la fortune, pendant le cours de la guerre, il avoit été plus heureux dans les négociations. Il venoit de faire épouſer à Philippe ſon fils, Marie, reine d'Angleterre, malgré tous les efforts des François, & les vœux des Anglois mêmes. Il eſt vrai que Marie n'avoit encore oſé épouſer la querelle de ſon beau-pere & de ſon mari; mais le Connétable étoit perſuadé, qu'il ſeroit impoſſible à cette Princeſſe de garder long-temps la neutralité. Comment le Royaume qui commençoit à s'épuiſer d'hommes &

ſur-tout d'argent, ſoutiendroit-il les efforts de l'Angleterre joints à ceux de l'Allemagne, de l'Eſpagne, de l'Italie & des Pays-Bas? N'étoit-ce pas par la réunion de toutes ces nations, que Louis XII, & enſuite François I, avoient manqué d'être accablés? Enfin, n'étoit-il pas juſte de laiſſer repoſer la nation fatiguée de tant de guerres. C'eſt donc pour prévenir les malheurs qu'il redoutoit, que ce ſage Miniſtre exhorta fortement le Roi à écouter la reine d'Angleterre, qui lui offroit ſa médiation. Henri II ébloui de ſes ſuccès, avoit quelque peine à ſe prêter aux conſeils du Connétable; mais celui-ci agit avec tant de force & de perſévérance, qu'enfin le Roi conſentit au congrès, qui fut ouvert entre Ardres & Gravelines. Le Connétable s'y rendit avec le cardinal de Lorraine, les évêques de Vannes & d'Orléans, & Claude de l'Aubeſpine, ſecretaire d'Etat: le cardinal Poole qui faiſoit les fonctions de Médiateur, au nom de la reine d'Angleterre, ne put

1555.

*Thuanus, Liber XV.*

venir à bout, malgré ses soins & son zele, de concilier les intêrets de deux peuples divisés par des guerres aussi longues que sanglantes. L'Empereur demandoit pour préliminaire, que le Roi restituât toutes ses conquêtes & celles de François I, c'est-à-dire, la Savoie &
1555. le Piémont. Quoique Montmorenci ne respirât que la paix, il la vouloit glorieuse & solide : il répondit en deux mots, que le Roi consentiroit à ce sacrifice, à condition que Charles-Quint rendroit le Milanès, le comté d'Ast, la seigneurie de Genes & le Royaume de Navarre.
*Ibidem.* Cette proposition si juste fut rejettée; mais les ministres de Charles-Quint laisserent entrevoir au Connétable, que leur maître ne s'éloigneroit pas d'une treve, pendant laquelle chaque Puissance garderoit tous les pays dont elle étoit en possession : c'étoit tout ce que pouvoit desirer la France, qui alloit avoir le temps de s'affermir dans ses conquêtes.

Mais pendant que Montmo-

renci se flatte d'être bien-tôt le 1555.
bienfaiteur de sa patrie & de l'Europe entiere, en suspendant, pour long-temps, les fureurs de la guere, le pape Paul IV, Caraffe, Pontife austere, violent, opiniâtre, entraîné par l'aveugle ambition de ses neveux, proposoit au Roi une nouvelle ligue, pour conquérir, à armes communes, & partager le royaume de Naples. Le Connétable fit tout ce qu'on pouvoit attendre de son zele, pour détourner le Roi d'une alliance dont le but étoit de précipiter la république Chrétienne dans de nouveaux malheurs. Mais tout ce qui environnoit le Roi, le duc de Guise, sur-tout, & le cardinal de Lorraine, faisoient tous leurs efforts pour l'engager dans cette querelle : ils n'entretenoient le Monarque que de victoires & de conquêtes ; ils lui peignoient le génie de Charles-Quint humilié devant le sien, cet Empereur autrefois si puissant & si heureux, maintenant accablé de malheurs & d'infirmités,

prêt à s'enſevelir dans une obſcure retraite : étoit-ce ſon fils, jeune Prince, ſans courage & ſans expérience, qui réſiſteroit aux légions victorieuſes de la France, appuyées de toute la puiſſance de la thiare ? C'eſt en flattant ainſi un Roi qui faiſoit ſes délices de la guerre, que ces Princes qui ne cherchoient dans les troubles de l'Europe, que l'accroiſſement de leur fortune, vinrent à bout de faire conclure cette funeſte alliance. On prétend que l'aîné des deux freres aſpiroit au royaume de Naples, en vertu des droits de la maiſon d'Anjou, fondue dans la ſienne; & l'autre au ſiege Pontifical : quoi qu'il en ſoit, le Cardinal fut envoyé à Rome pour préparer l'invaſion de Naples.

1556. Ce coup n'étonna pourtant pas tellement le Connétable, qu'il ne prît toutes les meſures que ſa longue expérience lui dictoit pour le rendre inutile. Il fit parler d'un nouvel accommodement à la reine d'Angleterre; enfin, il profita avec tant d'adreſſe de l'abſence du

cardinal de Lorraine, que le Roi consentit à la treve qui fut ſignée, le 5 Fevrier, pour cinq ans, au village de Vauxcelle. L'amiral de Coligni, qui l'avoit négociée, alla recevoir à Bruxelles le ſerment de l'Empereur. Il ſeroit difficile d'exprimer l'accueil que lui fit ce Prince : ſoit qu'il fût perſuadé qu'il ne devoit qu'au Connétable de Montmorenci la treve qu'il deſiroit paſſionnément, ſoit qu'en effet il ne fît qu'exprimer tout ce qu'il penſoit de ce ſage miniſtre, il n'y eut point de louanges qu'il ne donnât à ſa prudence, à ſa probité & à ſes talents; il dit à l'Amiral, que de tous les grands Capitaines qu'il avoit connus, il n'en reſtoit plus que trois, lui, le connétable de Montmorenci, & le duc d'Albe; il ajouta cependant qu'il ne manquoit au roi Henri II, au duc de Guiſe & à lui-même, qu'une plus longue expérience, pour égaler la gloire des plus grands hommes de guerre.

*Vies des hommes illuſtres de Brantome.*

On ne ſauroit croire combien les

1556. Caraffes furent accablés à la nouvelle d'un traité qu'ils avoient toujours regardé comme impossible. Ils n'avoient pourtant rien à reprocher au Connétable, qui avoit fait comprendre le S. Siege dans la treve ; mais l'ambition dont ils étoient dévorés, leur faisoit regarder comme une injure le secret que le Roi leur avoit fait de la négociation ; d'ailleurs, leur oncle étoit âgé de près de quatre-vingts ans ; il falloit, à quelque prix que ce fût, profiter de son Pontificat, pour devenir Souverains, à l'exemple des Médicis & des Farneses. C'est dans cette vue que, loin de respecter la treve, ils oserent attaquer le nouveau roi d'Espagne, Philippe II, en faveur de qui l'Empereur venoit d'abdiquer ses vastes Etats. Il n'y avoit qu'un parti à prendre en France, c'étoit d'abandonner ces hommes injustes, téméraires, ambitieux, à leur destinée. Le Connétable pensoit ainsi ; mais ils avoient, en la personne des princes de Lorraine, de trop puissants

puiſſants protecteurs. En effet, le cardinal Caraffe ne fut pas plutôt arrivé en France, en qualité de Légat, pour exhorter le Roi à rompre la treve, que tous les obſtacles s'évanouirent : le Connétable eſſaya envain de rappeller ſon maître aux ſentiments d'honneur & d'équité qui devoient être la baſe de ſa conduite ; il trouva le conſeil entier prévenu en faveur des Caraffes ; il n'y eut que le cardinal de Tournon, à qui les malheurs qu'il prévoyoit, arrachoient des larmes, qui ſeconda le Connétable : on prétend que la ducheſſe de Valentinois gagnée par les artifices & les flateries des Cardinaux Caraffe & de Lorraine, fut celle qui contribua le plus à l'infraction du traité qui venoit d'être ſigné. *Thuanus, Liber XVII.*

Quoi qu'il en ſoit, en voyant ainſi l'injuſtice & la témérité prévaloir ſur la ſageſſe de ſes conſeils, le Connétable déja avancé en âge, eût dû remettre au Roi l'adminiſtration des affaires ; il ſe ſeroit retiré avec la réputation du plus

habile Miniſtre & du plus grand Capitaine de ſon ſiecle ; mais la deſtinée de la France & l'ambition de Montmorenci ne lui permirent
1557. pas de prendre un parti ſi généreux.
*Thuanus, Liber XVI.* On a écrit que ce ſeigneur, qui par ſa longue expérience, prévoyoit les mauvais ſuccès de cette guerre, ſe conſola dans l'eſpérance de voir bientôt le duc de Guiſe, ſon rival, échouer & devenir l'objet de la haine publique : mais s'il conçut cette idée maligne, il fut bien trompé. Le Duc fut à la vérité malheureux ; il fit de grandes fautes, en n'attaquant ni le Milanès ni la Toſcane, dont la conquête eût été certaine ; il ne pénétra, enfin, ſur les frontieres de Naples,
*Ibidem.* que pour avoir la honte de lever tous les ſieges qu'il entreprit. Mais le Connétable éprouva bien d'autres revers : vaincu & pris à S. Quentin, ſon déſaſtre accabla la France ; & le peuple qui ne juge que d'après l'événement, loin d'imputer les malheurs auxquels il étoit en proie, à l'auteur de la guerre ;

le reçut comme ſon libérateur, lorſque le Roi le rappella d'Italie, pour réparer les infortunes de Montmorenci.

Cependant, malgré les vues profondes que le même écrivain prête au Connétable, on ne peut nier qu'il ne ſecondât le duc de Guiſe de tout ſon pouvoir; peut-être même porta-t-il trop loin la complaiſance à ſon égard. Il ſouffrit que ce Prince conduiſît au de-là des Alpes, les principales forces du Royaume, les officiers les plus braves & les plus expérimentés: au reſte, il ne lui diſſimula pas à lui-même, ce qu'il penſoit de cette expédition; mais le Duc & toute la nobleſſe qui l'accompagnoit, ſe moquerent des prédictions du Connétable. Ils n'envisageoient dans cette guerre que des victoires & des conquêtes; il n'y eut pas juſqu'à Henri de Montmorenci, d'Amville, ſecond fils du Connétable, qui avoit ſervi avec beaucoupde gloire en Piémont, qui ne voulût partager les triomphes du

*Hiſtoire des homme illuſtres de France, tom. 11, p. 172.*

1557.

duc de Guiſe: *Allez, mon fils*, lui dit le Connétable ; *mais ne vous attendez pas aux mêmes ſuccès que ſous le maréchal de Briſſac. Dites à M. de Guiſe, que je ſuis ſon ſerviteur & ſon ami ; que je le ſeconderai de tout mon pouvoir, mais qu'il ne ſe fie point ſur les promeſſes du Pape & celles des Cardinaux ; tout le ſecours qu'il en recevra, ne conſiſtera qu'en de vaines paroles, qui ne ſeront ſuivies d'aucun effet ; ils paroîtront ne reſpirer que la guerre dans le temps même qu'ils ſeront intérieurement déterminés à ne prendre parti que d'après l'événement ; heureux ! ſi au premier revers qu'il éprouvera, ils ne ſont pas les premiers à l'attaquer ; quelque prudence qu'il faſſe éclater, ſon armée aura beaucoup à ſouffrir, parce qu'il ne trouvera, chez ces foibles alliés, ni magaſins, ni vivres, ni argent ; dites-lui que je l'exhorte à ne pas hazarder, dans un engagement déciſif, ſon armée & ſa réputation, & ſur-tout à n'admettre à ſon conſeil que des François.*

Mais quelqu'envie qu'eût d'Amville de ſignaler ſon courage ſous

les ordres du duc de Guise, le Roi, dont il avoit l'honneur d'être filleul, & qui l'aimoit tendrement, l'en empêcha : *D'Amville*, lui dit Henri, lorsque ce jeune seigneur vint prendre congé de lui, *je te défends de quitter Brissac & le Piémont; l'apprentissage honorable que tu as fait de la guerre sous le Maréchal, te doit convier à l'aimer & à l'honorer; si tu ne m'obéis, tu n'auras jamais de part en ma bienveillance.* *Ibidem.*

Cependant les prédictions du Connétable commençoient à s'accomplir : l'Europe entiere détesta l'infidélité des François aux traités. La reine d'Angleterre indignée, joignit ses armes à celles de la maison d'Autriche, & Philippe II se vit en état de pénétrer en France avec une armée de plus de soixante mille combattants, Espagnols, Anglois, Italiens & Vallons. C'est alors qu'on reconnut en France la témérité de la guerre & la grandeur du péril. Le Connétable, qui, dès le mois de Janvier, avoit donné ordre à tout ce qui restoit de com- 1557. *Thuanus, Liber XIX.*

pagnies d'hommes d'armes dans le Royaume, de ſe raſſembler en Champagne, ne put oppoſer que vingt-trois mille hommes à cette multitude d'ennemis qui alloit inonder le Royaume.

Déja le duc de Savoie, généraliſſime de Philippe II, paroiſſoit ſur les frontieres, menaçant tout à la fois la Champagne & la Picardie; ſon projet d'invaſion échoua ſur la premiere de ces Provinces : il fut repouſſé devant Rocroi; mais les plus brillants ſuccès l'attendoient en Picardie. Il ſe préſenta devant Guiſe, dont il feignoit de vouloir entreprendre le ſiege; pendant ce temps-là, ſa cavalerie inveſtiſſoit S. Quentin.

Cette ville l'une des plus riches & des plus fortes de la Picardie, n'avoit pour toute garniſon qu'une poignée de ſoldats. Le Connétable alarmé du danger d'une place dont la priſe ouvroit à l'ennemi tous les chemins juſqu'à Paris, ſe hâta d'y jetter l'Amiral ſon neveu, avec ſept ou huit cents hommes.

Coligni trouva la garniſon & les habitants également conſternés ; la place manquoit de munitions de guerre ; les fortifications étoient négligées en pluſieurs endroits : il fit ſavoir au Connétable qu'il lui ſeroit impoſſible d'arrêter long-temps l'ennemi, s'il ne recevoit un prompt & puiſſant ſecours. Le Connétable s'avança juſqu'à la Fere ; de-là il détacha deux mille hommes d'infanterie, ſous les ordres d'Andelot, pour pénétrer dans la place par un quartier deſtiné aux troupes Angloiſes qui n'étoient point encore arrivées : mais la fortune trahit ſes eſpérances ; quelques déſerteurs avoient déja découvert la marche du ſecours au duc de Savoie ; pour comble de malheur, le guide d'Andelot l'égara, & le conduiſit au milieu d'un gros d'infanterie qui le repouſſa.

Cet échec acheva de remplir de terreur les aſſiégés ; il n'y eut que l'Amiral qui témoignant un courage invincible, déclara qu'il s'enſeveliroit ſous les débris de S. 1557.

Quentin, plutôt que de rendre une place dont le ſalut du Royaume dépendoit en quelque façon ; il arma les payſans qui s'étoient réfugiés dans la ville, & ranima un peu les eſprits abattus de la multitude.

*Ibidem.* Pendant ce temps-là, le Connétable faiſoit tout ce qui dépendoit de lui pour le ſecourir ; mais l'armée ennemie étoit ſi nombreuſe, elle étoit ſi bien retranchée, qu'il déſeſpéroit de réuſſir, lorſque l'Amiral lui indiqua un chemin qui étoit échappé aux alliés. Il falloit traverſer un marais, que les chaleurs de l'été avoient deſſéché en partie, & enſuite un ruiſſeau profond & bourbeux, qu'on ne pouvoit franchir qu'en bateau ; Montmorenci voulut s'aſſurer lui-même de ce paſſage. Il partit le 8 Août de la Fere, avec le prince de Condé, le duc de Nevers, le duc de Montmorenci ſon fils aîné, & d'Andelot ; il étoit ſuivi de deux mille hommes de cavalerie & de quatre mille d'infanterie ; il ſe coula à travers les

les haies, avec le Prince & les Seigneurs dont on vient de parler, jusqu'au marais dont il observa les sentiers : après avoir reconnu exactement les corps-de-garde des ennemis, leur distance, leur situation, il fit dire à l'Amiral de lui tenir des bateaux prêts sur le ruisseau pour le 10 Août à la pointe du jour. 1557.

Le lendemain il assembla le conseil de guerre, auquel il fit part de la résolution qu'il avoit formée de marcher avec toute son armée au secours de S. Quentin. Le maréchal de S. André, qui commandoit sous ses ordres, homme également célebre par son génie, sa valeur, ses talents militaires, son luxe, ses débauches, ses profusions & la faveur du Roi, lui représenta envain le danger qu'il y avoit d'approcher de si près d'une armée deux fois supérieure à la sienne : il ajouta, que quand même il réussiroit à jetter du secours dans la place, il ne pouvoit se retirer à travers de longues plaines, en présence d'un ennemi aussi actif &

*Commentaires de Rabutin.*

aussi vigilant que le duc de Savoie, sans s'exposer à une déroute funeste à l'Etat. Le Connétable, dont la fortune ne s'étoit pas jusqu'alors démentie à la tête des armées ; & qui d'ailleurs n'aimoit pas le maréchal de S. André, lui repartit brusquement : *Monsieur, vous pouvez vous en reposer sur moi de ce qu'il convient de faire pour le bien de l'Etat ; il y a long-temps que j'ai appris, quand & comment il faut donner ou éviter une bataille, soyez tranquille sur l'événement.* Après ces paroles qui fermerent la bouche à tous les officiers généraux, il eût fallu vaincre.

1557. Cependant, la nuit du 9 au 10 Août, le Connétable s'ébranle avec sa cavalerie ; il avoit fait prendre les devants à l'infanterie ; mais quoiqu'il eût compté paroître devant S. Quentin vers les quatre heures du matin, il n'arriva qu'à dix ; sa marche avoit été retardée par l'attirail du canon & des bagages : au reste, le duc de Savoie étoit si mal servi par ses espions,

qu'il fut ſurpris ; le Connétable enleva deux compagnies Eſpagnoles de ſix cents hommes; il dreſſa enſuite une batterie de canon ſur le fauxbourg d'Ile où étoit logé le duc de Savoie; la tente de ce Prince fut renverſée, & il ſe vit contraint d'aller chercher un aſyle dans le quartier du comte d'Egmont : peut-être que ſi dans le déſordre où étoit l'armée ennemie, le Connétable l'eût attaquée, il l'eût forcée & miſe en déroute ; mais ſon deſſein n'avoit jamais été de hazarder une bataille avec une armée auſſi inférieure que la ſienne.

*Thuanus ; Liber XVII.*

Pendant qu'il répand ainſi l'alarme & la terreur dans le camp des aſſiégeants, le ſecours qu'il avoit préparé ſous les ordres d'Andelot, au nombre d'environ trois mille hommes, ſe hâtoit de franchir le marais. C'eſt alors que la fortune commença à ſe déclarer contre les François. Les bateaux que l'Amiral avoit aſſemblés en trop petit nombre, ſurchargés de la quantité de ſoldats qui s'y jettoient

à l'envi les uns des autres, s'enfoncent dans la vaſe, & ne peuvent gagner le rivage : les ſoldats ne s'élancent à terre qu'avec un très-grand danger : les uns tombent dans des précipices où ils ſont engloutis ; les autres s'égarent dans des ſentiers qu'ils ne connoiſſent pas, & deviennent la proie de l'ennemi : il n'y en eut qu'un très-petit nombre des plus déterminés, qui pénétrerent avec d'Andelot dans S. Quentin.

1557. Cependant le Connétable tenoit toujours ſon armée rangée en bataille à la vue du fauxbourg d'Ile : lorſqu'il crut que le ſecours étoit entré dans la place, il prit le parti de ſe retirer lentement & en bon ordre. L'ennemi ne pouvoit venir à lui qu'en traverſant des défilés qu'il avoit reconnus deux jours auparavant, & dont il avoit eu la précaution de ſe ſaiſir. Mais on l'a blâmé d'avoir fait occuper ces défilés par de la cavalerie & non par de l'infanterie, qui à l'aide de l'arquebuſe, eût plus aiſément re-

poussé l'ennemi. Le Connétable en agissant ainsi, n'avoit eu en vue que de ménager le sang du soldat; l'infanterie une fois forcée, il ne seroit pas échappé un seul homme, au lieu que la cavalerie en se débandant, pouvoit aisément rejoindre le gros de l'armée. Le Connétable n'eut pas plutôt donné le signal de la retraite, qu'il renforça ce poste en y envoyant le duc de Nevers, avec plusieurs compagnies d'hommes d'armes; mais ce Prince en arrivant, vit les ennemis maîtres des passages. La cavalerie Allemande, que le Connétable y avoit postée, s'étoit enfuie au premier choc; il n'y auroit eu qu'un moyen de réparer la faute des Allemands, 1557.
ç'eût été d'attaquer brusquement l'ennemi: mais le Connétable n'avoit rien tant recommandé au duc de Nevers, que d'éviter un engagement: le Duc ne fut que trop fidele à cet ordre, il alla rejoindre le Connétable qui une heure après eut l'armée ennemie sur les bras.

*Ibidem.* Cependant ce Général plein d'expérience & de fermeté, continuoit ſa retraite avec autant d'ordre que de fierté, marchant au petit pas, s'arrêtant de temps en temps pour faire des décharges d'artillerie ſur les alliés qui le pourſuivoient : ſa contenance en impoſa aux généraux Eſpagnols, qui n'oſoient l'attaquer. Déja le Connétable n'avoit plus qu'une heure de chemin à faire pour gagner un bois à la faveur duquel il ſeroit parvenu aiſément à la Fere, & il s'illuſtroit par une retraite également hardie & glorieuſe ; mais dans le temps qu'il ſe flattoit de pouvoir ſauver ſon armée, un accident qu'il n'étoit pas au pouvoir de la prudence humaine de prévoir, ni de réparer, vint renverſer ſes eſpérances.

Le duc de Savoie avoit détaché toute ſa cavalerie ſous les ordres du comte d'Egmont, de Philippe de Montmorenci, comte de Hornes, des comtes de Mansfeld, d'Hoocſtrate, & des princes de

Brunſvick, Erneſt & Henri; il ſuivoit avec ſon infanterie. A ſon approche, les vivandiers, les goujats & toute cette vile multitude qui ſuit les armées, effrayés, fuient & ſe précipitent au milieu des eſcadrons François, qu'ils percent & mettent en déſordre : ſur le champ, le comte d'Egmont d'un côté, les princes de Brunſvick de l'autre, & le comte de Hornes, s'élancent à travers les rangs ouverts des François, & y portent la terreur & la mort : en moins d'un quart-d'heure, la cavalerie qui faiſoit la principale force de notre armée, fut entiérement rompue & miſe en déroute. 1557.

Le Connétable, ſans ſe laiſſer abattre par un revers auſſi imprévu, auſſi accablant, va ſe mettre à la tête de ſon infanterie, avec laquelle il ſe retire en bon ordre. Il comptoit que la cavalerie ſe rallieroit : vaines eſpérances! Le duc de Savoie, qui continuoit de le pourſuivre, n'eut pas plutôt fait faire quelques décharges de canon, que

cette infanterie, qui jusqu'alors avoit paru si fiere, se débanda : officiers, soldats, tous cherchent leur salut dans la fuite, sans être retenus ni par les discours ni par l'exemple du Connétable. Ce Général si intrépide & si malheureux, eût pu se dérober au danger, il semble même que la prudence eût dû lui dicter le parti de la fuite, quand ce n'eût été que pour ne pas rendre la victoire des Espagnols plus illustre par sa mort ou par sa prison ; mais il étoit si pénétré de sa défaite, qu'il avoit résolu de n'y pas survivre. Après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre de lui, pour rallier les fuyards, se voyant généralement abandonné, il se précipite au milieu des ennemis, ne cherchant plus qu'à vendre
1557. chérement sa vie : il combattit comme un lion ; mais enfin blessé à la hanche, renversé de cheval, il
*Ibidem.* est saisi, malgré tous ses efforts, & pris avec le quatrieme de ses fils, Gabriel de Montmorenci-Montberon, jeune enfant âgé de

quinze ans, qui le défendit avec un courage digne de ſon nom. On conduiſit le Connétable à la tente du duc de Savoie, avec le même reſpect que s'il eût été le Roi. Peu après le Duc vint le conſoler; mais Montmorenci lui témoigna qu'il n'étoit ſenſible à ſon déſaſtre, qu'autant qu'il influoit ſur la gloire & le bonheur de ſa patrie.

Tel fut le ſuccès de la fameuſe bataille de S. Quentin, comparée avec raiſon dans nos Annales, aux plus malheureuſes que nous ayons perdues. Ce n'eſt pas, au reſte, par le nombre des morts, qui n'excéda pas celui de deux mille cinq cents; ni par celui des priſonniers, qui ne montoit qu'à quatre mille; mais l'armée n'en étoit pas moins miſérablement fondue & diſperſée par la fuite & la déſertion: il n'y eut de gendarmerie ſauvée que celle que le prince de Condé, les ducs de Nevers & de Montmorenci, le comte de Sancerre & Bourdillon recueillirent & amene-

rent à la Fere. On comptoit, parmi les morts, le duc d'Anguien, frere de Condé & oncle d'Henri IV, le vicomte de Turenne, gendre du Connétable ; & parmi les prisonniers, les ducs de Montpensier & de Longueville, le maréchal de S. André, Louis de Gonzague, frere du duc de Mantoue, un la Rochefoucaut, un Biron, un Montmorin de S. Hérem & vingt autres seigneurs de marque ; mais ce qui rendoit ce désastre plus déplorable, c'est que le Roi n'avoit ni argent ni troupes pour le réparer, & que les chemins de la capitale étoient ouverts aux troupes victorieuses de Philippe II.

Dans ces tristes circonstances, l'amiral de Coligni se sacrifia pour le salut de l'Etat: personne n'ignore que ce grand-homme, secondé du brave d'Andelot son frere, défendit encore pendant dix-sept jours S. Quentin, & que les ennemis n'entrerent dans cette place qu'après l'avoir emportée d'assaut. Il n'en fallut pas davantage au Roi

pour raſſembler une nombreuſe armée. Il trouva dans le courage de ſes ſujets, & leur amour pour l'Etat, des troupes & des tréſors. Les exploits de l'armée victorieuſe, qui avoit fait trembler Paris, ſe bornerent à la conquête du Câtelet & de Ham.

Pendant ce temps-là le duc de Guiſe accouroit des frontieres du royaume de Naples, pour recevoir le commandement ſuprême de toutes les armées, avec la qualité de Lieutenant-général du Royaume, dont le Roi l'honora. Il fut accueilli de tous les peuples, non comme un homme qui étoit la cauſe du deuil de la nation, en conſeillant une guerre injuſte; mais comme le vengeur de l'Etat. Les applaudiſſements augmenterent bien davantage, lorſqu'il eut conquis Calais, & chaſſé les Anglois de France: le Connétable avoit formé, avant ſa priſon, le projet de cette expédition, plus éclatante que difficile, & il devoit l'exécuter à la fin de la campagne. C'eſt ainſi que

1557.

*Thuanus, Liber XX.*

la fortune le privoit d'un triomphe certain, pour le transporter à son heureux rival. Cet exploit mit le comble à la gloire & à la puissance du duc de Guise : on ne voyoit plus en lui que le génie tutélaire de la nation, tandis que le Connétable, qui s'étoit opposé à la rupture de la treve, & qui jusqu'alors avoit joui, à tant de titres, de la vénération publique, n'étoit plus regardé que comme un général malheureux & opiniâtre: on conçoit quel dut être le chagrin de Montmorenci, en apprenant dans sa prison les applaudissements que le peuple prodiguoit au duc de Guise; mais ce qui le toucha davantage, fut la disgrace d'Andelot son neveu, qui déja imbu des opinions de Calvin, avoit osé soutenir au Roi que la Messe étoit une impiété. Il est vraisemblable que d'Andelot n'en eût pas été quitte pour la prison, s'il n'avoit appartenu de si près au Connétable; car enfin l'amitié du Roi avoit été plus constante à l'égard de Montmorenci

que la faveur du peuple ; ce Prince n'avoit cessé de l'aimer, de l'estimer & de le plaindre ; il lui écrivoit jusques dans sa prison les lettres les plus tendres, lui demandant conseil sur ses affaires les plus secretes dont il faisoit mystere au duc de Guise & au cardinal de Lorraine chargés du gouvernement. Au reste la conduite du Roi ne doit point paroître surprenante. Déja les princes Lorrains laissoient entrevoir une ambition qui paroissoit suspecte & dangereuse. La duchesse de Valentinois choquée de la fierté du cardinal de Lorraine, à l'élévation duquel elle avoit tant contribué, faisoit sentir au Roi, qu'il n'y avoit que la présence du Connétable à la Cour qui pût contenir les deux freres.

Le Connétable instruit de la situation des affaires, demanda au Roi d'Espagne la permission de faire un voyage en France sur sa parole. Le Roi le reçut à Beauvais avec les plus grandes marques de tendresse & de confiance : il alla au 1558.

devant de lui, l'embraſſa, & le fit coucher avec lui. On ſent combien ces careſſes déplurent aux princes de la maiſon de Lorraine; mais leur chagrin redoubla, lorſqu'après le départ du Connétable, qui étoit allé ſe remettre, comme il l'avoit promis, entre les mains de l'ennemi, le duc de Guiſe entreprit de ſonder les ſentiments du Roi ſur ſon rival : il lui demanda une audience ſecrete, dans laquelle il s'étendit ſur les louanges de Montmorenci, dont il exalta les vertus, le génie & les ſervices : *Je ne doute point*, *Sire*, ajouta le Duc, *que V. M. ne lui laiſſe le rang qu'il occupe auprès de votre perſonne & dont il eſt digne; mais s'il vient à mourir, j'eſpere de la bonté de V. M. la charge de grand-maître, dont j'ai fait les fonctions au mariage de M. le Dauphin.* Le Roi ſurpris & mécontent, répondit en peu de mots, que le Connétable ne l'avoit entretenu ni de ſes intérêts ni de ceux de ſes enfants; mais que ſes ſervices étoient tels, qu'il ne lui refuſeroit

jamais les graces qu'il lui demanderoit tant pour lui que pour les ſiens. Il n'en fallut pas davantage, pour faire voir au duc de Guiſe qu'il entreprendroit envain de ruiner dans l'eſprit du Roi un concurrent que le Prince honoroit & aimoit comme ſon pere.

Cependant la guerre continuoit 1558.
avec de grands efforts de part & d'autre : le duc de Guiſe prit encore l'importante place de Thionville ; mais le maréchal de Thermes, grand homme de guerre, éprouva, dans les plaines de Gravelines, le même ſort que le Connétable devant S. Quentin : il fut vaincu & pris. Ce nouveau déſaſtre acheva d'accabler la France. Le Roi, qui déja avoit laiſſé entrevoir ſon penchant pour la paix, ſe confirma de plus en plus dans l'idée de l'obtenir à quelque prix que ce fût ; il deſiroit, ſur-tout, l'élargiſſement du Connétable, à qui il vouloit confier cette importante négociation.

Telle étoit la haute opinion

*Commentaires de Rabutin.* qu'avoient les Espagnols du Connétable, qu'ils eurent beaucoup de peine à se résoudre à lui rendre la liberté : il ne fallut pas moins que tout le crédit du duc de Savoie, qui n'ayant d'autre espérance de rentrer dans ses Etats qu'à la faveur de la paix, obtint enfin de Philippe II, que le Connétable sortiroit de prison avec son fils, moyennant une somme de cent soixante-cinq mille écus. La rançon d'Henri d'Albret, roi de Navarre, pris à la bataille de Pavie, n'avoit été évaluée qu'à trente-un mille écus.

*1559.* A son retour à la cour, Montmorenci ne tarda pas à reprendre sur la maison de Guise, l'ascendant dont il avoit toujours été en possession. Bientôt après il négocia la paix générale : personne n'ignore quelles furent les conditions de ce fameux traité signé à Câteau-Cambresis. On sait que la France, à l'exception de Mets, Toul, Verdun, Calais, Turin, Pignerol, Quiers, Ville-Neuve-d'Ast, rendit tout

tout ce qu'elle avoit conquis, c'eſt-à-dire, des provinces entieres. Tous ceux qui regardoient la paix comme l'écueil de leur fortune, les Guiſes ſur-tout, ſe déchaînerent contre ce traité : ils prétendoïent que la France n'auroit jamais perdu en trente ans de guerre, ce qu'elle venoit de céder par un trait de plume. Mais le Royaume qui déja étoit épuiſé d'hommes & d'argent, avant la derniere treve, s'étoit-il rétabli pendant les deux dernieres campagnes ? pouvoit-il ſoutenir encore long-temps le fardeau de la guerre ? Sans-doute qu'on ſe feroit maintenu en Piémont, ſur-tout à l'aide du génie de Briſſac. Mais qui pouvoit s'aſſurer du ſuccès en Picardie & en Champagne, provinces dénuées de places fortes ? un nouveau revers ne pouvoit-il pas livrer à l'ennemi la capitale même du Royaume ?

Au reſte, c'étoit moins l'amour de l'Etat qui inſpiroit des plaintes ſi ameres aux princes de la maiſon

*Vies des hommes illuſtres de Brantome, tom. 7, pag. 59.*

1559. de Lorraine, que la crainte de se voir bientôt sans crédit. On prétend qu'Henri II qui redoutoit leur ambition, & peut-être même leurs talents, s'étoit proposé de les éloigner de la cour. Le Connétable appuyé de la duchesse de Valentinois, dont son fils d'Amville venoit d'épouser la petite-fille, alloit gouverner l'Etat sans concurrent; déja il s'étoit fait le plan le plus sage d'administration, pour soulager les peuples & pour expédier plus promptement les affaires. Mais le temps approchoit, où l'accident le plus déplorable alloit lui faire éprouver pour la seconde fois toutes les amertumes de la disgrace. On voit que je veux parler de la mort d'Henri II. Au reste si la fin tragique de ce Prince fut l'époque des malheurs du Connétable, elle le fut bien plus de ceux du Royaume. La France frapée en la personne de son Roi, du coup le plus douloureux; déchirée par les mains de ses propres citoyens, va languir en

proie à la misere, aux troubles, au fanatisme, aux attentats, jusqu'à ce qu'elle trouve un pere & un libérateur dans le premier des Rois Bourbons.

Personne n'ignore que ce fut au milieu des fêtes magnifiques qu'il donnoit, pour célébrer l'événement de la paix, que l'infortuné Henri II reçut la mort des mains du comte de Montgommeri son capitaine des gardes, qu'il avoit forcé de rompre une lance contre lui. Le Connétable juge du combat, n'eut pas plutôt vu son maître frappé à l'œil d'un éclat de la lance de Montgommeri, chanceler sur son cheval, qu'il vole à son secours : il ne s'apperçut de la grandeur du danger, qu'en voyant le sang couler en abondance de la blessure. Il est plus facile de sentir que d'exprimer la douleur du Connétable ; il fit transporter, sur le champ, le Roi au palais des Tournelles ; les spectateurs s'en retournerent chez-eux aussi consternés que s'ils eussent déja éprouvé 1559.

les maux qui alloient fondre ſur la France.

*Vies des hommes illuſtres de Brantome, t. 7, p. 57, 58.*

On ne peut s'empêcher ici de rendre compte d'un trait qui fera voir que dans ce ſiecle des tournois, des joûtes, des carrouſels & de la chevalerie, on étoit également ſuperſtitieux, crédule & ignorant. On prétend qu'Henri II prévenu de l'envie de lire dans l'avenir, foibleſſe commune alors à tous les Grands de l'univers, s'étant fait tirer ſon horoſcope en préſence du Connétable, on lui prédit qu'il ſeroit tué en duel; on ajoute que ce Prince, en ſe tournant vers Montmorenci, lui dit : *Voyez mon compere*, ( car c'eſt de ce nom familier que le Roi appelloit toujours le Connétable), *voyez quelle mort m'eſt préſagée! Ah ſire!* lui répondit le Connétable, homme d'un eſprit mâle & ſolide; *voulez-vous croire ces marauts qui ne ſont que menteurs & bavards? faites-moi jetter cela au feu. Pourquoi?* reprit le Roi : *ils diſent quelquefois vrai; d'ailleurs j'aimerois autant mourir de*

*Ibidem.*

1559.

*ce genre de mort que d'un autre, pourvu que je meure de la main d'un brave homme.* En même temps, ſans égard au conſeil du Connétable, il ordonna à M. de l'Aubeſpine, ſecretaire d'Etat, de lui conſerver cet horoſcope.

Le Connétable, en rentrant au palais, ſe ſouvint de cette funeſte prédiction; il envoya prier M. de l'Aubeſpine de la lui aporter; mais il n'eut pas plutôt jetté les yeux deſſus, que fondant en larmes, il s'écria: *Helas! voilà le duel où il devoit mourir; c'en eſt fait, il eſt mort!* Le Roi, dont la bleſſure étoit mortelle, ne ſurvécut, en effet, que d'onze jours au coup qu'il avoit reçu. On dit qu'en mourant, *Ibidem.*
il recommanda tendrement le Dauphin & ſes autres enfants au Connétable.

Ce ſeigneur ne put jamais ſe 1559.
réſoudre à abandonner ſon maître tant qu'il reſpira, & il lui témoigna la même fidélité après ſon trépas. Cependant la Cour étoit dans les plus vives agitations. On a vu que

ſous le regne précédent, elle étoit partagée en deux grands partis, celui du duc de Guiſe & celui du Connétable : mais il s'en formoit un autre plus puiſſant ; c'étoit celui des Princes du Sang, que les deux derniers Rois avoient laiſſé languir ſans crédit, à cauſe de la révolte du connétable de Bourbon ; ils croyoient avec raiſon que le temps étoit enfin arrivé, où ils devoient recouvrer leur ancien éclat, & jouir dans la Monarchie du rang qui leur étoit légitimement dû. Ce n'eſt pas que le Roi ne fût majeur ; mais la foibleſſe de ſa ſanté, ſon inexpérience le rendoient ſuſceptible d'être gouverné. C'étoit à Catherine de Médicis, que ſa qualité de Reine-mere, ſon vaſte génie, ſon ambition & ſon courage alloient rendre l'arbitre du gouvernement, à choiſir ſes coopérateurs ; il lui étoit impoſſible de tenir le gouvernail ſans s'appuyer de l'une des trois factions dont on vient de parler : on prétend que cette Reine balança quelque temps,

pour ſavoir à qui elle donneroit ſa confiance. Les Princes du Sang lui étoient redoutables ; elle craignoit qu'ils ne ſe dédommageaſſent à ſes dépens ou à ceux du Roi, de l'état d'abaiſſement où la politique les avoit tenus ſi long-temps. Le nombre des princes de la maiſon de Lorraine, leur fierté, leur courage, leur ambition, l'étonnoient ; elle avoit lieu d'appréhender qu'à l'aide de la jeune Reine, Marie Stuard leur niece, maîtreſſe abſolue du cœur & de l'eſprit du Roi, ils ne l'emportaſſent ſur elle-même, & ne la dépouillaſſent enfin de l'autorité qui lui étoit plus chere que le Roi & tous ſes enfants..

Il ſemble que dans ces circonſtances la Reine eût dû ſe décider en faveur du Connétable, dont la probité, la ſageſſe & la modération étoient pour elle de ſûrs garants, qu'il n'abuſeroit jamais du pouvoir qui lui ſeroit confié ; elle ſavoit que ce ſeigneur n'avoit jamais aſpiré à l'autorité que ſous les auſpices de ſes maîtres à qui ſeuls

1559. il avoit prétendu plaire. Cette popularité à laquelle les princes Lorrains étoient redevables de leur crédit à la Cour, dans les armées, dans le clergé & la capitale, il l'avoit toujours dédaignée; les peuples étoient accoutumés à ſon autorité; enfin ce ſeigneur pouvoit la ſervir ſans lui paroître redoutable. Mais Catherine de Médicis le haïſſoit perſonnellement. Cette Princeſſe qui avoit été unie pendant dix ans au feu Roi, ſans avoir d'enfants, accuſoit le Connétable d'avoir conſeillé à Henri de la répudier comme ſtérile; elle prétendoit auſſi que ce ſeigneur avoit oſé dire au Roi, lorſqu'elle fut devenue mere, que de tous ſes enfants, il n'y avoit que Diane, ſa fille naturelle, qui lui reſſemblât. Mais ce dernier trait a toujours été regardé comme une calomnie de l'artificieuſe Catherine, qui l'inventa pour juſtifier le traitement qu'elle fit au Connétable: il ſeroit, en effet, difficile de croire que l'homme le plus ſage & le plus diſcret de l'Europe,

*Thuanus, Liber XXIII.*

l'Europe, se fût oublié jusqu'au point de proférer des paroles si téméraires, si injurieuses à l'honneur du Roi & à la vertu de la Reine; mais ce qui indignoit le plus Catherine contre le Connétable, c'étoit l'alliance récente d'Amville son fils, avec la petite-fille de la duchesse de Valentinois. *Ibidem.*

Cependant, les princes de Guise profitent avec autant de bonheur que d'adresse de l'irrésolution de la Reine; ils vont lui offrir leurs services, en lui jurant une soumission sans bornes: Catherine la mit sur le champ à l'épreuve; elle exigea qu'ils abandonnassent la duchesse de Valentinois leur alliée & autrefois leur protectrice. La Reine eut lieu d'être satisfaite; cette dame lui fut sacrifiée sans aucun ménagement. Bientôt le bruit se répandit des liaisons intimes de ces Princes avec Catherine. Le Connétable n'en fut point étonné; il l'avoit prévu. Peut-être que si le roi de Navarre eût voulu suivre son conseil, jamais la maison *Ibidem.*

de Guiſe ne fût parvenue à ce degré d'autorité, qui manqua d'être funeſte aux Bourbons. On ſait que Montmorenci, dès qu'il ſe fut apperçu que la bleſſure du Roi étoit mortelle, envoya un gentilhomme au roi de Navarre pour l'exhorter à ſe rendre ſur le champ à la Cour où le plus grand des intérêts l'appelloit.

1559. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, moins célebre dans l'hiſtoire par la grandeur de ſa naiſſance & de ſon rang, que par l'honneur qu'il a eu d'être pere d'Henri IV, étoit foible, irréſolu, lent, indécis & crédule : le génie & les talents ne répondoient point chez lui au courage ; il n'étoit redoutable que par ſa qualité de premier Prince du Sang. Tel qu'on vient de le peindre, Antoine, au lieu de ſuivre les conſeils du Connétable, s'amuſa à lui reprocher de ne lui avoir pas fait reſtituer, dans le *Ibidem.* dernier congrès, ſon Royaume uſurpé par l'Eſpagne : mais pendant qu'il héſite, qu'il délibere,

qu'il ſe plaint, les Guiſes ſe ſaiſiſſent à la Cour de l'autorité qui lui étoit dûe.

La conduite du roi de Navarre déplut autant au prince de Condé, qu'au Connétable même. Louis de Bourbon premier du nom, prince de Condé, encore plus illuſtre par ſon courage & ſon génie, que par ſon rang, ſe plaignoit avec aigreur du mépris injuſte avec lequel on traitoit les Princes du Sang; ſes plaintes étoient légitimes: tandis que les derniers Rois répandoient avec profuſion leurs bienfaits, ſur toutes ſortes de gens, ils n'avoient pas eu honte de le laiſſer languir dans une pauvreté indigne de ſa naiſſance. Mais il tâcha envain de communiquer toute ſon ardeur au Roi ſon frere : Antoine réſiſta à ſon éloquence vive & impétueuſe, comme il avoit réſiſté aux raiſons du Connétable.

Cependant celui-ci apprenoit avec beaucoup de chagrin, les progrès que les princes de Lorraine faiſoient de jour en jour ſur 1559.

l'esprit du Roi & de la Reine-mere. Voyant que le roi de Navarre s'abandonnoit, pour ainsi dire, lui-même avec ses amis, il résolut de faire un dernier effort auprès de Catherine de Médicis, pour l'empêcher de confier l'administration absolue de l'Etat à des Princes dont les prétentions étoient suspectes. Il quitta pour quelques instants le soin des funérailles du Roi, dont il étoit chargé, & se rendit au Louvre : là, il représenta à la Reine, avec autant de force que de hardiesse, que le seul moyen de conserver l'autorité Royale au milieu des factions qui déchiroient le Royaume, étoit d'inspirer à son fils des maximes sages & modérées ; qu'il falloit surtout qu'il se donnât de garde de se laisser prévenir contre aucun de ses sujets, & d'écouter les hommes amis de la discorde & des troubles; que dans les circonstances présentes, il convenoit de laisser à chacun ses charges & ses dignités ; *Ibidem.* enfin le Connétable exhorta la

Reine à se souvenir, qu'elle alloit 1559.
avoir à gouverner une nation qui ne se laſſoit jamais d'obéir à ſes Rois & à ſes Princes ; mais qui avoit toujours regardé comme un joug intolérable, la domination des étrangers. Après ce diſcours, Montmorenci aſſura la reine d'un attachement invariable au ſervice du Roi & au ſien. Catherine parut recevoir avec beaucoup de reconnoiſſance les avis du Connétable, elle lui fit de magnifiques promeſſes; mais le lendemain François II déclara aux députés du Parlement, qu'il avoit jetté les yeux ſur ſes deux oncles, le duc de Guiſe & le cardinal de Lorraine, pour leur confier l'adminiſtration de l'Etat : il envoya en même temps redemander au Connétable le cachet du feu Roi. Les parents, les alliés, les amis du miniſtre diſgracié, tous ceux enfin qui auroient pu s'oppoſer à la puiſſance des princes Lorrains, furent éloignés de la Cour.

Les ennemis du Connétable n'avoient pas eu beaucoup de peine à

le perdre dans l'eſprit du nouveau Roi, en le peignant comme l'homme le plus fier du Royaume, comme un cenſeur fâcheux & éternel, qui ſur la foi de ſes ſervices, de ſon expérience, de ſon âge & de ſa dignité, prétendroit le dominer lui-même. Le Connétable diſſimula ſes chagrins : après avoir rendu les derniers devoirs à Henri II, il ſe rendit à S. Germain pour prendre congé du Roi.

*Ibidem.* Ce Prince, quoique prévenu, ne laiſſa pas de le recevoir avec diſtinction : il fit un éloge magnifique de tous les ſervices qu'il avoit rendus à l'Etat, & il finit, en lui diſant que la plus grande marque de reconnoiſſance qu'il pouvoit lui donner, étoit de le ſoulager du fardeau des affaires & des fatigues de la guerre, qui ne pouvoient qu'abréger des jours auſſi précieux que les ſiens; qu'en un mot il vouloit le réſerver pour les occaſions éclatantes où ſa ſageſſe conſommée deviendroit néceſſaire à l'Etat; que cependant il lui deſtinoit dans ſon

*Popeliniere, Livre 5.*

conſeil une place honorable, toutes les fois que ſa ſanté lui permettroit d'y prendre ſéance.

Quoique le Connétable affectât de paroître très-ſenſible aux bontés du Roi, il ne put s'empêcher de lui faire entendre qu'il avoit conſervé toute la vigueur d'eſprit & de corps néceſſaire pour ſoutenir les fatigues de la guerre & les emplois de la paix ; que toutes les fois qu'il s'agiroit de le ſervir, il lui en donneroit des preuves convainquantes; qu'au reſte il s'abſtiendroit de paroître au conſeil pour ne pas obéir à des gens qu'il avoit toujours commandés : c'étoit tout ce que deſiroient le Roi , la Reine , & ſur-tout ſes anciens rivaux. 1559.

Le jour même de cette audience, le Connétable ſe retira à Chantilly: il avoit alors environ ſoixante-ſix ans. Peut-être qu'après une vie auſſi éclatante & auſſi agitée, le repos & la retraite euſſent pu lui paroître agréables , ſi ſes ennemis n'euſſent abuſé de leur puiſſance pour lui porter des coups égale-

ment ſenſibles & douloureux. Il eſt conſtant que les ſuites de ſa premiere diſgrace ſous François I, avoient été moins ameres : ce Prince lui avoit laiſſé ſes charges & ſes dignités ; au lieu qu'il eut à peine quitté la Cour, que le duc de Guiſe qui avoit toujours envié ſa charge de grand-maître, entreprit de l'en priver pour s'en revêtir lui-même. Le Connétable céda à l'orage, mais avec la fierté qui lui étoit naturelle ; il donna ſa démiſſion pure & ſimple entre les mains du Roi, & non en faveur de ſon ennemi. Le duc de Montmorenci qui avoit la ſurvivance de cette éminente dignité, ſuivit ſon exemple. La Reine, pour adoucir le reſſentiment du pere & du fils, créa celui-ci maréchal de France ſurnuméraire ; mais quelqu'éclat qu'eût cette derniere charge dans un temps où les maréchaux de France étoient réduits à quatre, elle ne pouvoit entrer en comparaiſon avec celle de grand-maître. Auſſi le nouveau maréchal ne pardonna jamais à la

*Mémoires de Caſtelnau, livre I, chap. 2.*

maison de Guise de s'être enrichie d'une maniere si injuste de sa dépouille.

Au reste le Connétable & ses enfants n'étoient pas les seuls grands du Royaume qui fussent ainsi maltraités. Les Princes du Sang recevoient encore de plus sanglants outrages. Le roi de Navarre ne parut à la Cour que pour s'y voir avili, méprisé, confondu, pour ainsi dire, parmi les courtisans; trop heureux d'en sortir, avec la commission de conduire la nouvelle reine d'Espagne sur les frontieres des deux Royaumes. On éloigna aussi Condé, qui fut envoyé auprès du roi d'Espagne, pour jurer au nom du jeune Roi, la paix conclue à Câteau-Cambresis. Mais le cardinal de Lorraine, surintendant des finances, n'eut pas honte de n'assigner que mille écus à ce Prince également généreux & indigent dans une occasion où il s'agissoit de soutenir avec éclat sa dignité: à son retour, Condé avoit espéré être pourvu du gouverne-

1559.

*Thuanus, Liber XXIII.*

ment de Picardie, dont l'amiral de Coligni s'étoit démis; mais le duc de Guiſe en diſpoſa en faveur du maréchal de Briſſac.

Il n'en falloit pas tant pour irriter un Prince auſſi brave & auſſi fier; plus diſpoſé à braver ſes ennemis, qu'à en ſouffrir des inſultes, il unit ſon reſſentiment à celui du Connétable, dont il avoit épouſé la petite niece, Eléonore de Roie. Déja, pour exciter le courage de ſon frere le roi de Navarre, il étoit venu à bout de raſſembler à Vendôme, ſous divers prétextes, les plus illuſtres partiſants de la maiſon de Bourbon. On comptoit
1559. parmi eux, les Montmorencis, les Colignis, François de Vendôme, Vidame de Chartres, le prince de Porcéan, le comte de la Rochefoucault. On délibéra ſur les moyens d'abattre la puiſſance de la maiſon de Guiſe: Condé, d'Andelot, le Vidame de Chartres, d'un courage impétueux, propoſoient de prendre ſur le champ les armes, afin de venger les inſultes dont ils ſe plai-

gnoient. Mais le Connétable qui sans paroître à cette fameuſe aſſemblée en étoit l'ame inviſible, & qui y avoit envoyé Fremyn d'Ardois ſon ſecretaire, ne pouvoit ſoutenir l'idée d'une guerre civile ; il croyoit qu'on pouvoit, à force de ſoins & d'adreſſe, regagner la Reine-mere ; il vouloit, ſur-tout, qu'on demandât une aſſemblée d'Etats généraux, perſuadé que chaque ordre concourroit à faire rendre juſtice aux Princes du Sang. Ce ſentiment fut appuyé de l'Amiral, éleve du Connétable dans la guerre & la politique ; il penſoit alors avec la même modération que ſon oncle. ( On ſait combien il changea depuis. ) Son autorité jointe à celle de Montmorenci l'emporta. Le roi de Navarre n'eut pas de peine à ſe décider pour un parti qui flattoit ſi fort ſon inclination dominante, l'amour du repos.

*Hiſtoire des hommes illuſtres de France, tom. 11, pag. 421.*

Mais Condé voyant qu'il attendoit envain du temps & de la patience, une meilleure fortune, réſolut de faire ſentir aux Guiſes

1560. qu'on ne méprisoit pas impunément un Prince tel que lui : on sait combien la conduite de ses ennemis
*Thuanus, Liber XXIII.* lui fournit de partisans. Le Royaume étoit endetté d'environ quarante millions, fruit de la guerre qu'Henri II avoit eu à soutenir pendant presque tout son regne ; contre le Monarque le plus puissant de l'Europe : les créanciers de l'Etat s'étoient rendus en grand nombre à Fontainebleau, où la Cour s'étoit retirée, pour solliciter le remboursement de leurs avances. Une infinité de gentilshommes & d'officiers étoient venus dans le même lieu pour demander la récompense de leurs services, des pensions ou des bénéfices. Le car-
*Ibidem.* dinal de Lorraine importuné de
1560. toutes les requêtes qu'il recevoit, n'y répondit qu'en faisant dresser des potences à toutes les avenues de Fontainebleau; en même-temps, il fit publier un édit, qu'il avoit extorqué du Roi, par lequel on ordonnoit à tous ceux qui s'étoient présentés à la Cour, de quelque qualité qu'ils fussent, pour

demander le paiement de leurs dettes, ou des bienfaits, d'en ſortir dans vingt-quatre heures, ſous peine d'être pendus. Cet édit, inhumain & barbare, contribua autant à la conſpiration d'Amboiſe, que la perſécution allumée contre les diſciples de Calvin. Les proteſtants & les mécontents deſiroient avec la même paſſion la ruine des princes Lorrains. *Ibidem.*

Mais quand même les deux freres euſſent gouverné avec autant de ſageſſe, qu'ils faiſoient paroître d'arrogance & de dureté, il faut avouer, avec le plus ſage de nos Hiſtoriens, qu'il étoit bien difficile que la France remplie d'hommes pleins de génie, de courage & d'ambition, demeurât tranquille ſous le gouvernement d'un Prince foible & de Miniſtres étrangers. *Abregé chronologique de l'hiſtoire de France, par M. le préſident Henault.*

Cependant, Condé perſuadé par d'Andelot, embraſſe les nouvelles opinions: il ſe lie avec les proteſtants & les mécontents, dont le nombre & la fureur augmentoient de jour en jour. On ſait que le fruit de cette 1560.

union fut la conſpiration d'Amboiſe ſi fameuſe par l'audace, la profondeur & le ſecret des conjurés; on n'ignore pas que le Prince qui en étoit le chef inviſible, agit avec tant de prudence & d'habileté, que lorſque la conſpiration fut découverte & éteinte dans des torrents de ſang, il fut impoſſible de le convaincre d'y avoir participé.

*Hiſtoire des hommes illuſtres de France, tom.* II, *pag.* 428.

Le Connétable apprit par une lettre du Roi même, le détail de cette terrible entrepriſe : ce Prince le chargea en même-temps de communiquer au Parlement la relation de tout ce qui s'étoit paſſé à Amboiſe. Le Connétable ſe rendit au Palais ſuivi d'un nombreux & brillant cortege de nobleſſe; mais au lieu de faire entendre à la compagnie, comme l'auroient deſiré les Guiſes, que les conjurés en vouloient à la perſonne du Roi, à celle de ſa mere & de ſes freres, ce ſeigneur déclara que les princes Lorrains étoient le ſeul objet de ce complot : il dit qu'on ne devoit pas être ſurpris de l'indignation du Roi. En effet, continua-t-il, ſi un honnête

homme ne peut ſouffrir qu'on faſſe injure à ſon ami, chez lui ; à combien plus forte raiſon Sa Majeſté a-t-elle dû être choquée, en voyant des hommes turbulents & ſéditieux, attaquer juſques dans ſon palais, des perſonnes qu'elle honore de ſa confiance.

On ne ſauroit croire combien 1560.
le diſcours du Connétable déplut aux deux freres, qui vouloient perſuader à toute la France qu'ils n'avoient d'autres ennemis que ceux de la Religion & de l'Etat. Depuis ce temps-là, leur animoſité fut portée juſqu'à ſon comble contre le Connétable : il n'y eut point de chagrin, que le duc de Guiſe, qui d'ailleurs paſſoit avec raiſon pour plus ſage & plus modéré que le Cardinal, n'entreprît de lui donner.

Philippe de Boulainvilliers & *Thuanus ;*
Odart de Rambures, freres utérins, *Liber XXV.*
s'étoient long-temps diſputé le comté de Dammartin, prétendant l'un & l'autre qu'il leur avoit été donné par leur mere commune.

Le Connétable avoit acheté le droit de l'aîné qui paroiſſoit, en effet, le plus légitime & le mieux fondé : il n'en fallut pas davantage au duc de Guiſe pour ſe faire céder celui de Rambures: l'affaire fut portée au Parlement, & pourſuivie de part & d'autre avec une extrême chaleur : déja la capitale ſe rempliſſoit des parents, des amis & des créatures des maiſons de Lorraine & de Montmorenci. Le Parlement craignant que les deux partis n'en vinſſent aux mains, & que cette querelle particuliere ne dégénérât en guerre civile, ordonna que ſans avoir égard aux lettres de ſubrogation que le Connétable & le duc avoient priſes, le procès s'inſtruiroit au nom de Boulainvilliers & de Rambures : il ne fut jugé que ſous le regne de Charles IX à l'avantage du Connétable.

*Ibidem.*

Cependant preſque toute la nobleſſe Françoiſe accoutumée à reſpecter le Connétable comme ſon chef & ſon pere, partageoit vivement ſes injures ; elle ne voyoit qu'avec

*Ibidem.*

qu'avec une ſurpriſe mêlée d'indignation, que le duc de Guiſe, après avoir dépouillé cet illuſtre vieillard du miniſtere & de la charge de grand-maître, oſât encore le maltraiter dans ſa retraite. Au reſte le Connétable ainſi perſécuté, témoignoit la même fierté que dans le temps de ſa plus brillante fortune. Il fit demander hautement au Roi, que les Guiſes qui faiſoient profeſſion d'une haine déclarée contre lui & ſa maiſon, fuſſent exclus des conſeils où il s'agiroit de ſes intérêts.

Cette requête extraordinaire 1560.
étonna le cardinal de Lorraine : ce Prince encore effrayé du danger qu'il venoit de courir à Amboiſe, craignant une ſeconde conſpiration, affecta de paroître plus modéré. On remarqua qu'il eut de fréquentes conférences avec des miniſtres proteſtants. Enfin il conſeilla au Roi d'aſſembler à Fontainebleau les hommes les plus diſtingués de la nation, afin de chercher avec eux les moyens de rendre le calme à l'Etat menacé des plus horribles tempêtes.

*La Popeliniere, liv. 6.* Le Connétable parut dans cette aſſemblée avec une ſuite de huit cents gentilshommes ou officiers : c'étoit pour faire voir à ſes ennemis combien il étoit redoutable juſques dans le ſein de la diſgrace. Si le roi de Navarre & le prince de Condé ſe fuſſent rendus à Fontainebleau avec le même cortege, comme il le leur avoit conſeillé, il eſt conſtant que la nobleſſe & les autres ordres de l'Etat, encouragés par leur préſence, ſe ſeroient déclarés contre la maiſon de Guiſe. Mais le roi de Navarre trahi par des favoris vendus aux princes Lorrains, témoigna la même indolence qu'à la mort d'Henri II : le prince de Condé déconcerté de la conduite de ſon frere n'oſa ſe mettre ſeul en route.

1560. L'aſſemblée de Fontainebleau ne fut célebre que par l'audace de l'amiral de Coligni. La garde du Roi venoit d'être augmentée : cette innovation le choqua ; il invectiva contre les conſeillers qui inſpiroient au Roi de la défiance & des

*Thuanus, Liber XXV.*

ſoupçons contre ſes ſujets ; il demanda le libre exercice de la religion de Calvin au nom de plus de cinquante mille hommes de la ſeule province de Normandie ; enfin il exhorta le Roi à aſſembler au plutôt les Etats généraux : il n'y eut que ce dernier article d'accordé. L'aſſemblée fut indiquée à Meaux & enſuite à Orléans. Le Connétable garda, dans toutes les ſéances un ſilence profond, enſorte qu'il étoit difficile de pénétrer s'il approuvoit ou blâmoit la hardieſſe de l'Amiral; mais il eſt certain qu'il penſoit en tout comme lui, excepté ſur la Religion.

L'aſſemblée de Fontainebleau n'étoit pas terminée, que la Cour avoit déja découvert de nouveaux projets qui ne l'inquiéterent gueres moins que la conjuration d'Amboiſe. Le prince de Condé avoit envoyé à la Cour un gentilhomme, appellé Jacques la Sague, pour faire agréer au Roi les excuſes du roi de Navarre, & les ſiennes, ſur ce qu'ils n'avoient pu ſe rendre à *Ibidem.*

1560. Fontainebleau. Cet agent avoit ordre en même temps de voir le Connétable & les autres amis des Princes, dont il devoit recevoir des dépêches. Mais la Sague trahi par ſon zele pour ſon maître, eut l'imprudence de découvrir à un officier de ſes amis les deſſeins des Princes. Bonval, ainſi s'appelloit cet officier, ſacrifia ſur le champ l'amitié à l'intérêt; il ſe hâta de révéler au duc de Guiſe dont il avoit d'ailleurs lieu d'être mécontent, les ſecrets qu'on venoit de lui confier. La Sague fut arrêté; on le trouva chargé d'un grand nombre de lettres, parmi leſquelles il y en avoit pluſieurs du Connétable & de ſes enfants, adreſſées au roi de Navarre & à ſon frere. Les Guiſes qui ne cherchoient qu'à perdre les Montmorencis dans l'eſprit du Roi, triomphoient déja dans l'eſpérance de découvrir des myſteres criminels; mais ils furent confondus, en ne trouvant dans ces lettres que des compliments. Cependant la Sague appliqué à la queſtion, déclara tout ce qu'il ſavoit, ou plu-

*La Popeliniere, liv. 6.*

tôt tout ce qu'il ne faisoit que conjecturer : il dit que le roi de Navarre & le prince de Condé se préparoient à venir à la Cour avec une armée ; qu'ils devoient se saisir sur la route des principales villes, pendant que le Connétable s'empareroit de Paris, & ses amis de la Picardie, de la Provence & de la Bretagne ; que le dessein des Princes étoit de chasser les Guises du Royaume, de priver la Reine-mere de l'administration, & de faire déclarer le Roi mineur jusqu'à l'âge de vingt-deux ans ; que pendant ce temps ils gouverneroient le Royaume avec le Connétable en qualité de Régents.

Quelques jours après, la Sague, pour appuyer ses dépositions, avertit de lui-même les Guises de tremper dans l'eau, l'enveloppe qui renfermoit les lettres du Vidame de Chartres, & qu'on y trouveroit des secrets importants. On le fit, & on vit avec surprise de nouveaux caracteres tracés de la main de Fremyn d'Ardois, secretaire du Connétable : il assuroit que Montmorenci

persistoit toujours dans le dessein de perdre les Guises, mais qu'il ne vouloit avoir recours qu'à l'autorité des Etats généraux, qui, selon lui, ordonneroient l'expulsion de ces Princes, malgré la Reine-mere & le Roi même : d'Ardois ajoutoit ensuite, de lui-même, que le projet du Connétable paroissoit peu sûr & mal concerté ; qu'il valoit beaucoup mieux que les Princes se hâtassent d'attaquer les Guises à force ouverte ; qu'ils ne se seroient pas plutôt déclarés, qu'il faudroit bien que le Connétable, à qui la plus brave noblesse du Royaume étoit dévouée, les secondât de toutes ses forces.

1560. A la lecture de cette lettre, il seroit difficile d'exprimer quelles furent les alarmes des Guises. Au reste, ils prirent toutes les mesures que leur dictoit la prudence, pour faire retomber sur leurs ennemis, & sur-tout sur le prince de Condé, le péril dont ils étoient menacés. D'abord ils prodiguerent les promesses, les récompenses, les di-

gnités, pour détacher la haute noblesse des intérêts des Princes du Sang & du Connétable; en un seul jour, ils honorerent dix-huit gentilshommes du collier de l'ordre de S. Michel: cette promotion avoit été précédée d'une autre aussi nombreuse. Le Connétable frémissoit d'indignation de voir cet Ordre, dont il étoit le Doyen, autrefois si illustre, si respecté, composé seulement de trente-six chevaliers, ainsi profané & avili: il faisoit retentir la Capitale des plaintes les plus ameres. Eh! quels honneurs, disoit-il, pourra-t-on désormais accorder aux Princes & aux Généraux, si sans égard à la naissance, aux services & aux talents militaires, on prodigue au gré de ceux qui gouvernent, la récompense la plus glorieuse de la vertu?

*Thuanus, Liber XXV.*

Quoique le prince de Condé se fût apperçu par les mouvements des troupes que les Guises répandoient dans les Provinces, que ses desseins étoient découverts, il n'en forma pas moins

1560.

une entreprise sur Lyon, qui échoua. Montmorenci toujours constant & invariable dans son dessein de ne point allumer de guerre civile, écrivit au roi de Navarre d'abandonner des desseins funestes, de se rendre à la Cour bien accompagné, & d'attendre seulement du suffrage de la nation assemblée, la justice qui lui étoit dûe : ces conseils approuvés du roi de Navarre, modérerent le courage impétueux du prince de Condé.

*Ibidem.* Personne n'ignore les pieges que Catherine de Médicis tendit aux deux freres, pour les engager à se rendre à Orléans. Condé qui se défioit avec tant de raison des Guises, ne se mit en chemin qu'après avoir reçu la parole sacrée du Roi, qu'on n'attenteroit ni à sa vie ni à sa liberté ; qu'on le laisseroit vivre dans la religion qu'il avoit embrassée, & qu'enfin il auroit au conseil le rang dû à sa naissance. Sur cette assurance, le roi de Navarre congédia huit cent gentilshommes qui étoient venus le trouver, pour l'accompagner

compagner aux Etats : mais si le Connétable n'approuvoit pas qu'on eût recours aux armes pour se venger des Guises, il approuvoit encore moins l'excès de sécurité & de confiance avec lequel les deux Princes venoient se livrer désarmés entre les mains de leurs plus implacables ennemis. Les pressentiments de Montmorenci ne furent que trop confirmés : en arrivant à Orléans, Condé fut arrêté, & son frere le roi de Navarre gardé à vue.

A la nouvelle du triste sort des deux premiers Princes du Sang, le Connétable qui avoit fait courir le bruit qu'il précéderoit leur arrivée à Orléans, & qui déja s'étoit rendu à Paris, retourna à Chantilly sous prétexte d'une violente attaque de goutte. Les Guises pénétrerent la politique du Connétable ; mais telle étoit l'autorité que ce Seigneur s'étoit acquise dans le Royaume, qu'ils redoutoient, plus qu'ils ne desiroient, sa présence aux Etats : ils le laisserent tranquille, uniquement occupés à faire

*Thuanus, lib. XXVI.*

périr Condé, & à entraîner le roi de Navarre dans ſon naufrage.

*Davila, liv. II.*

On ſait que le prince de Condé fut condamné à mort par le Conſeil & quelques Magiſtrats choiſis dans le Parlement : il alloit finir ſa vie ſur un échafaud ſans la maladie du Roi, qui mal-ſain & infirme

1560. depuis ſon enfance, mourut dans ſa dix-huitieme année. L'incommodité prétendue du Connétable ceſſa dès qu'il apprit que le Roi étoit en danger de mort : il s'avança rapidement juſqu'à Etampes, avec une ſuite de huit cents Gentilshommes : ce fut dans cette ville qu'il apprit la mort de François II, de la bouche de M. de S. Gelais-Lanſac ; que la Reine lui dépêcha pour le conjurer de hâter ſa marche.

*Thuanus, Liber XXVI.*

En entrant dans Orléans, ville ſituée au milieu du Royaume, le Connétable crut entrer dans une place de guerre : il apperçut de nombreux corps-de-garde placés à toutes les avenues de la ville ; les remparts, les rues, les places publiques étoient remplies de ſoldats ;

& la maiſon où logeoit le Roi environnée de bataillons, comme ſi ç'eût été la tente d'un général prêt à combattre l'ennemi. Montmorenci s'arrête; & appellant les officiers il leur demande d'un ton fier & ſévere, qui les avoit placés en ces lieux, & ce qu'ils prétendoient y faire; puis ſans attendre leur réponſe, il leur ordonna de ſe retirer, en menaçant de les faire pendre comme des ennemis qui mettoient une barriere entre le Roi & ſes ſujets. A ces mots, officiers, ſoldats, tous s'enfuient & diſparoiſſent : c'eſt alors qu'on comprit que les Guiſes les avoient établis, moins pour la ſûreté du Roi, que pour la leur particuliere, & ſurtout pour être les maîtres des Etats.

Le Connétable alla deſcendre chez le nouveau roi Charles IX, qui le reçut avec l'accueil le plus diſtingué ; il vit enſuite la Reine-mere qui lui témoigna une confiance ſans bornes ; elle lui proteſta qu'elle ne comptoit que ſur lui pour le ſalut du Roi, le ſien *Ibidem.*

& celui de toute la France ; elle le pria ensuite d'approuver une espece de traité qu'elle avoit fait avec le Roi de Navarre, par lequel elle se réservoit le gouvernement du Royaume & la tutelle de ses enfants, en laissant à ce Prince la lieutenance générale de l'Etat.

1560. On peut dire que le Connétable se conduisit dans ces circonstances avec une modération digne de son amour pour la patrie. Le roi de Navarre avoit, à la vérité, consenti au traité dont on vient de parler, mais c'étoit dans le temps que le dernier Roi vivoit encore, & dans des conjonctures où il ne pouvoit refuser de s'y prêter, sans hazarder la tête de son frere & la sienne même ; ce traité étoit en un mot l'ouvrage de la terreur : mais depuis que le Connétable s'étoit rendu à Orléans avec sa nombreuse suite, depuis que d'un seul mot il avoit fait fuir les officiers & les soldats dévoués aux Guises, tout avoit changé de face : déja les députés de la plupart des Provinces se dé-

*Davila, liv. 2.*

claroient pour les Princes du Sang ; déja le roi de Navarre & l'Amiral échappés aux plus terribles dangers, montroient une contenance fiere & menaçante. Il eſt conſtant que ſi le Connétable eût voulu ſe prêter à leurs vues, les Etats euſſent été enſanglantés ; mais ce ſeigneur qui ſe croyoit aſſez vengé en voyant les Guiſes confondus à leur tour dans la foule des courtiſans, conjura avec tant d'inſtance, le roi de Navarre, de donner des preuves de la grandeur d'ame & de la bonté qui lui étoient naturelles, que ce Prince contint ſon indignation : les Etats généraux lui confirmerent la lieutenance générale du Royaume ſous l'autorité de la Reine-mere, & le Connétable fut déclaré Généraliſſime de toutes les armées.

Cependant l'union des Princes du Sang & du Connétable ne laiſſoit à la Reine-mere que l'ombre de l'autorité : c'eſt alors que cette Princeſſe fit ſur-tout uſage de ſa maxime favorite, de tout diviſer 1560.

pour régner ; elle ſoutint d'abord de toute ſa puiſſance les Princes de la maiſon de Lorraine, dont elle s'étoit plaint amérement ſous le regne précédent, lorſqu'ils régnoient ſous le nom de ſon fils : elle vouloit les oppoſer aux Princes de la maiſon de Bourbon : enſuite elle jetta des ſemences de diſcorde entre le Prince de Condé, les Colignis & le Connétable. Mais les artifices & la politique de cette Princeſſe ne firent qu'accélérer les troubles & les malheurs dont la nation étoit menacée depuis la mort d'Henri II.

1561. On ne peut entrer dans le détail des événements dont il s'agit de rendre compte, ſans jetter un coup d'œil ſur l'état de la Monarchie ébranlée juſques dans ſes fondements : non-ſeulement les mêmes factions ſubſiſtoient, mais la nouvelle Religion ſembloit avoir fait des François deux nations différentes, qui n'avoient ni les mêmes vues, ni les mêmes intérêts ; les Proteſtants étoient devenus aſſez

puiſſants & aſſez nombreux pour demander, les armes à la main, la liberté de conſcience; les Catholiques de leur côté étoient trop fiers, trop zélés pour le culte de leurs peres, pour ſouffrir patiemment qu'une Religion proſcrite par les Edits des derniers Rois, s'élevât ſur les débris de l'ancienne : telle étoit enfin l'animoſité des deux partis, que quand même Guiſe d'un côté & Condé de l'autre, ne ſe ſeroient pas mis à la tête des Catholiques & des Proteſtants, ils en ſeroient certainement venus aux mains les uns contre les autres : la guerre civile étoit inévitable.

Cependant le roi de Navarre vivement bleſſé des égards que la Reine conſervoit pour les Guiſes, ſe plaint du crédit dont ils jouiſſent dans les conſeils & auprès d'elle; il éclate enfin à Fontainebleau au ſujet du trait ſuivant. On portoit tous les jours chez le duc de Guiſe les clefs du château; c'étoit un droit attaché à la charge de grand-Maître, droit dont le Connéta-

*Thuanus*, L. XXVII.

*Popeliniere*, liv. 7.

ble avoit joui tant qu'il avoit été revêtu de cette dignité ; mais le roi de Navarre prétendoit que cette prérogative avoit appartenu à Montmorenci, non comme grand-Maître, mais comme Connétable, charge qui lui donnoit le pouvoir de commander par-tout où il se trouvoit, lorsqu'il n'y avoit point de lieutenant-général du Royaume. Catherine de Médicis, pour terminer la querelle, ordonna qu'on porteroit à elle-même dans sa chambre les clefs du château. Mais ce ménagement satisfit si peu le roi de Navarre, que dès le lendemain il se prépara à partir de la Cour avec ses Princes du Sang, le Connétable, les enfants & les neveux du Connétable : ses équipages avoient pris les devants, & ses partisans publioient déja qu'ils alloient à Paris le faire déclarer Régent du Royaume.

1561. Il seroit difficile d'exprimer les alarmes de Catherine de Médicis, Ibidem. qui se voyoit à la veille de rester seule avec les Guises. Dans ces cir-

conſtances, cette Princeſſe ne dut qu'à ſon génie fécond en reſſources, l'anéantiſſement des projets du roi de Navarre : elle avoit cru entrevoir que le Connétable ne ſuivoit le roi de Navarre que par haine pour les Guiſes, pour faire voir à tout le Royaume qu'il aimoit encore mieux abandonner le Roi, que d'être auprès de lui avec eux; ſur cette connoiſſance, voici le ſtratagême dont elle ſe ſervit pour le retenir ; elle lui fit dire par le Cardinal de Tournon, de venir parler au Roi avant ſon départ. Montmorenci obéit; il trouva le jeune Prince environné des quatre ſecretaires d'Etat, la plume à la main, prêts à écrire tout ce qui ſe paſſeroit dans cette conférence, & en dreſſer un acte authentique : le Roi ordonna au Connétable, en vertu de toute ſon autorité, de demeurer auprès de lui pour le défendre contre ſes ennemis : le Connétable parut ſurpris; mais il répondit au Roi qu'il feroit toujours conſiſter toute ſa gloire à donner à

*Ibidem.*

*Thuanus, L. XXVII.*

*Ibidem.*

tous ses sujets l'exemple du respect, de l'obéissance & de la fidélité ; sur le champ il alla rendre compte au roi de Navarre, qui l'attendoit pour partir, de la conversation qu'il venoit d'avoir avec Sa Majesté, & du parti qu'il avoit pris d'obéir ; il persuada en même-temps à ce Prince de suivre son exemple. Antoine balança quelque temps ; mais enfin persuadé que la Reine conserveroit son autorité avec l'appui du duc de Guise & du Connétable, il demeura à la Cour : sur le champ Montmorenci le réconcilia avec Catherine de Médicis, qui pour récompense de son zele, ne chercha plus qu'à le brouiller avec les Princes du Sang.

1561.

*Ibidem.*

Le roi de Navarre avoit embrassé les nouvelles opinions, ainsi que Condé, les Colignis, les la Rochefoucault & beaucoup d'autres Seigneurs ; quoique ce prince ne fût que foiblement attaché à l'erreur, il affectoit de vouloir passer pour le protecteur des Protestants ; l'Amiral avoit même insinué à la Rei-

ne, que le ſeul moyen de le contenir, étoit de favoriſer tous ceux qui penſoient comme lui : la Reine profita de ce conſeil ; elle fit de grandes promeſſes au roi de Navarre ; elle parut même ſi peu éloignée des ſentiments nouveaux, qu'Antoine ébloui des careſſes de cette Princeſſe, promit publiquement à l'Ambaſſadeur de Dannemarck de faire recevoir en France, avant la fin de l'année, une Religion plus pure que la dominante.

Le Connétable ſincérement attaché à la foi de ſes peres, avoit peine à retenir ſon indignation : Catherine qui l'obſerve, lui témoigne en particulier, que ce n'eſt que malgré elle qu'elle cede ainſi au roi de Navarre, & pour déconcerter ſes projets ; que c'étoit aux Grands du Royaume, & ſur-tout à lui qui en étoit le premier & le plus puiſſant, à s'oppoſer à elle de toutes ſes forces. *Thuanus, Lib. XXVII.* 1561.

Il n'en falloit pas tant pour engager le Connétable à témoigner ſon zele ; depuis cet entretien, il ne garda plus aucun ménagement

envers les Proteſtants ; on l'entendoit crier dans tous les cercles de la cour & de la ville, que des gens obſcurs & inconnus uſurpoient le miniſtere ſacré ; qu'on introduiſoit par-tout de nouvelles aſſemblées, de nouvelles cérémonies ; qu'on ne vendoit publiquement de la viande dans le ſaint temps de Carême que pour inſulter à l'autorité de l'Egliſe : bientôt ne pouvant plus contenir ſon zele dans de ſimples paroles, il fait enlever à S. Germain, & jetter dans la riviere la viande deſtinée aux Princes & aux ſeigneurs Proteſtants. Il fit plus ; un jour qu'il entroit dans l'appartement du Roi, il apperçut le célebre Jean de Montluc, évêque de Valence, qui prêchoit en manteau court, & le chapeau ſur la tête comme les Prédicants ; le Connétable s'arrêta quelques inſtants, puis ſe tournant vers ſa ſuite : *Qu'on aille*, s'écrie-t-il, *m'arracher de cette chaire cet Evêque traveſti en Miniſtre.* A ces mots, Montluc effrayé s'enfuit dans le plus étrange déſordre ; il ſavoit que

*Thuanus*, L. XXVIII.

*Additions aux Mémoires de Caſtelnau*, livre 2, chap. 5.

1561.

le Connétable étoit homme à le faire jetter par les fenêtres.

Mais cette aventure dessilla les yeux du Connétable sur les artifices de la Reine ; il savoit qu'elle honoroit l'évêque de Valence de toute sa confiance, & qu'elle menoit souvent le Roi, les enfants de France & les Dames de la Cour entendre ce Prélat, qui n'étoit gueres moins attaché aux dogmes de Calvin que le plus zélé Ministre. Montmorenci persuadé qu'une connivence si lâche, si honteuse de la part de la Reine, étoit capable de ruiner la Religion, entreprit de la soutenir aux dépens de sa fortune & de sa vie même. *Thuanus, L. XXVIII.*

Il ne tenoit déja plus aux Princes du Sang & aux Colignis que par bienséance, par honneur : sur ces entrefaites, il arriva un événement qui ne contribua pas peu à l'indisposer contre ces derniers. Dans une assemblée particuliere des Etats de l'Isle de France, l'Amiral proposa d'exiger des princes de Guise un compte rigoureux des finances qu'ils

avoient administrées sous les deux derniers regnes; il ajouta qu'il falloit forcer tous ceux qui avoient reçu des dons considérables d'Henri II & de François II, de les restituer, afin de subvenir aux nécessités de l'Etat accablé de dettes : la délibération regardoit principalement la duchesse de Valentinois, la maison de Lorraine & le Maréchal de
*Ibidem.* S. André ; mais on avoit résolu d'y joindre le Connétable, s'il refusoit de s'attacher à la faction des Princes.
1561. On conçoit combien Montmorenci dut être indigné de ce trait de l'Amiral, dont l'élévation lui avoit toujours été plus chere que celle de ses propres enfants : les princes de Guise qui depuis long-temps cherchoient à se réconcilier avec le Connétable, profiterent habilement de sa colere ; il n'y eut point de ressorts qu'ils ne missent en usage pour l'aigrir de plus en plus contre les Colignis ; la duchesse de Valentinois qui leur avoit pardonné les mauvais traitements qu'elle en avoit essuiés, &

le maréchal de S. André les ſervirent avec beaucoup de ſuccès.

La Ducheſſe avoit conſervé, juſques dans l'exil & la diſgrace, un grand nombre d'amis, à la tête deſquels étoit le Connétable; elle ne lui écrivoit jamais qu'elle ne le conjurât au nom d'Henri II, nom cher & ſacré au Connétable, de ſe réunir avec le duc de Guiſe pour protéger la Religion dont ce grand Roi s'étoit toujours montré le protecteur.

S. André de ſon côté, homme également fin, délié, artificieux, malin, artiſan éternel de diſcorde, voyoit ſouvent le Connétable de concert avec MM. de Guiſe, auxquels il s'étoit livré dès le commencement du regne de François II, pour ne pas être recherché des concuſſions dont il étoit accuſé; ce ſeigneur d'ailleurs le plus agréable de la Cour, n'avoit pour objet dans ſes aſſiduités auprès du Connétable, que de ruiner dans ſon eſprit les Colignis: il réuſſit en exagérant leur ingratitude, & en leur im- 1561.

putant quelques autres traits également odieux. Mais rien n'ébranla tant le Connétable que les exhortations vives & pressantes de Magdeleine de Savoie son épouse qu'il aimoit tendrement : *C'est bien envain*, lui disoit sans cesse cette Dame respectable par sa vertu, & son attachement à l'ancienne Religion, *c'est bien envain que vous aurez conservé dans vos armes le cri de vos ancêtres*, Dieu aide au premier Chrétien, *si vous ne combattez de toutes vos forces en faveur de cette religion qu'on veut aujourd'hui détruire. Eh ! qui donnera l'exemple du respect & de la vénération au S. Siege, si ce n'est celui qui tire son nom, ses armes, sa noblesse, du premier seigneur François qui a embrassé la Religion Chrétienne ?* Au reste, on prétend que cette Dame n'étoit pas tellement animée par le motif de la Religion, que la jalousie n'eût beaucoup de part à ses instances : elle ne pouvoit pardonner à l'Amiral d'avoir toujours été préféré à ses freres les comtes de Tende & de Villars, dans la distribution des hon-

Ibidem.

neurs

neurs & des dignités ; elle vouloit les ſubſtituer dans la faveur de ſon époux à ce neveu contre lequel il étoit indigné.

Cependant le prince de Condé & les trois Colignis n'oublioient rien pour conſerver l'amitié du Connétable : ils étoient puiſſamment ſecondés par le maréchal de Montmorenci, qui ne haïſſoit gueres moins les Guiſes que Condé lui-même. Ce Seigneur également ſage & brave ne pouvoit ſoutenir l'idée de voir ſon pere à la veille d'une guerre civile renoncer à ſes liaiſons avec les Princes du Sang, pour en contracter de nouvelles avec ſes anciens & implacables ennemis ; il lui repréſentoit le danger qu'il y avoit à ſe fier à des hommes qui avoient ſi ſouvent conſpiré ſa ruine ; qu'en manquant au prince de Condé, aux Colignis, aux la Rochefoucault ſes plus proches parents, il privoit ſa maiſon de l'appui le plus puiſſant ; que ſi le zele de la Religion l'empêchoit de ſe joindre à ſes neveux, il n'a-

1561.

*Ibidem.*

voit qu'à leur laiſſer démêler leur querelle avec les Guiſes, & n'aſſiſter au combat que comme juge & ſpectateur; qu'il ne falloit pas douter que les princes de Lorraine déja chargés de la haine publique, ne ſuccombaſſent; qu'alors l'un & l'autre parti le choiſiroit pour arbitre de toutes les conteſtations qui s'étoient élevées; qu'en condeſcendant à quelques réformes ſur la diſcipline, on viendroit aiſément à bout de calmer les troubles. Le Maréchal ajoutoit, que loin de ſe plaindre qu'on eût parlé de lui dans les aſſemblées de Paris, il devoit plutôt ſouhaiter que le Royaume entier prît connoiſſance de la conduite qu'il avoit tenue dans l'adminiſtration de l'état; que ſes ennemis ſeroient confondus en voyant la modération, l'activité, le zele, le déſintéreſſement & la fidélité inviolable avec leſquelles il avoit gouverné; qu'ils ne ſeroient pas moins ſurpris lorſqu'ils ſauroient qu'un Connétable de France, à qui l'Etat devoit ſon ſalut, n'avoit pas reçu la ſeptieme partie des dons

*Ibidem.*

que la ſeule ducheſſe de Valentinois, le maréchal de S. André, ou les Guiſes, avoient arrachés à la bienfaiſance des Rois.

Ces raiſons ébranloient quelquefois le Connétable; mais bientôt rappellé à ſes anciens ſentiments par l'idée du danger auquel il croyoit la Religion expoſée, il répondoit à ſon fils qu'il ſouhaitoit que les Colignis fuſſent auſſi bons ſerviteurs de Dieu & du Roi qu'ils affectoient de le paroître; mais qu'il étoit certain qu'on ne pouvoit admettre les nouvelles opinions, ſans entraîner la ruine d'un Royaume qu'il avoit vu autrefois ſi floriſſant; qu'il étoit entiérement dévoué au Roi & à ſes petits maîtres, (c'eſt ainſi qu'il appelloit les enfants de France); que n'ayant rien à ſe reprocher, il ne craignoit pas qu'on lui enlevât ſes biens, ſes dignités, ſa vie même; mais que tant qu'il reſpireroit, il ne ſouffriroit jamais qu'on inſultât à la mémoire d'Henri II, en révoquant les ſages loix qu'il avoit faites, pour conſerver la Reli-

1561.

*Ibidem.*

gion dans toute sa pureté. C'est ainsi que le Connétable, après avoir joui quelque-temps de la gloire de se voir recherché de tous les partis, se détermina enfin à sacrifier ses ressentiments à la Religion : il se lia avec le duc de Guise, le seul homme assez puissant avec lui dans le Royaume pour la maintenir.

1561. La réconciliation se fit avec éclat à Fontainebleau : ces deux grands hommes s'embrasserent après s'être promis mutuellement d'oublier le passé, & de vivre ensemble dans une union éternelle. Il faut avouer à leur gloire qu'ils agirent l'un & l'autre avec une franchise digne de leurs grandes ames ; le jour de Pâque ils communierent ensemble à la même table ; le soir le Connétable donna un grand souper au Duc, à son fils le prince de Joinville, au duc d'Aumale, & au maréchal de S. André ; ils reçurent ce dernier dans leur confédération, à peu-près comme Auguste & Antoine reçurent Lépidus. C'est alors qu'on donna à l'union de ces

*Davila, Liv. 2.*

trois Seigneurs le nom odieux & terrible de *Triumvirat*. Au reste, si l'espérance de se rendre plus puissants, plus redoutables, engagea le duc de Guise & le maréchal de S. André à cette espece de ligue, tous les Historiens conviennent que le Connétable n'y entra que pour défendre la Religion menacée.

Il n'y a qu'à jetter les yeux sur ces malheureux temps, pour se convaincre que la crainte de Montmorenci n'étoit pas chimérique : les Prêtres ne pouvoient plus monter à l'autel pour célébrer le sacrifice de la Messe, sans courir risque d'être insultés ; les Prédicateurs essuyoient les mêmes avanies ; on ne parloit que de séditions, de meurtres ; les Protestants faisoient les plus terribles menaces, si on ne se hâtoit de leur accorder la liberté de conscience. 1561.

Dans ces circonstances, le Connétable entreprit de chasser de Paris les Ministres dont cette grande ville étoit remplie ; il fut lui-même au fauxbourg S. Jacques, en un

*Vies des hommes illustres de France de Brantome, tom. 2.*

lieu appellé *le temple de Jérusalem*, fameux par les assemblées des Protestants ; il fit mettre en pieces & brûler la chaire du Ministre, & les bancs sur lesquels les spectateurs s'asseyoient ; l'après-diner, il fit la même expédition au fauxbourg S. Antoine, il réduisit même en cendres la maison destinée aux prêches. Après ces exploits si peu dignes du chef de la milice Françoise, il rentra dans la ville en triomphe, au milieu des acclamations d'un peuple immense qui ne pouvoit se lasser de louer son zele ; peut-être fut-il moins bien reçu après sa belle campagne de Provence dans laquelle il sauva l'Etat : quoi qu'il en soit, les Protestants se vengerent par des libelles & des invectives ; ils ne l'appelloient plus que le capitaine *Brûle-banc*.

1561. Cependant la Reine étonnée de la liaison du Connétable avec le duc de Guise, qu'elle avoit toujours regardée comme impossible, ne savoit à quoi se résoudre : il falloit pourtant opter entre les Ca-

tholiques & les Proteſtants, cruelle néceſſité pour une Princeſſe qui ne deſiroit rien tant que de commander aux uns & aux autres. Le deſir de s'aſſurer du roi de Navarre & du prince de Condé, la fit encore pencher davantage en faveur des Proteſtants; elle leur accorda au mois de Juillet un édit favorable ; elle fit plus, elle oſa indiquer des conférences publiques à Poiſſi entre les Evêques & les Miniſtres ; c'étoit compromettre l'ancienne Religion que d'oppoſer des Miniſtres à des Evêques : il eſt étonnant que ceux-ci aient conſenti, à l'inſu du Pape, à entrer en lice avec des hérétiques qu'ils auroient dû juger. Le clergé de France eût pu ſe ſouvenir, que ce n'étoit que d'après de pareilles diſputes, que la Religion réformée s'étoit établie à Geneve, dans une grande partie de la Suiſſe & en pluſieurs endroits de l'Allemagne. Au reſte, l'événement prouva que Catherine de Médicis ne pouvoit prendre de parti plus funeſte : depuis cet inſtant, le Calviniſme fit en

France des progrès effrayants.

Pour comble de malheur, le roi
1561. de Navarre que cette Princesse avoit eu sur-tout en vue de ménager, lui échappoit pour s'unir au Triumvirat : la jalousie, la foiblesse, l'intérêt, tels furent les motifs d'un changement qui étonna toute l'Europe. Les Protestants ne parloient du prince de Condé que comme d'un héros, du plus grand homme qu'il y eût en France; tandis qu'ils reprochoient à son frere ses incertitudes, ses irrésolutions perpétuelles, son indifférence : de plus, le roi d'Espagne lui promettoit le royaume de Sardaigne en échange de la Navarre, pourvu qu'il se déclarât le protecteur de la Religion Catholique. Catherine désespérée ne songea plus qu'à resserrer les liens qui l'unissoient au prince de Condé; elle indiqua une assemblée à S. Germain, des Grands & des Magistrats, sous prétexte de chercher de nouveaux remedes à la fermentation & aux troubles, mais en effet pour trouver les moyens de contenter les

Thuanus, l. XXVIII.

les Proteſtants qu'elle regardoit alors comme l'appui de ſa grandeur.

Le Connétable qui pénétroit les diſpoſitions ſecrettes de la Reine, refuſa de s'y trouver; le duc de Guiſe ſuivit ſon exemple ; bientôt après parut, comme ils l'avoient prévu, l'édit de Janvier, qui non-ſeulement accordoit aux Calviniſtes la liberté de conſcience, mais encore le libre exercice de leur religion. On ne ſauroit croire combien le triomphe d'une ſecte qu'ils vouloient anéantir, affligea les Triumvirs : dès-lors ils ne regarderent plus Catherine que comme l'ennemie la plus dangereuſe de la foi, comme une Reine qu'il falloit dépouiller d'une autorité qui devenoit ſi pernicieuſe entre ſes mains.

*Hiſtoire des hommes illuſtres de France, tom. 11, pag. 459.*

1562.

Peu après arriva le maſſacre de Vaſſy, qui fut le ſignal de la guerre civile : on ſait que le duc de Guiſe s'étant arrêté dans cette petite ville pour y entendre la meſſe, ſes valets excités par une vaine curioſité, ſe préſenterent à la porte du Prê-

che où s'étoient aſſemblés environ douze cents Proteſtants, hommes, femmes & enfants : la querelle commença par des injures réciproques; bientôt des injures on paſſa aux menaces & aux coups. Le Duc qui accouroit pour appaiſer l'émeute, eſt bleſſé d'un coup de pierre au viſage : la vue du ſang qu'il perd, rend ſa ſuite furieuſe; elle égorge tout ce qui ſe préſente à elle : il y eut environ ſoixante Proteſtants de maſſacrés, & plus de deux cents de bleſſés.

1562. A la nouvelle de ce triſte événement exagéré encore par la renommée, Condé, Coligni, tous les miniſtres Proteſtants demandent juſtice à la Reine, du duc de Guiſe, comme infracteur des Edits du Roi, & perturbateur du repos public, menaçant, ſi on la leur refuſe, de venger un maſſacre ſi odieux par des torrents de ſang. Catherine éperdue ne ſavoit quel parti prendre : elle étoit dans une ſituation auſſi pénible que ſon oncle Clément VII, lorſqu'il s'agiſſoit de ſe

déclarer entre l'Empereur Charles-Quint & Henri VIII, au ſujet du fameux divorce de ce dernier avec Catherine d'Arragon. Comme lui, elle prit le parti de temporiſer, de négocier; elle fit une réponſe favorable aux Proteſtants ; & en même temps elle manda au duc de Guiſe de ſe rendre avec peu de ſuite à la Cour qui étoit à Monceaux. Sur le refus de ce Prince, elle lui ordonna de ſe retirer dans ſon gouvernement de Dauphiné. Mais c'eſt alors qu'elle dut s'appercevoir combien l'autorité étoit mépriſée entre ſes mains : non-ſeulement le duc de Guiſe n'obéit point, mais le maréchal de S. André, à qui elle avoit donné de pareils ordres, reſta à Paris ; la fiere indocilité de ce dernier la toucha d'autant plus, qu'il n'eût oſé la braver ainſi, s'il n'eût été aſſuré de l'appui du duc de Guiſe, du Connétable & même du Roi de Navarre. *Thuanus, Liber XXIX.*

Cependant le Connétable ſuivi du maréchal de S. André & du duc d'Aumale, étoit allé chercher le *Popeliniere, liv. 3.*

duc de Guiſe juſqu'à Nanteuil : il l'amena à Paris, où celui-ci entra en triomphe. Le Prévôt des Marchands & les Echevins furent au devant de lui, honneur que ces Magiſtrats ne font qu'aux Têtes couronnées ; ils le conduiſirent à ſon hôtel, au milieu des acclamations d'un peuple immenſe qui le ſaluoit comme le protecteur de la Religion de ſes peres.

On conçoit combien une réception auſſi éclatante indigna la Reine : c'eſt alors qu'elle parut ſe jetter entiérement entre les bras des Proteſtants ; elle conjura le prince de Condé, non-ſeulemeut de vive voix, mais encore par les lettres les plus preſſantes, de prendre ſous ſa protection, le Roi, la famille Royale & le Royaume.

1562. Mais quelque ſecretes que fuſſent les négociations de cette Princeſſe, les Triumvirs les penetrent : ils déliberent s'ils ne priveront pas la Reine d'une autorité dont elle abuſe pour la ruine de la Religion. On prétend que le maréchal de S.

André propoſa à ſes collegues d'enfermer Médicis dans un ſac, & de la jetter dans la riviere ; mais cette propoſition fut rejettée avec horreur. Le réſultat de tous ces conſeils, qui ſe tenoient chez le Connétable, où le roi de Navarre étoit logé, fut de s'aſſurer de la perſonne du Roi : ſur le champ, le roi de Navarre & les Triumvirs partent pour Fontainebleau avec une nombreuſe ſuite de gens armés. Catherine qui voit le moment fatal approcher, où elle doit ſe déclarer, eſt dans des allarmes inexprimables; elle s'informe avec ſoin des troupes, de l'argent & des reſſources qu'elle trouvera chez les Proteſtants; mais, quoique Coligni, dans un mémoire, lui eût donné une idée magnifique des forces des Calviniſtes, qui comptoient déja plus de deux mille cent cinquante Egliſes, elle ne voyoit que trop que ce parti ne pouvoit ſoutenir aucune comparaiſon avec l'autre plus puiſſant & plus nombreux.

*Brantome ; éloge de la Reine Catherine de Médicis.*

Elle balançoit encore, lorſque

*Mémoires de Castelnau.* le roi de Navarre se présenta : il lui signifia, tant en son nom qu'en celui des Triumvirs, qu'il avoit jugé à propos de conduire le Roi à Paris, pour le dérober aux poursuites du prince de Condé, qui déja avoit pris ses mesures pour se saisir de sa personne. A ces mots, la Reine, le jeune Roi, son frere le duc d'Orléans, depuis Henri III, versent un torrent de larmes. Le roi de Navarre attendri, n'eut pas la force d'exécuter son dessein ; il retourna vers les Triumvirs qui se moquant de sa foiblesse, l'exhorterent à prévenir le prince de Condé. Antoine répéta à la Reine, que le salut de la Capitale & celui du Royaume dépendoient de la présence de Sa Majesté à Paris ; que
1562. pour elle, on la laissoit maîtresse de suivre son fils ou de rester à Fontainebleau : en même temps, sans lui donner le loisir de délibérer davantage, il emmena le Roi à Melun. Catherine qui les suivit, passa toute la nuit dans la plus vive agitation ; le lendemain, elle promit

aux Triumvirs de n'avoir jamais d'autre intérêt que ceux de la Religion. Elle eſpéroit obtenir d'eux la liberté de retourner à Fontainebleau avec le Roi; mais ceux-ci, qui connoiſſoient ſon inconſtance, ſes artifices, ſon penchant ſecret pour les Proteſtants, demeurerent inflexibles; il fallut partir pour Paris.

Il étoit temps, au reſte, que le Triumvirat ſe fût rendu maître de la perſonne du Roi : déja le prince de Condé ſuivi d'une brillante troupe de Nobleſſe, s'avançoit vers Fontainebleau; il n'étoit qu'à quelques lieues de ce château, lorſqu'il apprit que le parti contraire l'avoit prévenu; cette nouvelle le jetta dans la plus affreuſe perplexité. D'un côté, l'idée d'une guerre civile l'effraye; la voix de ſa patrie expoſée aux brigandages, à la fureur, aux attentats, devaſtée, gemiſſante, ſe fait entendre juſqu'au fond de ſon cœur; de l'autre, ſouffrira-t-il que ſes ennemis ſe ſervent du nom ſacré du Roi pour l'opprimer? la Reine ne

*Popeliniere, liv. 8.*

s'eſt-elle pas miſe ſous ſa protection
1562. avec ſes enfants ? Il héſitoit encore, lorſqu'il reçut de cette Princeſſe une lettre par laquelle elle le conjuroit de briſer les fers du Roi, & les ſiens. Cette lettre fatale étoit un ordre de commencer la guerre civile : Condé n'y fut que trop fidele ; il ſurprit Orléans. Le parti Calviniſte dirigé par Coligni, eut le même ſuccès à Lyon, à Rouen, à Blois, à Tours, à Bourges, à Angers, à la Rochelle, à Montauban, à Nimes, à Montpellier, à Caſtres, à Grenoble, à Châlons, à Mâcon, au Havre-de-Grace, à Diepe, à Caen, & dans preſque toutes les principales villes du Royaume. Condé uſa modérément de ſes avantages; mais par-tout ailleurs le fanatiſme enſanglanta la victoire. On ne connoît que trop l'excès de fureur & d'atrocité, avec lequel les Egliſes furent abattues, les Autels renverſés, les tombeaux profanés, les ſtatues & les images foulées au pied & traînées dans la boue ; on ſait que les vaſes d'or &

*Additions aux Mémoires de Caſtelnau, liv. 3.*

d'argent consacrés au culte de la Religion, furent convertis en monnoie, les cloches en pieces d'artillerie ; delà, la haine, la rage & la vengeance des Catholiques ; aussi fécondes en crimes que le fanatisme des Calvinistes.

On ne doit pas, au reste, être étonné des progrès rapides de ce parti ; il n'y avoit pas alors vingt mille hommes de troupes réglées dans le Royaume ; beaucoup de gentilshomme s'étoient déclarés en faveur du prince de Condé, les uns emportés par un faux zele de religion, d'autres persuadés qu'en servant ce Prince, ils servoient en effet la Reine.

Avant que d'en venir à ces odieuses & terribles extrémités, les chefs des différents partis tâcherent de se justifier aux yeux de l'Europe, en s'accusant mutuellement d'être la cause des troubles : le prince de Condé, dans un de ses manifestes, proteste qu'il n'a pris les armes que pour briser les fers du Roi & de la Reine que les Triumvirs détiennent

en captivité ; que si la Reine devenue libre, lui ordonne de désarmer, il obéira à condition que le
1562. Triumvirat en fera autant. Le Connétable & le duc de Guise répondent, de leur côté que pourvu que les Protestants rendent les villes dont ils se sont emparés, qu'ils rétablissent les Eglises qu'ils ont detruites, qu'ils se soumettent à leur Prince légitime, ils consentent, non-seulement à mettre les armes bas & à quitter la Cour, mais encore à se bannir du Royaume.

*Davila, liv. 3.*

Rien n'eût été plus agréable à la Reine que la retraite de tous les chefs de parti, qui l'auroit laissée maîtresse absolue du gouvernement : dans plusieurs entrevues qu'elle eut avec Condé, elle le pressa de remplir sa promesse. Ce Prince ayant su que le Connétable & le duc de Guise, après s'être approchés d'Orléans avec une armée, s'étoient en effet retirés à Vendôme, donna sa parole à la Reine de désarmer ; mais Coligni, loin d'approuver la modération du

Prince, le força en quelque ſorte de terminer une négociation inſidieuſe par un coup d'éclat.

L'armée Catholique commandée par le roi de Navarre, étoit campée à Talſy en Beauce ; elle venoit d'être affoiblie par des détachements qu'on avoit envoyés le long de la Loire ſous les ordres du duc de Montpenſier & du maréchal de Saint-André ; Coligni exhorte le Prince à profiter de l'abſence du Connétable & du duc de Guiſe, pour ſurprendre & combattre l'ennemi. Ce projet demandoit une exécution prompte & rapide ; la nuit du 2 au 3 Juillet, les Proteſtants s'avancent ; ils paroiſſent, à la vue des Catholiques, à la pointe du jour ; c'en étoit fait de l'armée du roi de Navarre, ſans la vigilance & l'activité d'Henri de Montmorenci-d'Amville, colonel général de la cavalerie : ce ſeigneur, dont le quartier étoit à la tête du camp, apprend, par ſes coureurs, que l'armée ennemie forte de quinze mille hommes, n'étoit plus qu'à quelques

*Thuanus, Liber XXX.*

1562.

pas ; auſſi - tôt il réveille par deux coups de canon, les autres chefs & les troupes plongées dans un profond ſommeil ; en même-temps il s'avance avec une poignée de cavaliers, pour arrêter l'ennemi, juſqu'à ce que le roi de Navarre eût raſſemblé ſon armée diſtribuée en pluſieurs poſtes éloignés les uns des autres. D'Amville rangea ſa petite troupe avec tant d'habileté, il la fit manœuvrer avec tant d'art, qu'il fut impoſſible au Prince & à l'Amiral de s'appercevoir du trouble, de la confuſion & du déſordre qui régnoient dans le camp : il eſcarmoucha avec eux juſqu'à midi, que le roi de Navarre ayant enfin rangé ſon armée en bataille, ſe trouva prêt à les recevoir; mais Condé, qui avoit compté ſur une ſurpriſe, ne jugea pas à propos de hazarder un événement déciſif.

Cet acte d'hoſtilité fit évanouir les eſpérances de la Reine : la guerre commença avec fureur. Le Roi déclara tous ceux qui avoient pris

les armes, criminels de leze-Majesté divine & humaine; il n'y eut d'excepté que le prince de Condé, qu'on prétendoit être retenu de force dans le camp des rebelles. Cependant le Connétable & le duc de Guise, qui déja étoient de retour à l'armée, vont se présenter à Blois qui est emporté d'assaut : Tours intimidé ouvre ses portes; Bourges ne capitule qu'après une vigoureuse résistance. Pendant ce temps-là, le maréchal de Saint-André réduisoit le Poitou; le duc de Montpensier, l'Anjou & le Maine. De si grands succès étonnerent Condé & Coligni qui comprirent qu'il leur étoit impossible de soutenir la guerre, sans la protection des étrangers. Jacques Spifame, devenu d'évêque de Nevers, ministre Protestant, présenta à la diete de l'Empire, de la part du prince de Condé, les lettres que la Reine lui avoit écrites, pour l'engager à prendre les armes. Spifame obtint qu'on insérât une copie de ces lettres dans les registres du Conseil

*Ibidem.* Aulique ; monument éternel de la foiblesse & de l'irrésolution de Catherine de Médicis, aussi bien que de la puissance du Triumvirat. Mais la Reine ne pardonna jamais à Condé, ce trait qui, en le justifiant, la décrioit dans l'esprit des peuples Catholiques : dès-lors, 1562. cette Princesse ne pensa qu'à regagner la confiance du Pape, du roi d'Espagne, & de la plus grande partie de la nation, aux dépens des Protestants, contre lesquels elle témoigna beaucoup de haine ; ce qui acheva de l'indigner, fut le parti extrême que Coligni prit d'acheter l'appui des Anglois au prix du Havre-de-Grace qui leur fut livré. Mais ne falloit-il pas de puissants secours au parti qui, depuis les conquêtes du Triumvirat, sembloit être accablé ? Déja le Connétable & le duc de Guise proposoient d'assiéger Orléans, où le prince, Coligni & les principaux chefs étoient renfermés : la prise de cette ville entraînoit nécessairement la ruine du Calvinisme.

Il n'y eut que la diverſion des troupes Angloiſes en Normandie, qui ſauva Orléans. La Reine effrayée des progrès de ces anciens ennemis du nom François, preſſa avec tant d'inſtance le Connétable & le duc de Guiſe, de marcher dans cette grande Province, qu'ils n'oſerent refuſer de lui obéir. Des bords de la Loire, l'armée Royale marcha donc aux rives de la Seine : Rouen fut inveſti le 15 de Septembre. *Popeliniere, liv. 8.*

Cette riche & grande ville étoit défendue par une garniſon de deux mille Anglois, d'un pareil nombre de vieilles troupes Françoiſes, & par preſque tous ſes habitants devenus par fanatiſme, ſoldats intrépides. C'étoit le comte de Montgommeri, également célebre, par le malheur qu'il avoit eu de tuer Henri II, par ſa valeur, par ſes talents & ſa fin tragique, qui commandoit dans Rouen.

L'armée Catholique de ſon côté, encouragée par le roi de Navarre, le Connétable & le duc de Guiſe,

donna des marques étonnantes de valeur ; les chefs se précipitoient eux-mêmes dans les plus affreux dangers. Le courage du roi de Navarre lui fut enfin fatal ; ce Prince
1562. fut blessé mortellement comme il se disposoit à monter à l'assaut. Le Connétable devenu seul général de l'armée, vengea bien-tôt sa mort ; après vingt-six jours de tranchée ouverte, il emporta la ville d'assaut : le duc de Guise partagea la gloire de ce triomphe ; mais quoiqu'il eût ordonné, de concert avec le Connétable, de faire quartier à tous ceux qui étoient dans la ville, excepté aux Anglois, il y eut beaucoup de sang François versé ; la ville fut pillée pendant trois jours. Enfin le Parlement, qui au premier moment de la révolte, s'étoit retiré à Louviers, étant rentré dans la ville par la breche, livra au supplice quelques-uns des principaux citoyens ; il n'y eut gueres d'homme distingué qui échappât à la mort ou au fer du vainqueur, que le comte de Montgom-

*Davila, Livre 3.*

meri;

meri; il ſe ſauva ſur une galere, avec laquelle il força l'eſtacade de Caudebec. La priſe de Rouen fut ſuivie de la réduction de toute la Normandie, excepté du Havre-de-Grace, dans lequel il y avoit une garniſon de ſix mille Anglois.

Pendant que le Connétable & le duc de Guiſe portent par-tout des coups mortels au parti Proteſtant; le brave & intrépide d'Andelot réparoit ces pertes. Ce ſeigneur avoit trouvé le ſecret de lever une armée en Allemagne ſans argent: il la conduiſit à Orléans à travers la Lorraine, la Champagne & la Bourgogne; & malgré le maréchal de Saint-André & le duc de Nevers que le Connétable avoit detachés pour le combattre, Condé le reçut comme ſon libérateur. *Ibidem.*

Déja ce Prince, qui n'avoit oſé tenir la campagne, faute de troupes, étoit devant Paris avec une armée de quinze mille hommes: il avoit eſpéré ſurprendre cette grande ville à la faveur des intelligences qu'il y avoit ménagées; ce ſuccès l'eût

vengé avec éclat de toutes ses pertes ; mais le Connétable, qui déja avoit ramené l'armée & la Cour dans la Capitale, déconcerta
1562. ce dessein. Condé fut repoussé à divers assauts qu'il livra aux fauxbourgs ; tout se réduisit à des négociations infructueuses, à des défis encore plus vains, & à des ravages affreux ordonnés par les chefs mêmes qui vouloient punir les habitants de la Capitale qui, de tous les Catholiques, étoient ceux qui témoignoient le plus de haine & de fureur contre les Protestants. Au reste, ce n'étoient pas seulement les provinces voisines de la Seine & de la Loire qui fussent le théâtre du brigandage & de la destruction, le Royaume n'étoit plus qu'un vaste champ de bataille, dans lequel les Catholiques & les Protestants s'égorgeoient tous les jours : on doit dire avec vérité, que, dans ces temps les plus funestes de la Monarchie, il n'y eut peut-être point de ville & de bourg qui ne fût inondé de sang. Qui pourroit lire,

ſans frémir, le détail des cruautés exercées de ſang froid par un des Adrets, un Montluc, plus célebres encore par leur férocité, que par leur valeur ! Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt que les François, comme ſi leur rage n'eût pas ſeule ſuffi pour leur deſtruction mutuelle, avoient appellé de part & d'autre leurs voiſins; Philippe II, du fond de l'Eſcurial, n'étoit pas moins attentif à entretenir cet affreux incendie que la reine Eliſabeth ; on comptoit autant de troupes Eſpagnoles & Italiennes ſous les étendards du Roi, que d'Allemands & d'Anglois dans le camp des Proteſtants.

Cependant le prince de Condé, à qui l'argent manquoit, décampe de devant la Capitale, pour ſe rendre en Normandie, où il devoit recevoir de grandes ſommes de la reine d'Angleterre. Le Connétable, qui avoit pénétré ſon deſſein, le ſuit; il lui ſurprend le paſſage de la riviere d'Eure auprès de Dreux. L'armée Catholique, l'artillerie, les 1562.

bagages avoient traverſé la riviere, ſans que Condé & Coligni s'en fuſſent apperçus. On ne peut s'empêcher de remarquer ici que le Connétable, dont la ſanté étoit altérée par les fatigues d'une campagne ſi longue & ſi pénible, ſe faiſoit porter en litiere à la ſuite de ſon armée; c'étoit le maréchal de Saint-André, ſon Lieutenant, qui venoit lui rendre compte de tous les mouvements des deux armées, & recevoir ſes ordres; la veille de la bataille de Dreux, le Connétable fut tellement tourmenté des douleurs de la gravelle, à laquelle il étoit ſujet, qu'il ſe vit obligé de s'arrêter dans le château de Mézieres. Il n'y avoit perſonne dans le camp des Catholiques, qui, après avoir été témoin de ſa foibleſſe & de ſon abattement, s'attendît à le voir combattre le lendemain; mais ce ſeigneur dont le courage étoit invincible, n'eut pas plutôt appris que la bataille étoit inévitable, qu'il ſe leve, s'arme, monte à cheval, & va ſe mettre à la tête de

*Brantome, éloge du Connétable Anne de Montmorenci.*

l'armée : les ſoldats en le voyant paroître, pouſſerent de grands cris de joie; le duc de Guiſe étonné, accourt au devant de lui, & lui demande comment il ſe porte : *Bien, Monſieur*, lui répondit le généreux vieillard : *la bataille qui ſe prépare en l'honneur de Dieu & du Roi, voilà la médecine qui m'a guéri de tous mes maux.* En même temps il range les troupes en bataille, ſuivant les diſpoſitions du maréchal de Saint-André : le corps de bataille occupoit tout l'eſpace qui eſt entre les villages d'Epinai & de Blainville, qui forme environ quinze cents pas; la droite, commandée par le maréchal de Saint-André, s'étendoit au-delà du village d'Epinai; la gauche moins nombreuſe, mais compoſée de troupes d'élite, & qui ſervoit en même-temps de corps de réſerve, étoit poſtée au-delà de Blainville. Le Connétable pria le duc de Guiſe, qui, après avoir été deux fois lieutenant-général du Royaume, ne ſervoit, dans ſon armée, qu'en

*Ibidem.*

1562.

qualité de capitaine de Gendarmes ; de se charger de la conduite de ce corps : l'armée entiere montoit à quatorze mille hommes de pied, & à deux mille de cavalerie. Bientôt parurent les Proteſtants partagés en deux corps, ſous les ordres de Condé & de Coligni. L'infanterie ne conſiſtoit qu'en huit mille hommes ; mais la cavalerie compoſée de vieux & excellents ſoldats, montoit à plus de quatre mille hommes. A l'aſpect de l'armée Catholique, rangée en bataille, Condé & Coligni, qui la croyoient encore au-delà de la riviere d'Eure, parurent également ſurpris ; ils balancerent s'ils l'attaqueroient ; d'Andelot, qui vint la reconnoître de près, leur conſeilla d'éviter le combat.

*Popeliniere, livre 8.*

Déja le prince de Condé tournoit vers le village de Tréon, lorſque le Connétable impatient de combattre, fait faire de ſi furieuſes décharges d'artillerie, qu'il renverſe les Arquebuſiers ennemis ; les Reitres qui les ſoutenoient, ſe

*Thuanus, L. XXXIII.*

jettent dans un vallon, pour se mettre à couvert d'un feu si terrible. Cependant le Prince, soit pour réparer le désordre, soit plutôt pour attirer le Connétable plus avant dans la plaine, poursuit son chemin; Montmorenci, qui craint que sa prétendue proie ne lui échappe, détache après Condé quelques escadrons, & les Suisses; 1562.
pour lui, il s'avance avec le reste du corps de bataille contre l'Amiral, qu'il comptoit mettre en desordre avec son artillerie. Mais celui-ci fondit avec tant d'impétuosité sur le Connétable, qu'il rompit du premier choc sept ou huit compagnies d'hommes d'armes qui le suivoient. Le Connétable, âgé de soixante-dix ans, affoibli par l'âge & la maladie, combattit comme le plus déterminé soldat des deux armées; mais il n'y eut que quelques seigneurs dont le nom mérite d'être à jamais conservé, qui le seconderent: on comptoit, parmi *Ibidem.*
eux, le duc d'Aumale, le baron d'Oraison, Montmorin de Saint-

Herem, Beauvais, d'Anglure de Givri, Rochefort, d'Esclavolles & de Piennes; les autres indignes de porter le nom de soldat, s'abandonnerent à la fuite la plus honteuse; ils ne cesserent de courir jusqu'à Paris, où ils porterent la terreur, en annonçant la perte de la bataille.

On remarqua beaucoup, parmi ces fuyards, Pierre d'Ossun maréchal de camp de l'armée, dont la valeur étoit passée en proverbe, comme la sagesse de Thermes; mais il conçut un tel regret de sa faute qu'il en mourut de douleur.

Cependant le Connétable avoit déja eu un cheval tué sous lui; il faisoit tout ce qu'on peut attendre d'un grand Capitaine, pour rétablir le combat; mais que pouvoit la poignée de Braves qui l'accompagnoient, contre la troupe victorieuse de l'Amiral? Il eut la douleur de les voir presque tous tués ou pris à ses yeux; lui-même avoit à peine remonté un second cheval, qu'il fut blessé d'un coup de pistolet à

la

la mâchoire; il combattoit toujours couvert de ſon ſang & de celui de l'ennemi, lorſqu'enfin il fut enveloppé, & contraint de ſe rendre à un gentilhomme appellé Buſſi; mais peu s'en fallut qu'il ne trouvât la mort entre les bras de Buſſi même. Les Reitres entreprirent de l'arracher à cet Officier qui leur réſiſta; déja, pour terminer la conteſtation, ils étoient prêts de caſſer la tête au priſonnier, lorſque le prince de Porcean, qui ſurvint ſur ces entrefaites, conſeilla à Montmorenci, dont il étoit d'ailleurs ennemi particulier, de donner auſſi ſa foi à ces cavaliers Allemands, qui l'emmenerent au village de Tréon. 1562. *Ibidem.*

On ne combattoit pas à la droite du Connétable avec plus de ſuccès; Condé qui étoit revenu ſur ſes pas, avoit attaqué avec la même fierté & le même ſuccès les eſcadrons qui le pourſuivoient: mais les Suiſſes, quoiqu'abandonnés de la cavalerie, firent des prodiges de valeur; ils ſe rallierent juſqu'à ſept fois; c'eſt

ainſi que le corps de bataille fut entiérement défait.

On connoît la ſuite de cette mémorable journé : perſonne n'ignore que le duc de Guiſe arracha la victoire au prince de Condé ; que Montmorenci-d'Amville, qui dans cette ſanglante journée fit des actions de valeur étonnantes, eut la gloire & le bonheur de prendre lui-même le Général ennemi ; ſans doute que le deſir de venger ſon pere, & ſon frere Montbéron, jeune homme de la plus haute eſpérance, qui fut tué à ſes yeux, ajouta encore à ſon courage : le maréchal de Saint-André qui avoit autant contribué à la victoire que le duc de Guiſe même, fut tué dans la mêlée.

1562. Cependant l'Amiral ſauva, par une retraite également hardie & ſavante, les débris de l'armée Calviniſte ; il prit la route d'Orléans, précédé d'un détachement de cavalerie, qui conduiſoit à grandes journées le Connétable priſonnier. On reprocha à l'Amiral la dureté

qu'il exerça envers un oncle à qui il devoit plus qu'à son propre pere: en e[illegible]t, à peine eut-il vu la fortu[illegible] déclarer contre son parti, que sans avoir égard à l'âge du généreux vieillard, au sang qu'il perdoit, aux douleurs qu'il souffroit, il l'exposa aux fatigues d'une marche précipitée & laborieuse; il n'y a sans doute que dans une guerre civile qu'on respecte si peu l'humanité; mais ce qui rendit Coligni encore plus odieux, fut la comparaison qu'on fit de sa conduite avec celle du duc de Guise; celui-ci traita le prince de Condé qui étoit son plus mortel ennemi, comme s'il eût été son frere.

*La Popeliniere, liv. 9.*

1563.

Déja le duc de Guise devenu Généralissime des forces du Roi par la prison du Connétable, & la mort du maréchal de S. André, avoit mené l'armée victorieuse devant Orléans; il pressoit cette ville qui étoit, pour ainsi dire, le dernier rempart des Protestants; le Connétable détenu prisonnier dans cette ville alloit recouvrer sa liberté; le

parti, en un mot, sembloit être accablé sans ressource, lorsque la mort du grand duc de Guise, la premiere des illustres victimes que s'immola le fanatisme, changea la face des affaires.

*Mémoires de Castelnau, liv. 1. chap. 12.*

Catherine de Médicis délivrée en si peu de temps du roi de Navarre & des Triumvirs, proposa elle-même la paix : on convint d'une suspension d'armes, pendant laquelle les deux Généraux prisonniers, Condé & Montmorenci, s'aboucherent dans l'isle aux boeufs, auprès d'Orléans. Montmorenci dont l'âge & les malheurs n'avoient point affoibli la vigueur, déclara avec beaucoup de force qu'il ne consentiroit jamais à l'exécution de l'Edit du mois de Janvier : sa fermeté triompha de celle du prince de Condé, qui consentit à la restriction de plusieurs articles, entr'autres, de celui qui permettoit aux Protestants le libre exercice de la Religion dans les fauxbourgs de toutes les villes du Royaume ; on leur accorda seulement un prêche

dans chaque bailliage ; par les autres articles, les Proteſtants s'engageoient à faire ſortir du Royaume & à payer à leurs dépens les troupes étrangeres, à rendre au Roi toutes ſes places, aux Catholiques toutes leurs Egliſes ; enfin le Connétable fit inſérer dans le traité, que les principaux chefs du parti ne pourroient, ſous quelque prétexte que ce fût, & ſous peine de la vie, conclure de traité avec les puiſſances étrangeres, & lever de l'argent ſur les ſujets du Roi : telles furent les conditions auxquelles la Cour accorda une amniſtie générale. Ibidem.

Le Connétable n'eut pas plutôt rendu la paix, qu'il ſe retira à Chantilly. Sa retraite affligea la Cour & même la Reine : elle pénétra bientôt le motif d'un départ ſi précipité. On a vu qu'au commencement du regne d'Henri II, le Connétable avoit été obligé de céder la charge de grand-Maître de France au duc de Guiſe ; il ſemble qu'après la 1563. mort de ce Prince, Catherine eût

*Histoire de France de Daniel, tom. 6, pag. 317.*

dû la rendre au Connétable qui l'avoit poſſédée ſi long-temps ; cependant, au mépris de ſes anciens ſervices, & des nouveaux qu'il avoit rendus dans cette guerre, au prix de ſon ſang, de ſa liberté, & de la vie d'un de ſes fils, Catherine en diſpoſoit en faveur du jeune duc de Guiſe, qui ne pouvoit être encore recommandable que par la grandeur de ſa naiſſance, la gloire de ſon pere, & les eſpérances qu'il donnoit. Quoique le Connétable n'eût proféré aucunes plaintes indignes de lui ſur la préférence qu'on donnoit à un enfant, la Reine comprit qu'elle lui avoit donné un ſujet légitime de mécontentement ; elle ſe hâta de le réparer, en lui permettant de réſigner ſon gouvernement de Languedoc à d'Amville ſon ſecond fils.

Cependant on commençoit à jouir en France des fruits de la paix ; déja les troupes étrangeres étoient congédiées de part & d'autre ; le Roi étoit rentré en poſſeſſion de toutes les villes qui lui avoient été enle-

vées ; il n'y avoit plus que le Havre-de-Grace, que toute la nation ne voyoit qu'à regret entre les mains des Anglois ; la reine Elisabeth protestoit qu'elle ne rendroit cette importante place, qu'après que Calais lui seroit restitué. C'est ainsi qu'à peine sortie de la guerre intestine, la France fut obligée d'en entreprendre une étrangere. 1563.

Le Connétable se rendit en Normandie pour assiéger le Havre : cette expédition étoit également difficile & périlleuse ; le Havre passoit dès-lors pour une des plus fortes places du Royaume ; il étoit défendu par six mille Anglois ; on ne pouvoit ouvrir de tranchée, à cause de l'eau qu'on trouve tout à l'entour de la place à deux pieds de terre ; enfin la flotte Angloise maîtresse de la mer, pouvoit la secourir à chaque instant. *Popeliniere, liv. 9.*

Malgré de si grands obstacles, le Connétable qui avoit sous lui les maréchaux de Brissac & de Montmorenci, entame le siege avec autant de vigueur que d'activité ; à

peine a-t-il dreſſé quelques batteries, qu'il ſomme le comte de Warwick de rendre la place ; il lui fait repréſenter que, malgré l'amitié & l'eſtime qu'il avoit pour les Anglois, il ne ſeroit pas en ſon pouvoir de les garantir de la mort, s'ils ne ſe hâtoient de capituler ; en faiſant cette démarche, le Connétable s'étoit attendu à un refus, mais il vouloit reconnoître la place par le moyen de quelques officiers déguiſés qui entrerent dans le Havre avec le trompette.

*Thuanus, L. XXXV.*

Cependant le comte de Warwick accompagné de ſes principaux officiers, ſe rend ſur les remparts, ſe fait apporter du vin, & boit à la ſanté du Connétable, pour le remercier de l'intérêt qu'il prenoit à ſa nation : mais ces marques d'eſtime & de politeſſe n'empêcherent point qu'on ne ſe battît de part & d'autre avec beaucoup d'opiniâtreté.

1563. Toute la France applaudit au courage du prince de Condé, qui ſacrifiant à l'amour de la patrie, la

reconnoissance qu'il devoit à la reine d'Angleterre, voulut servir à ce fameux siege en qualité de volontaire ; à son exemple, tout ce qu'il y avoit de plus brave dans la noblesse Protestante, excepté l'Amiral & d'Andelot, se distingua devant le Havre ; la haine avoit fait place à l'émulation entre les Catholiques & les Protestants ; c'étoit à qui se signaleroit contre l'ennemi commun ; le prince de Condé ne sortit presque point de la tranchée pendant tout le tems que le siege dura, aidant le maréchal de Montmorenci de ses conseils & de sa personne. *Ibidem.*

Cependant le Connétable qui avoit eu recours aux gabions & aux sacs à laine, pour mettre les troupes à couvert de l'artillerie ennemie, étoit venu à bout de chasser les Anglois d'un retranchement palissadé, sur lequel il établit de nouvelles batteries pour faire breche aux remparts. Warwick se voyant pressé si vigoureusement, veut faire sortir une barque, pour donner

ordre à quelques vaiſſeaux de ſa nation qui étoient à la rade d'entrer dans le port; mais le Connétable, par le moyen du canon, empêcha la ſortie de la barque; peu après il ſurprit une lettre par laquelle on exhortoit le Gouverneur à ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité, en lui promettant un puiſſant ſecours; Montmorenci en ſubſtitua une autre dans laquelle on avertiſſoit Warwick de penſer à ſon ſalut, attendu qu'il étoit impoſſible de le ſecourir.

*Ibidem.*

Le Comte, dont la garniſon étoit encore plus affoiblie par les maladies contagieuſes, que par le feu des François, rendit la place, l'artillerie, les vaiſſeaux, & toutes les munitions qui appartenoient au Roi. C'eſt ainſi que les Anglois furent chaſſés de France, n'emportant que la peſte qui ſe répandit dans Londres, & qui coûta la vie à plus de vingt mille perſonnes : le Connétable eut d'autant plus lieu de s'applaudir de ſon ſtratagême, que le lendemain de la capitula-

*Hiſtoire de la reine Eliſabeth, par Camden, liv. 1.*

tion, la flotte Angloiſe parut à la vue du Havre, forte de ſoixante vaiſſeaux. Cet exploit éclatant excita dans le Royaume la même joie & les mêmes applaudiſſements que la priſe de Calais ; le Roi & la Reine reçurent le Connétable avec toute la diſtinction que méritoit le ſervice ſignalé qu'il venoit de rendre à l'Etat.

La paix avec l'Angleterre ſuivit bientôt cet événement glorieux. 1564.
Il ne s'agiſſoit plus que de rendre à la France ſon ancien éclat par une adminiſtration également ſage, ferme & vigoureuſe ; il falloit ſur-tout calmer l'animoſité mutuelle qui régnoit entre les Catholiques & les Proteſtants ; le Connétable qui gouvernoit ſous l'autorité de la Reine-mere, donna à cette Princeſſe le même conſeil qu'il avoit donné à Henri II au commencement de ſon regne ; c'étoit de faire voyager le Roi dans les principales provinces du Royaume, afin d'y rétablir par-tout l'ordre & la ſoumiſſion aux loix, & de rappeller

dans le cœur des peuples, ces anciens ſentiments de reſpect, de vénération & d'amour pour leur Prince, que les diſcordes civiles avoient à la vérité affoiblis, mais non pas éteints.

Un conſeil ſi ſage fut goûté de la Reine : elle conduiſit le Roi en Champagne, en Bourgogne, dans le Lyonnois, le Dauphiné, la Provence, le Languedoc & la Gaſcogne : elle vit preſque par-tout & ſur-tout dans ces dernieres provinces, les débris encore fumants d'une infinité de villes, de bourgs, de châteaux & de villages détruits ;
1565. elle s'aboucha à Bayonne avec la reine d'Eſpagne ſa fille & le duc d'Albe, à qui, pour donner une haute idée de ſa magnificence & des reſſources de la France, elle donna les fêtes les plus brillantes. La Cour reprit enſuite le chemin de la capitale par la Guienne, le Poitou & les provinces de la Loire ; le voyage enfin dura deux ans, pendant leſquels le Connétable, malgré ſon grand âge & ſes infir-

mités, n'abandonna pas le Roi d'un ſeul jour.

A ſon retour à Paris, le Connétable demanda à la Reine la permiſſion de ſe démettre de ſa charge entre les mains du maréchal de Montmorenci ſon fils aîné, que l'illuſtre de Thou nous repréſente partout, comme le ſeigneur le plus accompli du Royaume ; mais Catherine, qui après la mort ou la retraite du Connétable, vouloit faire tomber le commandement général des armées au duc d'Anjou ſon fils, la lui refuſa, ſous prétexte que le Maréchal avoit un penchant ſecret pour les Proteſtants. Le prince de Condé profita habilement du chagrin que ce refus cauſa au Connétable ; il vint le trouver, pour le prier d'agréer qu'il demandât pour lui-même cette premiere charge du Royaume : Montmorenci y conſentit ſans peine. Il eût été facile à la Reine de détacher à ce prix du parti Calviniſte le prince de Condé, qui déja avoit cherché à réparer ſes écarts au ſiege du Havre ; mais

*Davila, liv. 4.*

*Brantome, éloge de la reine Catherine de Médicis.*

Médicis joignit en quelque ſorte l'inſulte au refus ; elle engagea le duc d'Anjou à traiter ce Prince avec une hauteur outrageante.

1566.

L'ame ſenſible & fiere de Condé fut outrée : on prétend que la conduite de la Cour à ſon égard accéléra la guerre civile, qui déja paroiſſoit inévitable : en effet, la paix dont le Royaume jouiſſoit, étoit armée de ſoupçons & de défiance : la haine entre les Catholiques & les Proteſtants ne demandoit qu'à éclater ; ceux-ci ſe plaignoient avec autant de fierté que d'amertume, de l'infraction des édits publiés en leur faveur : il n'y avoit preſque point de ſemaine qu'il n'y eût quelques Proteſtants aſſaſſinés de ſang froid. Mais rien n'excitoit plus leurs alarmes, que les conférences ſecrettes que la Reine avoit eues à Bayonne avec le duc d'Albe ; ils prétendoient qu'elle avoit conſpiré leur perte au milieu des fêtes, de concert avec cet homme ſanguinaire ; l'averſion conſtante du Connétable pour la

*Thuanus, Liber XLII.*

nouvelle réforme, quelques paroles piquantes qui lui étoient échappées à Chantilly contre l'Amiral en présence de la Reine, & surtout le crédit dont le cardinal de Lorraine leur implacable ennemi jouissoit à la Cour, les inquiétoient également : d'un autre côté, les Catholiques ne jettoient jamais les yeux sur les ruines récentes des lieux sacrés qu'ils n'entrassent en fureur; ils ne respiroient qu'une guerre qui les mît à portée de satisfaire leur vengeance implacable.

Cependant le Pape, le roi d'Espagne, le duc de Savoie, attentifs à entretenir le feu des discordes civiles dans le Royaume, ne cessoient d'exhorter la Reine à révoquer les édits de pacification, & à obliger les Protestants par la force des armes à rentrer dans le sein de l'Eglise; ils offroient de concourir de toute leur puissance au succès d'une entreprise qu'ils vouloient faire passer pour également sainte & héroïque.

Dans ces circonstances, Condé & l'Amiral personnellement aigris,

aſſemblent leurs amis, & les exhortent à prévenir l'orage ſuſpendu ſur leurs têtes : tel fut le ſentiment de Coligni adopté par les principaux chefs du parti ; on devoit ſe ſaiſir de la perſonne du Roi, & faire la guerre ſous ſon nom, afin de faire paſſer le parti Catholique pour rebelle.

Peu s'en fallut que cette entrepriſe ſur la perſonne du Roi conduite avec le même ſecret & la même profondeur que la conſpiration d'Amboiſe ne réuſsît. Déja Condé avoit aſſemblé huit cents gentilshommes d'un courage déterminé ; déja ils étoient arrivés à Lagni à quelques lieues de Monceaux, maiſon de plaiſance de la Reine, où le Roi étoit avec toute la Cour ; cependant, le jeune prince, Médicis, le Connétable ignoroient encore le danger dont ils étoient menacés : ce n'eſt pas que la Reine & Montmorenci n'euſſent reçu quelques avis du projet de l'Amiral ; mais il leur avoit paru également ridicule & chimérique ; ils

*Mémoires de Caſtelnau, liv. 6. chap. 1.*

1567.

ils traitoient de visionnaires tous ceux qui leur en parloient : le Connétable disoit tout haut, qu'une armée ne tomboit pas des nues ; qu'il étoit impossible que cent hommes s'assemblassent dans quelque partie que ce fût du Royaume, sans qu'il en fût averti sur le champ. Mais pour le coup l'Amiral avoit sû tromper la vigilance, ou corrompre la fidélité de ceux auxquels le Connétable avoit donné sa confiance. Montmorenci eut à peine le temps de conduire le Roi, la Reine, & toute la Cour à Meaux ; il envoya en même-temps courier sur courier à un corps de six mille Suisses campés à Château-Thierry, pour leur ordonner de se mettre sur le champ en marche. Cependant le péril augmentoit à chaque instant ; il y avoit lieu de craindre que Condé ne prévînt les Suisses ; la Cour n'auroit eu à lui opposer que quelques gardes & sept ou huit cents seigneurs & gentilshommes, qui pour la plupart n'avoient d'autres armes que leurs épées : ce fut

*Thuanus, Liber XLII.* alors que la Reine jetta les yeux sur le maréchal de Montmorenci, dont elle connoissoit la prudence & la dextérité, pour amuser Condé & Coligni.

Le Maréchal s'acquitta avec succès d'une commission si importante; il trouva les Protestants rangés en bataille à Torcy près de Lagni; il s'adressa aux chefs, à qui il fit des reproches mêlés de douceur & de modération sur leur audace. Ceux-ci lui répondent, qu'on les a réduits à la triste nécessité de prendre les armes: Montmorenci réplique; il traîne en longueur la conférence, dont le résultat fut qu'il se chargeroit d'un mémoire contenant les
1567. griefs des Protestants. La conférence n'étoit pas terminée, que le prince de Condé quitte brusquement le Maréchal; il venoit d'apprendre que les Suisses qu'il avoit compté surprendre & tailler en pieces, marchoient sans s'arrêter: mais quelques efforts que fît ce Prince, il ne put venir à bout de les joindre; les Suisses étoient déja

arrivés à Meaux. C'eſt en ſauvant ainſi le Roi, la Reine & la famille Royale, que le maréchal de Montmorenci ſe vengea du refus qu'on venoit de lui faire de la ſurvivance de la charge de Connétable. *Ibidem.*

Cependant on délibéroit à la Cour ſur le parti qu'il s'agiſſoit de prendre dans des conjonctures ſi délicates. Le Roi reſtera-t-il à Meaux? ſe rendra-t-il à Paris? Le Connétable, chez qui le conſeil ſe tenoit, fut d'avis que le Prince demeurât à Meaux, ville forte par elle-même, & que l'arrivée des Suiſſes & des autres troupes qu'il avoit mandées de tout le Royaume, alloit rendre imprenable ; il repréſente que la Cour ne pouvoit ſe mettre en chemin, pour gagner la capitale, ſans courir les riſques d'un combat, dans de vaſtes plaines où la cavalerie a tout l'avantage. A ces raiſons, le Connétable en ajoutoit d'autres qui n'étoient gueres moins ſages : il diſoit que quand même on pourroit s'aſſurer du ſuccès, il falloit éviter que le Roi ne com- *Ibidem.*

battît ſes ſujets, parce qu'il lui ſeroit honteux d'être vaincu, & fort triſte d'être vainqueur; que les Proteſtants s'étoient juſqu'alors en quelque ſorte contenus dans les bornes du devoir; mais que ſi une fois les armées ſe trouvoient en préſence, quoiqu'on n'en vînt pas aux mains, le Roi n'oublieroit jamais l'in-
1567. ſulte perſonnelle qu'il auroit reçue; que les Proteſtants d'un autre côté, gens inquiets, ſoupçonneux, défiants, appréhenderoient ſans ceſſe le reſſentiment du Prince, & que cette ſeule crainte ſuffiroit pour les tenir toujours armés; qu'enfin il ne prévoyoit que des guerres funeſtes & éternelles, ſi on réduiſoit le Roi à la néceſſité de combattre ou de fuir devant ſes ſujets. C'eſt ainſi qu'opina le Connétable, le premier homme ſans contredit du Royaume par ſa dignité, ſa longue expérience & ſon tendre amour pour le nom François. Il haïſſoit beaucoup les Proteſtants, mais encore plus la guerre civile, dont il avoit vu de ſi terribles effets dans les derniers

troubles ; la Reine, le chancelier de l'Hôpital, le conſeil entier ébranlés par la force & la ſageſſe de ſon diſcours, ſe rangerent à ſon opinion.

Mais le jour même Médicis ſéduite par les artifices du Cardinal de Lorraine, qui ne ceſſoit de lui repréſenter, que c'en étoit fait de la liberté du Roi, s'il reſtoit à Meaux, aſſemble un nouveau conſeil, comme ſi les faux bruits que le Cardinal ſemoit, qu'il arrivoit de nouvelles troupes aux Proteſtants, euſſent mérité de nouvelles délibérations : il fut conclu que le Roi prendroit le chemin de la capitale ſous l'eſcorte des Suiſſes : le chancelier de l'Hôpital qui n'étoit pas moins zélé pour les véritables intérêts de l'Etat que le Connétable, s'oppoſe à une réſolution qui expoſoit la perſonne du Roi ; il repréſente à la Reine que les auteurs des fauſſes nouvelles qu'on débitoit pour l'alarmer, méritoient la mort ; mais il ne recueillit de ſa liberté que la haine implacable de la maiſon de Lorraine, qui le fit

*Ibidem.*

difgracier après la mort du Connétable.

Cependant ce feigneur aidé du duc de Nemours, paffa toute la nuit du 27 au 28 Septembre, à raffembler les troupes & à donner fes ordres; l'avant-garde compofé des chevaux-légers de la Reine, & des Suiffes, au milieu defquels le Roi, la Reine, les Dames de la Cour & les Ambaffadeurs vinrent fe réfugier, s'ébranla fur le minuit. Elle étoit commandée par le duc de Nemours, fur la promeffe duquel Catherine de Médicis avoit hazardé cette retraite; le Connétable la foutenoit avec tous les courtifans, feigneurs, gentilshommes, officiers, au nombre de huit cents; mais ils n'étoient armés, comme on l'a déja dit, que d'épées & de poignards.

1567. L'armée fit d'abord quatre lieues fans être inquiétée; mais à la pointe du jour paroiffent le prince de Condé & l'Amiral, qui à la tête de fix cents cavaliers fe préparent à enfoncer les Suiffes; ceux-ci s'arrêtent; ils oppofent la contenance

la plus fiere & la plus menaçante à l'ennemi; déja ils avoient baisé la terre; on sait que cet acte d'humilité étoit alors chez eux le signal du carnage : le prince & l'Amiral, après avoir considéré quelque-temps l'ordre de ce brave corps, s'éloignent tout-à-coup; il n'y eut que d'Andelot d'un côté, & la Rochefoucault de l'autre, qui avec environ 500 maîtres, approchent du bataillon jusqu'à la portée du pistolet; ils firent même leurs décharges; mais ils furent repoussés : l'armée Catholique, malgré les fréquentes alarmes & les divers assauts qu'elle essuya, fit encore trois lieues sans être enfoncée.

En arrivant au Bourget, le Roi rencontra le duc d'Aumale, le maréchal de la Vieilleville & le baron de Biron, qui sur le bruit du danger dont il étoit menacé, étoient accourus de Paris avec trois cents cavaliers. Le Connétable profita de ce secours, pour faire partir le Roi, la Reine, les Dames & les Ambassadeurs, par des routes détournées;

pour lui il continua de marcher à la tête des Suiſſes & du reſte de la nobleſſe par le grand chemin, tournant de temps en temps tête à l'ennemi : c'eſt ainſi qu'après une des plus belles retraites dont on ait jamais entendu parler, il arriva ſans aucune perte à Paris.

1567. Le Roi y étoit entré la veille au milieu des applaudiſſements d'un peuple immenſe, qui ne ſavoit comment exprimer ſa joie de le voir échappé d'un ſi grand danger. Mais ſi d'un côté le jeune Prince parut ſenſible aux acclamations des Pariſiens, de l'autre il n'oublia jamais l'audace des Proteſtants ; de-là la haine implacable qu'il conçut contr'eux, & qu'il éteignit dans des fleuves de ſang.

Cependant les chefs de la faction Calviniſte, au déſeſpoir de voir leurs deſſeins confondus, ne ſavoient à quoi ſe réſoudre ; ils paſſerent cinq jours entiers à Claie à délibérer ; le réſultat enfin de ces longues délibérations fut de porter le fer & le feu dans les envi-

rons de la capitale, de la bloquer & de l'affamer : les troupes qui leur arrivoient de jour en jour, les mirent à portée d'exécuter un projet ſi hardi ; ils ſe ſaiſiſſent de S. Denis, de S. Cloud, de Charenton, & de tous les poſtes voiſins de Paris. La Reine ſurpriſe & étonnée, eut recours aux négociations. Il eſt conſtant que ſi les Proteſtants n'euſſent demandé que l'exercice public de la Religion ſans aucune diſtinction de lieux, ils l'auroient obtenu ; mais dans un mémoire qu'ils préſenterent, ils eurent l'audace de vouloir mettre des bornes à l'autorité ſuprême; ils exigeoient du Roi qu'il modérât les impôts inventés, affermés & levés par des Italiens, à la ruine de la nobleſſe & du peuple ; qu'il diſtribuât également aux Proteſtants comme aux Catholiques, les dignités, les honneurs & les magiſtratures ; qu'il congédiât les Suiſſes ; enfin qu'il aſſemblât les Etats généraux.

*Popeliniere, livre 12.*

1567.

On ne ſauroit croire combien

*Thuanus, Liber XLII.*
Catherine de Médicis fut indignée d'un mémoire ſi hardi : cette Princeſſe d'un génie vaſte & élevé, d'une magnificence & d'un luxe inouis juſqu'alors dans la Monarchie, regarda comme une inſulte perſonnelle le trait lancé contre les Italiens. C'eſt alors que ne prenant plus conſeil que de la haine qu'elle avoit conçue depuis quelque temps contre les Proteſtants, elle les envoya ſommer par un hérault de mettre bas les armes, ſous peine d'être déclarés criminels de leze-Majeſté. La fierté de la Reine étonna les Proteſtants, qui venant à réfléchir, que leur mémoire les rendroit également odieux à toutes les têtes couronnées de l'Europe, Proteſtantes comme Catholiques, prirent le parti de s'excuſer, & de ſe réduire à l'article de la Religion. Leur réponſe ſoumiſe & modérée, adoucit tout ce qu'il y avoit de gens qui abhorroient l'effuſion du ſang François ; le Connétable à leur tête, opina dans le conſeil qu'il falloit renouer les conféren-

ces, & terminer la querelle par les voies de la douceur. Médicis toujours irritée contre les Proteſtants, perſuadée d'ailleurs qu'il étoit de ſon intérêt de diviſer par des guerres éternelles les Montmorencis, des Princes du Sang & des Colignis, s'oppoſa à ſon avis; mais le Connétable dont le conſeil ne pouvoit s'empêcher de reſpecter les lumieres, la droiture, & l'amour pour la patrie, l'emporta: il ſe chargea lui-même de cette importante négociation avec les maréchaux de Montmorenci, de Coſſé, M. de Biron, & M. de l'Aubeſpine ſecretaire d'Etat. Il trouva à la Chapelle ſur le chemin de S. Denis, le prince de Condé, les trois Colignis & le comte de la Rochefoucault qui l'attendoient.

1567.

*Ibidem.*

Après les premiers compliments, Condé demanda pour préliminaire de la paix, le plein & entier exercice de la Religion réformée dans tout le Royaume, ſans aucune diſtinction de lieux & de perſonnes. Le Connétable choqué du ton fier

du chef des Proteſtants, qui ſembloit parler en vainqueur, déclara hautement qu'il falloit s'en tenir à l'édit de pacification d'Amboiſe, & aux reſtrictions que le roi avoit jugé à propos d'y apporter ; il ajouta que l'intention de Sa Majeſté n'avoit jamais été d'autoriſer deux Religions dans ſon Royaume, mais plutôt d'employer toute ſa puiſſance pour conſerver & affermir l'ancienne; en un mot, qu'on devoit regarder les édits accordés aux Proteſtants, non comme perpétuels & irrévocables, mais comme proviſoires. On conçoit combien cette derniere réflexion dut déplaire au Prince & à ſes amis : le cardinal de Châtillon ne pouvant plus modérer l'excès de ſa colere, s'emporta contre ſon oncle ; celui-ci lui répondit avec toute la hauteur qui lui étoit naturelle ; on ſe ſépara plus aigris & plus animés qu'auparavant.

1567.

*Davila, livre 4.*

Déja Paris, cette ville immenſe bloquée de toutes parts, commençoit à éprouver la diſette ; le peuple

animé par les auteurs ſecrets de la guerre, éclate en murmures contre le Connétable ; il n'eut pas honte d'accuſer ce grand homme qui avoit donné des marques ſi éclatantes de ſon zele pour la religion de ſes peres, d'intelligence avec le prince de Condé & les Colignis ſes neveux. Montmorenci, l'homme de ſon ſiecle qui avoit le plus de fermeté dans l'ame, mépriſoit les vains diſcours du peuple ; & dans le temps même qu'on oſoit lui imputer, pour ainſi dire, de conſpirer avec l'ennemi la perte de Paris, il étoit profondément occupé d'un projet dont le ſuccès eût détruit les Proteſtants, & terminé la guerre civile. *Thuanus, Liber XLII.*

Le duc d'Albe, gouverneur général des Pays-Bas, avoit offert pluſieurs fois au Roi, au nom de ſon maître, toutes les forces qu'il avoit ſous ſon commandement, & même ſa perſonne, pour dompter les rebelles : le Connétable lui dépêcha Caſtelnau, pour lui demander quatre vieux régiments qui prendroient la route de Senlis, où ils *Caſtelnau, liv. 6, chap. 6.*

ſeroient joints par une partie des forces du Roi; de Senlis ils devoient marcher à S. Denis, & enfermer ainſi les Proteſtants entr'eux & l'armée que commandoit le Connétable à Paris : il eſt conſtant qu'il eût été impoſſible à l'ennemi enveloppé ainſi de toutes parts d'éviter ſa ruine.

Mais le général Eſpagnol n'avoit prodigué les offres & les promeſſes que dans le deſſein d'exciter un nouvel incendie en France ; loin de l'éteindre, il ne cherchoit qu'à l'augmenter : peut-être craignoit-il autant que Coligni lui-même, le ſuccès d'un deſſein qui eût rendu le Roi maître abſolu de ſon Royaume & plus redoutable qu'auparavant. D'abord il amuſa le député du Connétable ſous divers prétextes ; obligé enfin à ſe décider, il conſentit à envoyer deux mille chevaux ſous les ordres du comte d'Aremberg ; mais il les choiſit parmi ſes plus mauvaiſes troupes, & il ordonna au Comte de prendre le chemin de Beauvais,

*Ibidem.*

& ſur-tout d'éviter la rencontre des Proteſtants.

Montmorenci voyant combien peu il devoit compter ſur des alliés qui étoient au fond les plus mortels ennemis du nom François, ne ſongea plus qu'à détruire les Proteſtants avec les ſeules forces du Roi : il étoit d'autant plus animé contr'eux, qu'il les ſoupçonnoit du deſſein affreux de détrôner le Roi, pour mettre la couronne ſur la tête du prince de Condé; on avoit fait tomber entre ſes mains une monnoie ſur laquelle on voyoit d'un côté la tête du Prince, de l'autre les armes de France avec cette inſcription: *Ludovicus XIII Dei gratiâ Francorum Rex, primus Chriſtianus*; le Connétable la produiſit au Louvre en plein conſeil : mais cette médaille n'avoit-elle pas été fabriquée par les ennemis du Prince & des Proteſtants, pour les rendre encore plus odieux au Connétable & à tous les fideles ſujets du Roi?

*Brantome, éloge du prince de Condé.*

Quoi qu'il en ſoit, ce ſeigneur avoit déja repris pluſieurs poſtes

aux environs de la Capitale ; il avoit ouvert le chemin aux vivres qui entrerent en abondance dans Paris. Ces avantages n'empêcherent point le peuple, toujours excité par les ennemis du Connétable, de se plaindre avec plus de force que jamais. Montmorenci, qui ne croyoit pas devoir préférer sa réputation & sa gloire au salut de l'Etat, ne daigna pas dire un seul mot pour se justifier ; il attendit tranquillement tous ses renforts ;
1567. enfin, se voyant à la tête d'une armée de plus de quinze mille hommes, c'est-à-dire, quatre ou cinq fois plus nombreuse que celle du prince de Condé, il résolut d'aller lui livrer bataille : on peut dire qu'il se conduisit en grand capitaine ; il surprit les Protestants, malgré les avis qu'ils recevoient tous les jours de la Cour même.

D'Andelot venoit d'être détaché avec une partie de l'armée, pour empêcher les Espagnols de passer la Seine à Poissi ; le Connétable n'eut pas plutôt appris le départ d'An-

*Mémoires de Tavanes.*

delot, qu'il envoie, le 9 Novembre au ſoir, cinq cents cavaliers, pour harceler l'ennemi, & le forcer de paſſer toute la nuit ſous les armes. Le lendemain, le Connétable ſort de Paris à la tête de ſon armée, commandée ſous ſes ordres par les maréchaux de Montmorenci, d'Amville, le duc d'Aumale, M^rs de Coſſé & de Biron. En prenant congé du Roi, le généreux vieillard lui parla ainſi : *Sire, ce jour-ci me juſtifiera des reproches de mes ennemis; je ne rentrerai dans Paris que mort ou victorieux.*

Thuanus, Liber XLII.

Arrivé dans la plaine de S. Denis, le Connétable rangea ſon armée en bataille : la droite s'étendoit juſques vis-à-vis Aubervilliers ; la gauche juſqu'à la Seine vers S. Ouen ; entre ces deux corps, étoit la bataille, à la tête de laquelle il combattoit en perſonne ; le maréchal de Montmorenci le couvroit avec quelques compagnies d'hommes d'armes ; plus loin étoit le corps de réſerve, poſté derriere la Villette, commandé par le maré-

chal d'Amville & le duc d'Aumale ;
1567. le temps que le Connétable employa à faire défiler les troupes de Paris, & à les mettre en ordre de bataille, emporta une partie de la journée ; il étoit trois heures après midi, lorſqu'on fut en préſence de l'ennemi.

Le Connétable n'avoit pas cru que le prince de Condé, reduit à douze cents hommes de cavalerie & à dix-huit cents d'infanterie, oſât l'attendre en raſe campagne ; il s'étoit préparé à le chaſſer des villages d'Aubervilliers & de S. Ouen, pour le renfermer enſuite dans S. Denis ; mais l'intrépide Condé n'eut pas plutôt vu l'armée Royale approcher, qu'il ſort de ſes
*Ibidem.* poſtes pour l'aſſaillir. C'eſt ainſi qu'il avoit diſpoſé ſon armée, (ſi toutefois la poignée de combattants dont il étoit ſuivi, mérite le nom d'armée) : Coligni commandoit la droite, Genlis la gauche ; Condé, ſécondé du cardinal de Châtillon, s'étoit mis à la tête du centre.

Ce fut Montmorenci qui, voulant profiter du reſte du jour, entama l'action par la décharge de ſon artillerie ſur le village d'Aubervilliers. Genlis, qui ſe voit expoſé au feu des Catholiques, marche droit au canon défendu par une groſſe troupe d'arquebuſiers; Coligni, de ſon côté, fond ſur la gauche de l'armée Royale commandée par M. de Coſſé qui le reçut avec beaucoup de courage; mais, après une vigoureuſe réſiſtance, celui-ci eut la douleur de voir ſa cavalerie renverſée ſur le régiment de Paris: ce corps compoſé de la plus brillante jeuneſſe de la Capitale, étoit ſans contredit le plus beau de l'armée; la magnificence des habits, la beauté des armes répondoient à la bonne mine & à la taille avantageuſe de l'officier & du ſoldat; il avoit toujours témoigné un deſir extrême de combattre, perſuadé que toutes les forces des Huguenots ne tiendroient jamais devant lui; mais il ne ſe fut pas plutôt apperçu que

*Hiſtoire des hommes illuſtres de France, tom. 11. p. 439.*

1567.

l'action devenoit périlleuſe, qu'oubliant ſes promeſſes, il jugea à propos d'aller chercher un aſyle juſques dans ſes propres foyers. L'Amiral ne daigna pas ſeulement le pourſuivre; il tourna vers les Suiſſes qui, étonnés des commencements funeſtes du combat, ne ſoutinrent pas dans cette journée la gloire qu'ils avoient acquiſe à la retraite de Meaux; ils reculerent: c'étoit-là l'inſtant de vaincre; Condé le ſaiſit en grand Capitaine; il s'avance pour prendre en flanc le corps de bataille que la fuite de la gauche laiſſoit découvert; mais le maréchal de Montmorenci, dont les talents militaires brillerent avec éclat dans cette journée, ayant pénétré ſon deſſein, marche à lui; Condé lui oppoſe une partie de ſa cavalerie, & s'élance avec l'autre au milieu du corps de bataille de l'armée Royale. La défaite de la gauche y avoit déja répandu la terreur; le Connétable, qui avoit en même temps à combattre l'Amiral & le Prince, qui réuniſſoient

tous leurs efforts contre lui ſeul, perſuadés que de ſa mort ou de ſa priſon dépendoit le ſuccès de la bataille, remplit les fonctions de général & de ſoldat; mais, malgré les prodiges de valeur qu'il fit, il ſe vit auſſi généralement & auſſi lâchement abandonné qu'à Saint-Quentin & à Dreux : déja il avoit reçu ſept bleſſures à la tête & au viſage; pour comble de malheur, il venoit de rompre ſon épée dans le corps d'un gendarme ennemi; mais, comme ſi l'indignation eût encore ajouté à ſon courage & à ſes forces, inveſti de toutes parts, il combattoit toujours avec une vigueur étonnante; enfin Robert Stuard le joint, & lui préſentant le piſtolet à la gorge, il lui cria de ſe rendre : *Me rendre*, répondit le Connétable! *tu ne me connois pas. C'eſt parce que je te connois*, lui répondit le ſeigneur Ecoſſois, *que je te porte celui-là.* Il lui lâcha en même-temps ſon coup, que le Connétable reçut dans les reins; Montmorenci ſe retourne, &, quoi-

1567.

*Popeliniere, liv.* 8.

que bleſſé mortellement, il donna un ſi furieux coup du pommeau de ſon épée rompue dans le viſage de Stuard, qu'il lui fit ſauter trois dents; tous les deux tombent en même-temps de cheval, le Connétable évanoui & mourant.

Pendant que ce grand homme éprouvoit ainſi le ſort des armes, ſon fils aîné tailloit en pieces tout ce qui ſe préſentoit à lui : déja il avoit joint le prince de Condé, qui ſe vit ſur le point d'eſſuyer la même deſtinée que le Connétable; il fut renverſé de cheval; il n'échappa à la mort qu'avec beaucoup de peine: d'Amville, de ſon côté, avoit rallié les débris de l'aîle gauche; il ramenoit les Suiſſes à la charge; mais Condé & Coligni, qui avoient perdu une grande partie de leurs plus braves combattants, jugerent à propos de ſe retirer à S. Denis.

*Thuanus, Liber XLII.*

Cependant le Connétable revenu de ſon évanouiſſement, demande à ceux qui l'environnent des nouvelles de la bataille & des autres chefs; lorſqu'on lui eut ré-

*Brantome, tom. 7, pag. 123, 124.*

pondu que l'armée du Roi étoit maîtresse du champ de bataille, & que le combat n'avoit été, pour ainsi dire, fatal qu'à lui seul, il remercia le Dieu des armées; il demanda ensuite pourquoi on s'arrêtoit autour de lui, sans poursuivre la victoire: *Mon cousin*, dit-il, 1567.
en s'adressant à M. de Sanzay, homme de qualité & son parent, *je suis mort; mais je bénis le ciel de mourir ainsi pour ma Religion, mon Roi & ma Patrie; dites à Sa Majesté que j'ai été enfin assez heureux pour trouver la mort que j'avois cherchée tant de fois pour le service de son pere & de ses aïeux*. En même-temps, *Ibidem.*
il prend son épée, dont le pommeau étoit fait en forme de croix, qu'il baise sans cesse, recommandant son ame à Dieu. Sur ces entrefaites, arrivent ses enfants qui se jettent sur lui, l'embrassent & l'exhortent à avoir bon courage, en l'assurant, avec tous ceux qui étoient présents, qu'il guériroit de ses blessures; mais le Connétable, qui se sentoit frappé à mort, vouloit expirer sur le champ

de bataille ; il réſiſta long-temps aux prieres qu'on lui fit de ſe laiſſer tranſporter à Paris ; enfin ne pouvant plus réſiſter aux vives attaques de tout ce qu'il avoit de plus cher, *J'y conſens*, dit-il ; *non que j'aie aucune eſpérance de guérir, car je ſuis mort, mais c'eſt pour voir encore une fois le Roi & la Reine, leur dire adieu, & leur porter moi-même, par mes bleſſures, les aſſurances de la fidélité que j'ai toujours portée à leur ſervice.*

On le conduiſit donc à ſon hôtel à Paris rue Sainte Avoie, aujourd'hui l'hôtel de Meſme : il eut encore la force de vivre deux jours, quoiqu'il eût reçu huit bleſſures, dont il n'y en avoit pas une qui ne fût mortelle ; le lendemain, 11 de Novembre, le Roi, la Reine & la Famille Royale lui rendirent viſite. Le Connétable répéta au jeune Prince les paroles qu'il avoit chargé M. de Sanzay de lui porter, & il en ajouta d'autres auſſi magnanimes, inſiſtant ſur-tout ſur la joie qu'il avoit de mourir pour lui. Le Roi, la

la Reine, tous ceux qui étoient préſents, ne répondirent que par leurs larmes au diſcours du Connétable; il n'y avoit perſonne qui ne fût attendri, & pénétré de reſpect & d'admiration, en voyant tant de conſtance, de vertu & de grandeur d'ame. Cependant le Connétable étoit en proie aux douleurs les plus aiguës, qu'il ſoutint en héros: on ſait ce qu'il répondit à un Prédicateur Cordelier qui l'exhortoit dans ces derniers moments: *Ah! mon pere*, lui dit le Connétable, *croyez-vous qu'un homme qui a ſu vivre près de 80 ans avec honneur, ne ſache pas mourir un quart-d'heure.* Il expira le 12 Novembre, dans les ſentiments de la plus haute piété: il étoit âgé de 74 ans. 1567.

On prétend que les larmes que Catherine de Médicis verſa en abondance auprès du lit du Connétable mourant, ne furent pas ſi ſinceres que celles du Roi & de toute la France; on ajoute même que cette Princeſſe pleuroit de joie

*Thuanus; Liber XLII.*

de ſe voir délivrée d'un homme qu'elle avoit long-temps haï & toujours redouté : elle ne pouvoit lui pardonner le crédit étonnant dont il jouiſſoit à la Cour & dans le Royaume, qu'il avoit preſque toujours gouverné avec une autorité abſolue depuis la bataille de Pavie. D'autres Ecrivains juſtifient, au contraire, la douleur de cette Princeſſe ; ils croient qu'elle fut d'autant plus vraie, qu'en perdant le Connétable, la Reine perdoit le plus ferme appui du thrône, celui de tous les grands du Royaume, ſur la fidélité, l'expérience, l'autorité duquel elle pût ſe repoſer de la conduite de la guerre ; tous les autres lui étoient ſuſpects, ou bien ils n'avoient ni la grande réputation, ni la fermeté du Connétable, pour ſavoir ſe faire obéir, dans des temps auſſi orageux, des Princes, des Généraux & des troupes.

*Hiſtoire de France de Daniel, tom. 6, p. 394.*

Quoi qu'il en ſoit des regrets faux ou ſinceres de la Reine, elle fit rendre au Connétable, après

ſa mort, les mêmes honneurs qu'aux Rois : on porta ſon effigie à ſes funérailles, où aſſiſterent le Parlement & les autres Cours ſupérieures ; ſes cendres auroient été mêlées à S. Denis avec celles des Rois, s'il n'eût ordonné lui-même, par ſon teſtament, qu'on l'enterrât dans l'Egliſe de S. Martin de Montmorenci, où ſa veuve & ſes enfants lui ont fait élever un des plus ſuperbes mauſolées qu'il y ait en France ; mais ſon cœur, conformément au deſir d'Henri II, fut placé auprès de celui de ce Prince, aux Céleſtins, dans la chapelle d'Orléans ([a]). 1567.

([a]) On lit aux pieds d'une des trois ſtatue qui embelliſſent ce monument les vers ſuivants

Ci deſſous giſt un cœur plein de vaillance,
Un cœur d'honneur, un cœur qui tout ſavoit,
Cœur de vertu, qui mille cœurs avoit,
Cœur de trois Rois & de toute la France ;
Ci giſt, ce cœur qui fut notre aſſurance,
Cœur qui le cœur de juſtice vivoit,
Cœur qui de force & de conſeil ſervoit,
Cœur que le Ciel honora dès l'enfance,
Cœur non jamais ni trop haut, ni remis,
Le cœur des ſiens, l'effroi des ennemis,

Telle étoit la haute idée que l'un & l'autre parti avoit du Connétable, que ſa mort, comme ſi c'eût été un deuil public de toute la nation, fut ſuivie d'une eſpece de ſuſpenſion d'armes : il n'y a ſans-doute que la mort d'un grand homme qui puiſſe exciter de pareils regrets. On a vu qu'il y a peu d'hommes dans ce ſiecle, dont la gloire ait égalé celle de Montmorenci; quoique la fortune lui ait été ſouvent contraire à la tête des armées, dans les dernieres années de ſa vie, on ne ceſſa jamais de le regarder comme un des plus grands capitaines qu'il y eût alors. Si le Connétable Anne trouva dans la carriere des armes des rivaux plus heureux, peut-être même plus habiles, on peut dire qu'il l'emporta ſur tous les Miniſtres de ſon temps, par ſa ſageſſe, ſon expérience & ſa probité. Mais ce qui

*Hiſtoire des hommes illuſtres de France, tom. 11.*

Cœur qui fut cœur du roi Henri ſon maître:
Le Roi voulut qu'un ſépulchre commun
Les enfermât après leur mort, pour être,
Comme en vivant, deux mêmes cœurs en un.

doit rendre ſa mémoire chere à la nation, c'eſt le tendre amour qu'il eut pour ſa patrie, le zele ardent qu'il témoigna toute ſa vie pour la gloire du nom François, & le bonheur des peuples; c'eſt la diſcipline admirable qu'il établit dans les armées, & qui diſparut après lui: ſa mort fut regardée comme une perte égale pour la Religion & l'Etat; mais, comme le Connétable l'avoit dit lui-même, pouvoit-il terminer ſa longue & brillante carriére d'une maniere plus glorieuſe, plus digne de lui? *Qu'on parcoure*, dit Brantome, *toute l'hiſtoire, on ne trouvera jamais une telle vaillance; un tel âge & une telle mort, mêlés enſemble en une ſeule perſonne.*

C'eſt ſur-tout le préſident de Thou qu'il faut entendre déplorer la mort du Connétable & la retraite du chancelier de l'Hôpital, par rapport à l'aſcendant que le Pape & le roi d'Eſpagne prirent à la Cour de France, aſcendant funeſte qui ne contribua pas peu à la ruine du Royaume: *Non*, s'écrie le ſublime 1567.

Hiſtorien, *jamais ces grands hommes, ſi dignes des reſpects & de la vénération de la poſterité, n'auroient ſouffert l'aviliſſement de la nation.*

Tous nos Ecrivains donnent partout les plus grandes louanges au Connétable ; la preuve qu'elles n'ont point été dictées par la partialité, la flatterie, c'eſt que les étrangers ont encore renchéri ſur ces éloges. Cependant, malgré cet accord unanime, on doit convenir que ſi Anne de Montmorenci eut de grandes vertus, des talents éminents, un génie ſupérieur, un courage tel que l'Hiſtoire n'en offre point de plus intrépide, il eut auſſi de grands défauts ; ſa fermeté dégénéroit quelquefois en opiniâtreté, ſa fierté en hauteur, ſa juſtice en ſévérité, ſonéconomie en avarice, ſa prudence en lenteur ; on ne parle point ici de ſon ambition, parce qu'elle fut toujours plus juſte & plus modérée que celle de preſque tous les grands hommes de ce ſiecle.

Brantome lui donne une louange

qu'il n'y a point de Miniſtre qui ne dût envier, c'eſt d'avoir fait administrer les finances avec très-peu de charge du peuple ; il appuie ſon témoignage de la voix publique, qui eſt, ſans contredit, le plus glorieux de tous les ſuffrages.

Ce ſeigneur étoit très-attaché à la Religion, dont il rempliſſoit non-ſeulement les devoirs, mais encore les conſeils avec beaucoup de régularité ; il jeûnoit tous les Vendredis : ce jour-là, il ſe rendoit au ſouper de la Reine qui lui faiſoit donner un ſiege ; elle ceſſoit alors de parler aux autres courtiſans, pour entretenir le Connétable, qui, malgré toute ſa ſévérité, ſavoit égayer agréablement une converſation. Toutes les fois qu'il accompagnoit le Roi ou la Reine à leurs promenades à pied, on lui donnoit un petit cheval à cauſe de ſes gouttes : le maréchal de Briſſac jouiſſoit de la même diſtinction. Quoique la longue expérience du Connétable, & la connoiſſance qu'il avoit du cœur hu-

*Hommes illuſtres de Brantome.*

main, euſſent dû le rendre plus indulgent qu'un autre, il ne voyoit point commettre de faute, de celles ſur-tout qui peuvent influer ſur les intérêts du Roi & du peuple, qu'il n'entrât, pour ainſi dire, en fureur; alors il invectivoit contre les coupables ſans aucun ménagement, & les traitoit *d'ânes*, *de veaux*, *de ſots*, *de fats* : ſa ſévérité étoit tellement connue, qu'il n'y avoit preſque perſonne qni ne tremblât devant lui ; cependant il n'employoit jamais des réprimandes ſi fortes & ſi vives, que lorſque les fautes étoient très-graves.

On remarque que ce ſeigneur aimoit le peuple, & ſur-tout les gens de la campagne; il témoignoit beaucoup de reſpect au Clergé ; quant à la Nobleſſe, elle le regarda toujours comme ſon pere.

Voici le diſcours que le gentilhomme envoyé par le Roi, pour inviter le Parlement à ſes obſeques, tint, au nom de Sa Majeſté, dans la Grand'Chambre.

MESSIEURS,

*Vous ſavez tous de quelle volonté & affection les prédéceſſeurs Rois, François I & Henri II, ont aimé & eſtimé feu de louable mémoire Meſſire Anne, duc de Montmorenci, pair & connétable de France, comme auſſi a fait le Roi à préſent régnant; de ſorte qu'ils l'ont voulu honorer des plus grands états & dignités de ce Royaume, c'eſt à ſavoir de maréchal, connétable, duc & pair de France, en recommandation & reconnoiſſance des très-grands & très-louables ſervices par lui faits à la couronne de France, tant en guerre qu'en paix, ayant toujours eu le principal maniement de tout l'état du Royaume; &, pour couronner ſa fin, il eſt mort glorieuſement en la derniere bataille, ſouſtenant la querelle de Dieu & du Roi; vous avez auſſi pu voir & connoître combien ledit ſeigneur défunt a aimé, honoré, ſupporté, & favoriſé cette Cour & notable Compagnie, tant en général qu'en particulier, & auparavant & depuis qu'il a été en cette*

*Cour, étant fait pair de France ; vous n'ignorez aussi combien ledit seigneur défunt a aimé, révéré & supporté l'état de l'Eglise, qu'il a toujours été le pere & protecteur de la Noblesse & du peuple ; par quoi, Messieurs, à juste & bonne cause, le Roi veut & entend que la mémoire du défunt soit honorée, & ses obseques & funérailles, de la présence de toute cette Cour : à cette fin, m'a délégué devers vous, pour vous faire entendre son vouloir & intention, qui est que vous fassiez tout le devoir que vous pourrez, d'honorer, en ce dernier acte funebre, la mémoire dudit défunt.*

On ne peut terminer tout ce qui regarde ce grand homme, sans parler de la destinée de Robert Stuard qui le tua. Ce gentilhomme ayant été pris à la bataille de Jarnac, fut amené au duc d'Anjou, général de l'armée victorieuse ; Honorat de Savoie-Tende, marquis de Villars, le reconnut : *Ah ! méchant*, lui dit-il, *c'est toi qui as tué mon frere, M. le Connétable : tu en mourras*. Se tournant ensuite vers

*Hommes illustres de Brantome.*

Monſieur, il le conjura, par tout ce qu'il y avoit de plus ſacré, de lui abandonner cette victime. Monſieur balançoit ; il étoit attendri par les cris de Stuard, qui lui tendant les mains, lui diſoit : *Ah ! Monſieur, vous qui êtes un Prince ſi généreux, ſi humain, ſouillerez vous vos yeux & votre ame d'un ſi vilain ſpectacle ?* Mais le Marquis inſiſta avec tant de chaleur, que le duc d'Anjou conſentit enfin à la mort de ce malheureux. Villars le traîna à quelques pas, & l'immola de ſa propre main aux manes de ſon frere.

On a vu dans la partie généalogique la belle lignée, que le Connétable eut de ſon épouſe Magdelene de Savoie-Tende : cette dame lui ſurvécut dix-neuf ans ; elle ne mourut qu'en 1586, âgée de ſoixante-ſeize ans.



*FRANÇOIS, Duc de Montmorenci, Pair, Grand-Maître, Maréchal & premier Baron de France, Chevalier de S. Michel & de la Jarretiere, Capitaine de cent hommes d'armes des Ordonnances du Roi, Gouverneur & Lieutenant-Général de Paris & de l'Isle de France, Comte de Beaumont, de Dammartin, de Château-Briant, Baron de Preaux, de Rougé, de Derval, de Chanseaux, Seigneur d'Ecouen, de Chantilly, de Lisle-Adam, de la Fere en Tardenois, &c.*

*Extrait des regiſtres de l'abbaye de S. Remi de Reims.*

1547.

FRANÇOIS de Montmorenci, né en 1530, parut à la Cour au commencement du regne d'Henri II, c'eſt-à-dire, dans un temps où le Connétable ſon pere chargé du gouvernement de la Monarchie, pouvoit lui procurer les occaſions de ſignaler ſon courage. Au ſacre du Roi, le jeune Montmorenci [a] fut le premier des quatre Barons donnés en ôtage

[a] On voit dans tous les Hiſtoriens du temps, les Montmorencis toujours nommés immédiatement après les Princes du Sang & ceux de la maiſon de Lorraine.

pour la sainte Ampoule; les autres étoient Charles de Luxembourg, vicomte de Martigues; Claude, sire de Rieux; & Louis de la Tremoille, prince de Talmont.

Bientôt après, la guerre ayant éclaté entre la France & l'Angleterre, Montmorenci fit ses premieres armes dans le Boulonnois sous le Connétable son pere : on a vu ci-dessus quels furent les succès de cette guerre terminée par une paix avantageuse au Royaume; les Anglois demanderent pour ôtages des conditions du traité, Jean de Bourbon duc d'Anguien, Claude de Lorraine marquis de Mayenne, François de Montmorenci, Louis de la Tremoille, François de Vendôme vidame de Chartres, & Claude d'Annebaut.

A son retour d'Angleterre, le Roi donna à François de Montmorenci toutes les dignités de son oncle paternel François de Montmorenci, Baron de la Rochepot, Gouverneur de Paris & de l'Isle de France. Mais ce jeune Seigneur qui déja avoit

*Thuanus. Inventaire du trésor des Chartres du Roi.*

donné des marques éclatantes de ſageſſe, de modeſtie & de déſintéreſſement, n'accepta que la charge de Capitaine de cent hommes d'armes ; il ſupplia Sa Majeſté de vouloir bien confier les deux gouvernements à Coligni dont il révéroit la vertu, juſqu'à ce qu'il eût atteint
1551. l'âge preſcrit par les loix.

Cependant quoique la guerre ne fût point encore déclarée entre l'Empereur & le Roi, il y avoit déja quelque temps que les ſujets de ces deux Princes ſe tendoient des pieges en Italie; on prenoit de part & d'autre des villes : déja le bruit d'une prochaine bataille s'étoit répandu en Piémont. Tout ce qu'il y avoit de plus illuſtre & de plus brave à la Cour de France, le prince de Condé, le duc d'Anguien, les ducs de Nemours & d'Aumale, François de Montmorenci & pluſieurs autres ſeigneurs prennent la poſte, pour aller combattre, en qualité de volontaires, ſous les étendards du Maréchal de Briſſac. Mais leurs eſpérances s'évanouirent bientôt : Gon-

zague évita avec un ſoin extrême le combat ; il laiſſa prendre quelques places, au ſiege deſquelles les volontaires ſe ſignalerent. Ils retournerent enſuite à la Cour, excepté Montmorenci qui voulut faire la campagne entiere : le courage, l'application & le zele de ce jeune ſeigneur, lui mériterent l'eſtime & la confiance de ſon général ; il n'écrivoit jamais au Roi, ſans lui parler avec de grands éloges de la valeur, de la conduite & des talents de Montmorenci.

*Hiſtoire des hommes illuſtres de la France, tome 11, p. 62.*

L'année ſuivante, le Connétable rappella Montmorenci en France, pour le faire ſervir dans l'armée qu'il conduiſit en Lorraine & en Alſace : le Roi l'honora de diverſes commiſſions très-importantes ; il l'envoya dans le pays de Treves, pour s'attacher les habitants par un traité d'alliance, & ſur-tout pour en obtenir des vivres : François de Montmorenci s'acquitta avec autant de zele que de ſuccès de cette négociation. De-là il reçut ordre d'aller trouver Maurice élec- 1552.

*Thuanus, Liber X.*

teur de Saxe, pour le ſommer de remplir les conditions du traité qu'il avoit ſigné avec la France ; mais ce Prince avoit déja terminé ſa querelle avec l'Empereur ; il fallut renoncer à l'idée de porter les armes Françoiſes juſques dans le ſein de l'Empire.

Vers la fin de la même année, Charles-Quint s'étant attaché au ſiege de Mets, Montmorenci ſe jetta dans la ville aſſiegée ; il fut chargé avec ſon frere d'Amville & Artus de Coſſé, Gouverneur de Mets, de la défenſe de la porte de la Moſelle, l'un des principaux poſtes de la ville.

1553. *Thuanus, Liber XII.* La gloire que Montmorenci acquit dans Mets, engagea le Roi à l'envoyer à Terouenne avec André de Montalembert d'Eſſé ; Montmorenci fut même honoré du commandement ; mais il avoit une ſi haute idée des talents & de l'expérience de M. d'Eſſé, qu'il voulut ſervir ſous lui ; il le reſpecta, tant qu'il vécut, comme ſon général & ſon pere.

Cependant par une négligence

fatale, & qui fut attribuée à Jean d'Estouteville de Villebon, qui venoit de passer du gouvernement de Terouenne au commandement de la Normandie, la ville manquoit de munitions de guerre & de bouche; la garnison étoit presque réduite aux seules compagnies bourgeoises, & à quelque cavalerie légere: il est vrai que Terouenne étoit la plus forte place de l'empire François; mais elle étoit tellement enclavée au milieu des places de l'Empereur, qu'il étoit très-difficile de la secourir; pour comble de malheur, le Roi prévenu & surpris n'avoit point d'armée à opposer à l'ennemi. Mais quelque grands que fussent ces désavantages, telle étoit la confiance des François depuis le glorieux succès du siege de Mets, qu'ils se regardoient partout comme invincibles.

*Thuanus, Liber XII.*

Jamais siege ne commença de part & d'autre avec plus de courage, d'émulation & d'ardeur, que celui de Terouenne; mais les assiégés, malgré tous leurs efforts, ne

*Ibidem.*

tarderent pas à s'appercevoir que leur ruine étoit presque inévitable. Tout leur manquoit, tandis que tout abondoit dans le camp ennemi : la garnison de Terouenne s'étoit rendue depuis un siecle le
1553. fléau de l'Artois & de la Flandre; il n'y avoit presque point de bourg, de village & de château dans ces deux provinces, où elle n'eût porté le fer & le feu; les Flamands & les Artésiens qui ne respiroient que la destruction d'une ville qui leur étoit également odieuse & funeste, n'eurent pas plutôt appris qu'elle étoit assiegée, qu'ils accourent de tous les lieux voisins au camp; les uns apportent des munitions de guerre & de bouche; les autres offrent leurs personnes pour servir de pion-
*Ibidem.* niers : il n'y eut pas jusqu'aux femmes & aux enfants qui ne se rendissent au camp, pour jouir d'un spectacle après lequel ils soupiroient depuis si long-temps.

Cependant d'Essé & Montmorenci, secondés de Losses, gouverneur de la place, de Piennes,

de Beaudisné, de la Roche-Posay, de Ferrieres & de Blandy, soutiennent les attaques de l'ennemi avec le courage le plus intrépide : ils font sans cesse des sorties, pour retarder ou renverser les travaux des assiégeants ; mais le feu de ceux-ci devint en peu de temps si terrible, que la garnison n'avoit pas seulement le temps de réparer les breches ; le soldat, l'officier, le bourgeois étoient également épuisés de veilles, de fatigues & de travaux ; déja la breche avoit soixante pas de largeur, l'accès en étoit facile ; mais ce qui déconcertoit le plus les François, étoit une batterie de canons établie sur une colline qui commandoit la ville de l'autre côté, & rendoit le péril encore plus effrayant sur la breche. *Ibidem.*

Malgré de si grands dangers, d'Essé & Montmorenci se préparent à soutenir l'assaut ; ils paroissent sur la breche la pique à la main, environnés de la garnison & des habitants ; on combattit de part & d'autre avec fureur ; l'assaut dura dix heu-

res entieres ; l'ennemi repoussé trois fois, revint trois fois à la charge ;
1553. mais enfin Pontus de Lalain qui commandoit l'armée Impériale, découragé par la grandeur de la perte qu'il avoit faite, donna le signal de la retraite. Cet avantage coûta cher aux François ; le brave d'Essé, Piennes, Beaudisné, Ferrieres, la Roche-Posay, Blandi, tous les principaux officiers enfin ; excepté Montmorenci & Losses périrent sur la breche.

Montmorenci se chargea alors du commandement ; on le blâma de n'avoir pas témoigné la même confiance à Losses qu'à d'Essé : Losses avoit à la vérité plus d'expérience que Montmorenci ; mais quand celui-ci lui eût cédé le commandement, Losses eût-il pu sauver une place dont les tours & les bastions étoient réduits en poudre ?

Au reste, Montmorenci qui venoit de recevoir un secours de trois cents hommes sous la conduite de Sébastien de Luxembourg, marquis de Baugé, montra toujours la con-

tenance la plus fiere; il établit un ordre admirable ſur les remparts & dans la ville. Lalain qui le voyoit jour & nuit ſur les remparts, prêt à le recevoir avec courage, n'oſa livrer un ſecond aſſaut; il redoubla ſeulement le feu de ſon artillerie, comme s'il n'eût eu d'autre projet que d'élargir les anciennes brêches; mais pendant ce temps-là, il travailloit à une mine qui éclata tout-à-coup le 17 Juin; la terre trembla, s'entrouvrit, & vomit des tourbillons de feu, de pouſſiere & de fumée, qui en diſparoiſſant laiſſerent voir le foſſé comblé des débris des murs, & pluſieurs maiſons voiſines renverſées; dans cet état déplorable, Montmorenci vouloit encore ſe défendre; mais enfin touché des larmes du peuple & des repréſentations des officiers qui lui montroient des breches où l'ennemi pouvoit entrer à cheval, il fit battre la chamade. Le Général ennemi parut; mais pendant que Montmorenci diſpute avec lui ſur les articles de la capitulation, les Flamands

1553.

*Ibidem.*

d'un côté, & les Allemands de l'autre, montent à l'aſſaut, forcent la breche, & maſſacrent inhumainement tout ce qui ſe préſente à eux, ſans diſtinction d'âge, de ſexe & de rang. Montmorenci au déſeſpoir, interroge des yeux tous ceux qui l'environnent, pour voir s'ils ſont prêts à mourir avec lui les armes à la main : il les trouva ſi effrayés, qu'il ſe crut obligé à mettre les armes bas; il ſe rendit avec neuf officiers ; mais telle étoit la fureur du ſoldat victorieux, que peu s'en fallut qu'il ne fût maſſacré : Ouarty ne l'arracha des bras de la mort qu'en expoſant ſa propre vie. Perſonne n'ignore que l'Empereur immortaliſa ſa vengeance ſur Terouenne qui fut détruite & renverſée de fond en comble : à peine en trouve-t-on aujourd'hui quelques veſtiges.

Cependant les ennemis du Connétable triomphoient plus que l'Empereur même de la priſe de Terouenne : le malheur du jeune Montmorenci, ſembloit encore

ajouter à la gloire du défenſeur de Mets ; on diſoit tout haut que les armes de la France n'étoient victorieuſes qu'entre les mains du duc de Guiſe. On ne vouloit pas conſidérer que le ſiege de Mets entrepris au milieu de l'hyver, c'eſt-à-dire, dans une ſaiſon ou Charles-Quint avoit eu plus à ſouffrir des injures de l'air, de la diſette & des maladies, que des armes des François, avoit toujours été regardé comme une inſigne témérité ; au lieu que dans celui de Terouenne, commencé à la fin du printemps, tout ſembloit s'être déclaré en faveur de l'ennemi, le ciel & les hommes; cependant quoique Montmorenci n'eût qu'une foible garniſon, il s'étoit défendu pendant plus de ſix ſemaines; la place avoit eſſuié plus de quarante mille coups de canons, tandis qu'il n'y en avoit eu que quatorze mille de tirés contre Mets. *Ibidem.*

La priſon de Montmorenci fut longue, mais elle lui devient très-utile. Le Connétable, comme on a 1554. 1555.

vu, n'avoit donné à tous ses enfants qu'une éducation militaire ; il leur avoit inspiré de grands sentiments d'honneur, d'élévation, de patriotisme, un ardent desir de se signaler dans le métier des armes ; mais il n'avoit jamais voulu permettre qu'on leur donnât aucune teinture des belles lettres. D'après de pareils principes, il n'est pas étonnant que François de Montmorenci fût entré en prison très-ignorant ; mais il l'est beaucoup qu'il en soit sorti un des hommes les plus éclairés de son siecle : il prit, pendant trois ans qu'il fut entre les mains de l'ennemi, beaucoup de goût pour la lecture, & surtout pour celle de l'histoire, qui lui éleva l'ame, & la remplit de ces beaux & nobles sentiments qu'il avoit admirés dans les héros de la Grece & de Rome.

*Brantome, tome 7, p. 155.*

A son retour en France, Montmorenci fut reçu du Roi avec l'accueil que méritoient son courage & son zele. Le Roi lui donna le collier de l'ordre de S. Michel, & il

*Rabutin, Livre 5.*

1556.

il voulut qu'il fît les fonctions de ſa charge de gouverneur de Paris & de l'Iſle de France.

Cependant Montmorenci étoit à peine à la Cour, qu'il devint éperduement amoureux de Mademoiſelle de Piennes, fille d'honneur de la Reine : cette jeune perſonne méritoit par ſa beauté, ſes graces, & la nobleſſe de ſon origine, l'alliance illuſtre qui ſe préſentoit. Le Connétable qui avoit d'autres vues, blâma avec beaucoup de ſévérité l'attachement de ſon fils ; il proteſta qu'il ne conſentiroit jamais à ce mariage ; enfin il menaça le duc de le déshériter, s'il ne renonçoit à ſa paſſion. Toutes ces contradictions ne firent qu'irriter les feux des deux amants ; leur paſſion en éclata davantage ; les Poëtes qui étoient en grand nombre à la Cour d'Henri II, la plus galante de l'Europe, célébrerent, à l'envi les uns des autres, dans leurs vers la conſtance du duc de Montmorenci & de Mademoiſelle de Piennes : bientôt le Duc emporté *Ibidem.*

par la fougue de l'âge & de la passion fit une promesse de mariage à sa maîtresse.

Cependant le Roi touché du rare mérite de Montmorenci, lui avoit destiné sa fille Diane légitimée de France, veuve d'Horace Farnese, duc souverain de Castro : Henri n'aimoit gueres moins cette Prin-
1556. cesse qu'il avoit eue d'une fille de qualité de Piémont, que ses enfants légitimes ; la passion de Montmorenci lui causoit presqu'autant de
*Ibidem.* chagrin qu'au Connétable même, à qui il s'ouvrit sur son projet. Le Connétable parla à son fils ; il le pressa les larmes aux yeux de répondre aux vues & à l'amitié du Roi ; mais le jeune Duc qui d'ailleurs étoit d'un caractere haut & ferme, demeura long-temps inébranlable ; il ne fallut pas moins que toute l'autorité d'un pere si respectable, les caresses du Roi, les pleurs de Madame la Connétable, & sur-tout l'éloquence de l'amiral de Coligni son intime ami, pour le faire condescendre à une alliance qui eût fait l'objet des vœux de tout ce

qu'il y avoit de plus ambitieux dans le Royaume. Ce fut alors qu'il avoua qu'il avoit fait une promeſſe de mariage à Mademoiſelle de Piennes ; mais jamais l'autorité Royale ne put venir à bout d'arracher cette promeſſe des mains de la jeune perſonne : ſa famille fut envain diſgraciée, & elle-même renfermée dans un couvent. Le Connétable, voyant que tous ſes efforts étoient inutiles, entreprit de faire caſſer cette fatale promeſſe par le Pape Paul IV ; il envoya même juſqu'à Rome, ſon fils pour accélérer la fin de cette affaire : mais ſoit que le Duc ne preſſât pas fort vivement le Pontife, ſoit plutôt que Paul fût irrité contre le Connétable qui s'oppoſoit de tout ſon pouvoir à une ligue de la France avec le S. Siege contre la maiſon d'Autriche, il éſuda les inſtances qu'on lui fit, & renvoya l'affaire au Conſiſtoire comme douteuſe.

Le voyage du duc de Montmorenci à Rome fut utile à ſa réputation. La guerre étoit allumée

entre le Pape & Philippe II ; déja le duc d'Albe avoit conquis une grande partie des états de Sa Sain-
1556. teté ; il menaçoit Rome. Mont-
*Ibidem.* morenci ſe joignit à Pierre Strozzi général de Paul IV ; il l'aida à reprendre Oſtie, & la plupart des places de la campagne de Rome. Cependant le Connétable ennuyé des délais de la cour de Rome, rappelle ſon fils, & ne penſe plus qu'à obtenir de l'autorité Royale ce qu'il avoit inutilement eſpéré de
*Thuanus*, la puiſſance Eccléſiaſtique : ce fut
*Liber XVII.* preſqu'uniquement en ſa faveur qu'Henri II promulgua ſon fameux Edit contre les mariages clandeſtins : cet Edit enregiſtré le premier de Mars 1557, déclare nuls tous les mariages contractés ſans le conſentement des parents ; il ſoumet à toute la rigueur des loix portées contre le rapt & la ſéduction, les auteurs ou les fauteurs de pareils mariages : on ne ſauroit, au reſte, exprimer la joie avec laquelle cet Edit fut reçu des plus nobles & des
1556. plus riches familles, qui avant cette

heureuſe époque, ſe voyoient tous les jours à la veille d'être ruinées & deshonorées par des alliances inégales & ſouvent honteuſes. La promeſſe du duc de Montmorenci à mademoiſelle de Piennes, ayant été déclarée nulle par le Parlement, en conſéquence de l'effet rétroactif que le Roi avoit donné à ſon Edit, le duc devenu libre *Ibidem.*
épouſa le 3 de Mai, la ducheſſe de Caſtro en préſence du Roi, de la Reine, de la Famille Royale & de toute la Cour.

François de Montmorenci s'arracha bientôt des bras de ſon épouſe, pour faire la campagne ſous les ordres du Connétable : il combattit vaillamment à la journée de S. Quentin; delà, il ſe jetta dans Amiens, avec les débris de ſa compagnie d'hommes d'armes; ſa pré- 1557.
ſence raſſura les citoyens conſternés de cette grande ville.

La campagne ſuivante, Mont- 1558.
morenci donna des preuves éclatantes de ſon courage & de ſon zele à la conquête de Calais : il ſe

jetta un des premiers dans le canal, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture; ce fut par ce chemin qu'il conduisit les troupes jusqu'aux pieds de la breche faite au château, qui fut emporté d'assaut ; cet exploit força bientôt la ville de se rendre. Montmorenci ne se signala pas moins à la prise de Guines, de Ham & de Thionville ; Henri II, extrêmement satisfait de la conduite & des services du duc, qu'un Auteur contemporain peint par-tout comme le jeune homme le plus sage, le plus appliqué & le plus éclairé de la Cour, lui donna la charge de grand-maître de France, en survivance du Connétable, malgré les prétentions & les intrigues du duc de Guise qui dèslors aspiroit à cette éminente dignité.

*Thuanus, Liber XX.*

*Commentaires de Rabutin, livre 9.*

1559. La paix n'eut pas plutôt été conclue à Câteau-Cambresis, que le Roi envoya Montmorenci & M. de la Vieilleville en Angleterre, pour recevoir le serment de la reine Elisabeth. Au retour de cette Ambassade, le duc de Montmorenci

vit la France plongée dans la douleur & la consternation par la mort tragique du Roi tué au milieu des fêtes & des tournois : ce coup lui fut d'autant plus douloureux, qu'il avoit à regretter un Prince qui le regardoit comme son fils, & dont la mort alloit le laisser exposé à la haine & aux persécutions d'une Maison ennemie & rivale de la sienne. En effet, le duc de Guise avoit à peine affermi son crédit, qu'il dépouilla le Duc de la charge de grand-Maître, après laquelle il soupiroit depuis si long-temps. Cette entreprise parut odieuse à tous ceux qui se ressouvenoient que le comte de Tende, aïeul maternel de Montmorenci, tué à la journée de Pavie aux pieds de François I, avoit été revétu de cette dignité; que le Connétable gendre du Comte, l'avoit ensuite reçue comme le prix de ses services; & qu'enfin elle avoit en quelque sorte servi de dot à Diane épouse du duc. La Reine eut beau vouloir adoucir cette injustice, en donnant au Duc

le bâton de maréchal de France, comme plus convenable à son âge & à son courage ([a]), jamais Montmorenci n'oublia l'injure qu'il avoit reçue ; & si dans la suite il déploya toutes les forces de son génie pour déconcerter les vastes projets de la maison de Lorraine, peut-être fut-il moins excité encore par l'amour de la patrie que par la grandeur de son ressentiment.

1560. Quoi qu'il en soit, François II n'eut pas plutôt été emporté par une mort prématurée, que les Princes du Sang, les Montmorencis & les Colignis parurent avec éclat sur la scêne : le maréchal reçut en son particulier des marques éclatantes de l'estime de la nation. Les Etats-généraux assemblés à Orléans demanderent au Roi, d'eux-mêmes & d'une voix unanime, qu'il admît au conseil d'Etat le maréchal de Montmorenci, dont la vertu, les lumieres & la sagesse étoient généralement respectées : Catherine de Médicis parut consentir avec plaisir aux voeux des Etats. On

([a]) Il n'avoit que 29 ans.

On ne répétera point ici ce que l'on a dit dans la vie du Connétable, des efforts du Maréchal pour empêcher son pere de se réconcilier avec le duc de Guise ; le danger de la Religion que l'illustre vieillard croyoit menacée, l'emporta sur son inclination & ses intérêts les plus chers. Le Maréchal qui dès-lors prévoyoit les malheurs de la France, se retira à Chantilly, accablé de douleur & d'inquiétude ; il n'en sortit qu'à la priere du prince de Condé qui l'avoit prié de se trouver à la réconciliation que la Reine avoit ménagée entre lui & le duc de Guise. Le Maréchal parut à S. Germain avec une suite de cinq cents gentilshommes : quelques-uns le blâmerent de s'être déclaré, avec tant d'éclat, pour les Bourbons. Mais quoique le Connétable fût alors très-indisposé contre le prince de Condé, à cause de la protection que celui-ci accordoit aux Protestants, il ne put s'empêcher de louer la conduite de son fils : il dit hautement que le Maréchal

*Thuanus, L. XXVIII.* 1560.

ayant l'honneur d'apartenir de ſi près aux Princes du Sang, il auroit manqué à ce qu'il ſe devoit à lui-même, s'il ne leur eût donné, dans une ſi grande occaſion, les plus grandes marques d'attachement.

Cependant les eſprits s'aigriſſoient de plus en plus ; on étoit à la veille de la guerre civile : le maréchal de Montmorenci fit envain tout ce qu'on pouvoit attendre de ſon amour pour la patrie, pour prévenir l'effuſion du ſang François ; ſon zele n'étoit ſecondé que par celui du chancelier de l'Hôpital ; le Maréchal devint même ſi odieux au duc de Guiſe & au maréchal de Saint-André, qu'ils engagerent le Connétable à permettre que le cardinal de Bourbon commandât dans la Capitale en la place de ſon fils. Bien-tôt après la guerre civile éclata.

Le Maréchal, pour ne pas être témoin des maux qu'il avoit appréhendés, ſe retira à Ecouen ; mais il n'y demeura pas long-temps ; la Reine l'engagea à

venir ſervir dans l'armée Catholique : il n'y conſentit que lorſqu'il eut appris que les Proteſtants appelloient à leur ſecours les Anglois & les Allemands.

Ce fut ce ſeigneur qui négocia la réduction de Bourges dont les Triumvirs étoient prêts de lever le ſiege faute de munitions de guerre : le duc de Nemours qui avoit été chargé de cette négociation avant le Maréchal, non-ſeulement avoit échoué, mais peu s'en étoit fallu qu'il n'eût été tué dans la conférence, tant il étoit haï des Proteſtants. La conquête de Bourges donna la ſupériorité aux armes du Roi, qui depuis ce temps-là ne ceſſerent de triompher. On a vu la part inſigne que le Maréchal eut à la priſe du Havre-de-Grace ; mais les ſervices qu'il rendit dans la paix, furent encore plus importants.

1562.

*Belleforêt, livre 4.*

*Thuanus, Lib. XXX.*

La Cour ayant entrepris de viſiter le Royaume, laiſſa le maréchal dans la Capitale, en ne lui recommandant rien tant, que d'y maintenir la paix & la tranquillité.

Cet ordre n'étoit pas facile à exécuter: Paris étoit devenu, depuis les guerres civiles, le centre & l'asyle d'une multitude de factieux & de scélérats qui ne respiroient que le meurtre & le brigandage; le peuple même de cette ville, aujourd'hui si poli & si humain, animé alors par un faux zele de Religion, étoit toujours prêt à éclater contre les Protestants, à les insulter & à les égorger: ceux-ci, de leur côté, nombreux & puissants, ne témoignoient gueres moins de fierté, d'inquiétude & d'indocilité. Cependant Montmorenci n'avoit, pour contenir un si grand nombre d'hommes devenus audacieux par la licence des guerres civiles, accoutumés au sang, acharnés les uns contre les autres, que la Majesté des loix, quelques gardes & quelques gentilshommes qui lui étoient attachés: mais il suppléa à tout par sa sagesse, sa fermeté & sa vigilance infatigable; il parcouroit jour & nuit les différents quartiers de la ville à la tête de ses gardes:

1564.

*Brantome, tome 7, pag. 159.*

c'étoit un génie tutélaire qui veilloit au ſalut de ſes concitoyens. Pendant près de trois ans que dura le voyage de la Cour, Paris jouit d'une tranquillité qu'il n'a pas toujours connue ſous les Rois les plus reſpectés : on n'y entendit parler d'aucun aſſaſſinat, d'aucun trait de brigandage. La conduite du maréchal doit à jamais ſervir de modele aux Magiſtrats chargés de la ſûreté publique, dans des temps de criſe & de fermentation. Au reſte, le ſervice que le Maréchal rendit dans ces conjonctures, ne regarda pas ſeulement la Capitale, mais le Royaume entier : déja les principales villes du Royaume avoient les regards fixés ſur Paris, bien déterminées à ſuivre ſon exemple, ſoit pour la paix ſoit pour la guerre.

Pendant que Montmorenci s'attire les applaudiſſements & les bénédictions de tous les gens de bien, en contenant ainſi par ſa ſageſſe & ſon activité l'un & l'autre parti; il apprend que le cardinal de Lorraine, qui revenoit du concile de 1565.

Trente, avoit entrepris d'entrer à Paris avec une nombreuſe ſuite d'hommes armés. Le Roi avoit défendu le port d'armes à tous ſes ſujets; il eſt vrai que le Cardinal, pour ſe ſouſtraire à la fureur de ſes ennemis, avoit obtenu du Roi une garde. Montmorenci ne l'ignoroit pas; mais comme le Cardinal ne lui en avoit point fait part, il crut appercevoir dans ce procédé quelque mépris pour l'autorité dont il étoit revétu; il craignoit d'ailleurs que la populace, qu'il avoit juſqu'alors ſi bien réprimée, encouragée par la préſence & les conſeils du Cardinal, homme fier, violent & emporté, ne ſe ſoulevât contre les Proteſtants, & ne remplît la ville de troubles & d'allarmes. On prétend même que tout ce qu'il y avoit de factieux dans le Royaume, n'étoient occupés que du Cardinal, dans l'eſpérance que ſon entrée à Paris, exciteroit un incendie dont les étincelles produiroient un embraſement univerſel. Dans ces circonſtances, le

*Thuanus, L. XXXIX.*

*Hommes illuſtres de Brantome.*

Maréchal voulant prévenir le désordre, se rend au Parlement; là il déclare qu'il est informé qu'une grande quantité d'hommes armés voltigent aux environs de la Capitale, au mépris des édits du Roi, qui avoit interdit le port d'armes à tous ses sujets; mais qu'il a pris de justes mesures, pour les faire repentir de leur audace, s'ils osent entrer dans la ville en appareil de guerre. *Ibidem.*

Les amis de la maison de Lorraine, qui étoient en grand nombre dans le Parlement, ne manquerent pas, comme l'avoit prévu & desiré Montmorenci, de faire part de cette harangue au Cardinal; quelques-uns même l'exhorterent à communiquer au Gouverneur la permission qu'il avoit obtenue du Roi; mais jamais le Cardinal ne voulut abaisser sa fierté, jusqu'à une démarche qu'il regardoit comme humiliante : il résolut d'entrer dans la ville, persuadé que si Montmorenci entreprenoit de lui faire un affront, il trouveroit au- *Ibidem.*

tant de défenſeurs qu'il y avoit de citoyens dans Paris ; il eſt conſtant, que juſqu'alors le peuple de la Capitale n'avoit gueres moins témoigné d'attachement à la maiſon de Lorraine, qu'il en avoit fait voir autrefois pour celle de Bourgogne; ſi quelqu'un eût oſé inſulter ou menacer le dernier homme de livrée de cette puiſſante famille, on l'eût mis en pieces. Mais ce n'étoit plus ce peuple autrefois ſi fier, ſi indocile, ſi ſéditieux ; Montmorenci l'avoit rendu ſouple, docile, ſoumis aux loix & à l'autorité des Magiſtrats.

*Brantome, tome 7, page 160.*

1565. Cependant, le Maréchal qui ne perdoit point de vue le Cardinal, apprend qu'il eſt parti de S. Denis accompagné des ducs de Guiſe, d'Aumale & du marquis d'Elbœuf, de ſes gardes & d'une grande quantité de nobleſſe attachée à ſa famille : ſur le champ, il envoie au devant de lui un prévôt de la Connétablie avec des archers à cheval, revêtus de leurs caſaques, pour lui ordonner, au nom du Roi & au ſien, de mettre les armes

bas. Le Cardinal regarda, comme un affront ſanglant, le commandement qui lui étoit porté par des gens qui, ſelon lui, n'avoient pouvoir que ſur les voleurs de grand chemin, les vagabonds qui n'ont ni feu ni lieu : il paſſa outre, & entra dans la ville. A cette nouvelle, Montmorenci, ſort de ſon hôtel, ſuivi du prince de Portien, de ſes gardes & de quelques amis : il arrête le cortege du Cardinal, vis-à-vis le cimetiere des Innocents; la ſuite des princes Lorrains ſe met en défenſe; mais quelques-uns ayant été tués, le Cardinal effrayé, deſcend de cheval, &, ſe ſauve précipitamment dans une boutique, avec le duc de Guiſe ſon neveu : il ne ſortit de cet aſyle que bien avant dans la nuit, pour gagner l'hôtel de Cluni. Cependant le Maréchal, content d'avoir déſarmé & chaſſé les amis du Cardinal, empêcha les ſiens de les pourſuivre & de les maltraiter : ſur le champ il parcourut toute la ville, qu'il trouva calme & tranquille : le len-

*Thuanus, L. XXXIX.*

1565.

demain il passa plusieurs fois devant l'hôtel de Cluni où le Cardinal, le duc de Guise & le duc d'Aumale se tenoient cachés ; leur inquiétude étoit d'autant plus grande, que le Parlement les avoit déja avertis de sortir de la ville, pour éviter de plus grands troubles ; ce ne fut pas sans peine que le Cardinal obtint du Gouverneur la permission de se retirer ; encore fallut-il se résoudre à montrer une copie de la permission qu'il avoit obtenue du Roi.

*Ibidem.*

Mais le Cardinal, son frere & son neveu ne se virent pas plutôt en sûreté, qu'ils se laisserent emporter aux plus terribles menaces contre le Maréchal. Ils manderent leurs amis : le duc d'Aumale resta quelque temps aux environs de Paris avec une troupe de cavalerie qui augmentoit de jour en jour. Montmorenci, de son côté, appella les siens, qui étoient en grand nombre : l'amiral de Coligni parut un des premiers avec trois cents gentilshommes ; la contenance du

Maréchal, ses forces, son courage en imposerent aux princes de Lorraine qui n'oserent effectuer leurs menaces.

Cependant la Cour qui étoit à Carcassonne, n'apprit qu'avec beaucoup de chagrin & d'inquiétude, cette querelle qui pouvoit avoir de terribles suites; elle se hâta d'envoyer à Paris M. de Seuvre pour ordonner aux deux partis de mettre les armes bas & de renvoyer leurs amis. Le Cardinal d'un côté, & le Maréchal de l'autre, se firent un honneur & un mérite de la plus prompte soumission.

La Cour & le Royaume entier se partagerent sur cet événement; les uns se déclarerent pour le Cardinal, d'autres pour le Maréchal; mais ce qu'il y eut d'étonnant, c'est que le prince de Condé, à qui le Maréchal avoit toujours témoigné tant d'attachement, soutint vivement les intérêts du Cardinal: il disoit que l'affaire avoit été poussée trop loin, si ce n'étoit qu'un jeu, & qu'elle ne l'avoit pas été assez, si

*Thuanus, L. XXXIX.*

elle étoit sérieuse. Le duc de Montpensier, à qui le Cardinal avoit persuadé que le Maréchal, en lui manquant, avoit manqué à tous les Princes, eut la foiblesse de signer une lettre très-altiere que le Cardinal lui présenta pour envoyer au gouverneur de Paris. Mais Montmorenci, sans s'étonner, répondit au Duc, qu'il connoissoit l'énorme différence qu'il y avoit entre un Prince du Sang & un Prince étranger; que quant à lui, il lui témoigneroit en tout, le respect qu'il avoit pour sa personne & sa qualité; mais que pour ce qui étoit des Princes étrangers, il ne les reconnoîtroit qu'en ce qu'il lui plairoit, & qu'il étoit autant qu'eux en France.

*Brantome, tome 7, page 169.*

1566. Cependant le public étoit inondé de brochures & de libelles des deux partis: les Lorrains reprochoient aux Montmorencis d'être la cause de tous les troubles, par l'appui qu'ils avoient donné aux princes de Bourbon. Le Maréchal répondit par un écrit, dans lequel il dévoi-

loit avec autant de finesse que de sagacité, les desseins profonds, les artifices & l'inquiétude des princes de Guise ; il en auguroit tout ce qu'il y avoit de plus sinistre pour la France & la maison Royale. On regarda alors cette prédiction comme vaine & odieuse : elle ne fut pourtant que trop justifiée par l'événement. *Thuanus, L. XXXIX.*

La Cour, qui s'étoit réservée le jugement de cette importante affaire, n'osa rien prononcer. Catherine de Médicis vint à bout de ménager une réconciliation entre le Cardinal & le Maréchal : ils s'embrasserent à Moulins en présence du Roi, des Princes du Sang, des grands du Royaume & des députés de tous les Parlements : on se doute bien que la politique seule les conduisit dans cette démarche ; ils n'en furent que plus mortels ennemis l'un de l'autre : le cardinal de Lorraine se vengea avec usure, s'il est vrai, comme on le prétend qu'il fut depuis l'un des principaux auteurs de l'emprisonnement du Maréchal. *Brantome, tome 7, page 170.*

Quoi qu'il en ſoit, le Connétable demanda vers ce temps-là la permiſſion de remèttre ſa charge à ſon fils : on a vu comme la Reine lui refuſa cette grace : le Maréchal ne ſe vengea qu'en ſauvant cette Princeſſe & ſon fils des mains des
1567. Proteſtants à Meaux. Il eſt également inutile de répéter que ce fut principalement à ſa valeur & à ſes talents, que le Roi fut redevable de la victoire de Saint-Denis.

Cette bataille, dans laquelle le Maréchal de Montmorenci acquit tant de gloire, fut la derniere à laquelle il ſe trouva. La Reine ceſſa de l'employer, parce qu'elle le regardoit comme trop ami de la paix & des Princes du Sang ; en un mot, il paſſoit pour le chef des Politiques ; c'eſt le nom qu'on donnoit aux Catholiques, ennemis des troubles & des factions. Le cardinal de Bourbon, qui depuis changea ſi fort, le chancelier de l'Hôpital, les freres du maréchal de Montmorenci, le maréchal de Coſſé & pluſieurs autres ſeigneurs,

qui aimoient la paix intérieure, ſans laquelle il n'y a plus ni Religion, ni loix, ni ſûreté, ni autorité légitime, paſſoient, chez les fanatiques, pour des hommes plus pernicieux que les Hérétiques mêmes. On prétend que dans une grande maladie de Catherine de Médicis, on ſuborna des ſcélérats pour aſſaſſiner le cardinal de Bourbon, François de Montmorenci & le Chancelier, parce qu'on craignoit que ſi la reine venoit à mourir, le Roi contenu par ces trois hommes, ne rejettât les conſeils des factieux. *Thuanus, L. XLIV.*

Au reſte, le Maréchal qui n'avoit trempé qu'à regret ſes mains dans le ſang des François, dut regarder comme les plus beaux jours de ſa vie, ceux qu'il paſſa à Chantilly dans une retraite honorable. Mais il n'abandonna pas tellement les intérêts de ſa patrie, qu'au milieu des guerres les plus furieuſes, il n'élevât ſans ceſſe la voix pour exhorter l'un & l'autre parti à la paix & à la modération. 1568. 1569.

Cependant Catherine de Mé-

dicis voyant, qu'après quatre batailles gagnées, elle ne pouvoit dompter les Proteſtants qui ſembloient au contraire prendre de jour en jour un nouveau courage & de nouvelles forces, forma l'af-
1570. freux projet, de les ſurprendre & de les maſſacrer à la faveur d'une paix avantageuſe qu'elle leur accorda.

Perſonne n'ignore avec quelle profondeur, quelle diſſimulation, la conſpiration fut conduite : d'abord, Charles IX & ſa mere comblerent de marques de la plus intime confiance le maréchal de Mont-
1571. morenci, que toute l'Europe regardoit comme l'ennemi mortel des factions & du fanatiſme ; c'étoit pour encourager les Proteſtants, & les engager à paroître à la Cour, qui ſembloit avoir changé de ſyſtême.

Sur ces entrefaites, Charles IX épouſa l'Archiducheſſe Eliſabeth, fille de l'empereur Maximilien II : le Maréchal alla au-devant de cette Princeſſe avec le duc d'Anjou, & plu-

ſieurs

ſieurs autres Princes & Seigneurs ; il reçut dans ſon château de Chantilly le Roi, les deux Reines & toute la Cour, à qui il donna des fêtes magnifiques ; au repas nuptial, le Maréchal ſervit la nouvelle Reine en qualité de Panetier. Bientôt après le Roi envoya ce ſeigneur à Rouen pour réprimer une ſédition élevée par la haine des Catholiques contre les Proteſtants : le Maréchal s'acquitta de cette commiſſion avec ſa vigueur ordinaire. Il étoit à peine retourné à Paris, que la populace excitée par une multitude de factieux, prit les armes, força, pilla & brûla pluſieurs maiſons de Calviniſtes : la ville étoit remplie de trouble & de tumulte : le Maréchal, au premier bruit du déſordre, ſort de ſon hôtel à la tête de ſes gardes, ſe jette au milieu des ſéditieux, en tue pluſieurs, & en arrête un de ſa propre main, qu'il fit pendre ſur le champ aux fenêtres d'une maiſon voiſine ; cet exemple effraya la canaille qui s'enfuit & ſe diſperſa. C'eſt ainſi que l'autorité d'un ſeul

*Thuanus, Liber L.*

*Belleforêt, livre 6.*

1571.

*Thuanus Liber L.*

homme vint à bout de préſerver la capitale des malheurs dont elle étoit menacée : on voit par ce trait combien la conduite d'Henri III & de ſes Miniſtres fut lâche & inexcuſable, lorſque dans les temps malheureux de la ligue, ils diſſimulerent l'inſolence du peuple, qui peu après dégénéra dans la plus horrible révolte.

Tous les gens de bien applaudiſſoient au zele & à la fermeté du Maréchal ; mais il n'en étoit pas de même du peuple qui ſéduit & animé par la faction, conçut contre lui une haine égale à celle qu'il portoit à Coligni.

Cependant le Roi toujours ferme & invariable dans le deſſein cruel qu'il avoit pris d'exterminer les Proteſtants, donnoit de grands éloges au zele de Montmorenci. Ce ſeigneur fortement occupé du deſir d'éteindre à jamais la guerre civile, propoſa alors au Roi de s'attacher le roi de Navarre par les liens les plus étroits, en lui donnant en mariage Madame Marguerite ſa ſœur. Char-

*Mémoires de la Reine Marguerite de Valois, tome 1, pag. 66 & ſuiv.*

les IX goûta d'autant plus volontiers ce conſeil, que c'étoit peut-être le ſeul moyen de raſſurer les Proteſtants, & de les attirer dans le piege qu'il leur préparoit. Coligni ébloui d'ailleurs par les marques de confiance, d'amitié & d'eſtime qu'il reçut du Roi, regarda l'union propoſée comme le gage d'une réconciliation éternelle. Comme la France étoit remplie d'hommes inquiets, turbulents, ennemis de la paix, il conſeilla au Roi de les occuper dans une guerre étrangere : le projet d'attaquer les Pays-Bas, dont les habitants frémiſſoient au ſeul nom de l'Eſpagne & du duc d'Albe, parut plaire à Charles IX. Déja ce Prince formoit des alliances avec les puiſſances Proteſtantes : Montmorenci négocia avec l'Angleterre un traité de ligue offenſive & défenſive, qu'il ſigna à Blois au nom du Roi ; il partit enſuite pour Londres à la tête d'une célebre ambaſſade, compoſée de Paul de Foix, & de Bertrand de Salignac de la Mothe-Fenelon,

1571

*Thuanus, Liber L.*

1572.

pour recevoir le ferment de la reine Elifabeth : cette Princeffe accueillit le Maréchal avec de grandes marques de diftinction ; elle l'honora de l'ordre de la Jarretiere, & le fit infcrire dans les regiftres de l'ordre avec la qualité de *très-haut*, *très-puiffant & très-illuftre Prince.* Ce fut pendant fon féjour à Londres, que Montmorenci négocia le mariage du duc d'Anjou avec Elifabeth.

*Livre des ftatuts de l'Ordre de la Jarretiere.*

Si jamais cette Reine conçut le deffein de fe marier, on peut dire que ce fût avec le Duc, l'un des plus beaux hommes de l'Europe, & alors tout brillant de la gloire qu'il avoit remportée aux journées de Jarnac & de Moncontour: la négociation échoua, parce que Monfieur exigeoit, pour préliminaire, le rétabliffement de la Religion Catholique en Angleterre. Le duc d'Alençon moins fcrupuleux fe mit alors fur les rangs ; mais il n'avoit ni la réputation, ni les graces de fon frere : on fait que la reine Elifabeth l'amufa long-temps.

En arrivant en France, Montmorenci crut la guerre avec l'Espagne inévitable ; c'étoit ce seigneur à qui le Roi ne reprochoit que trop de goût pour la chasse, qui devoit avoir le principal commandement des armées avec Coligni. *Thuanus, Liber LI.*

Cependant, soit que le Maréchal commençât à se défier des caresses & des desseins du Roi, soit plutôt que sa passion seule pour la chasse l'appellât à Chantilly, il ne se trouva point à Paris lorsque Charles IX exécuta enfin l'horrible dessein qu'il méditoit depuis deux ans. L'absence du Maréchal sauva la vie à ses trois freres, au maréchal de Cossé, & à tous les seigneurs politiques qu'on devoit envelopper dans la ruine des Protestants : ce ne fut que la crainte d'éprouver le ressentiment d'un homme tel que Montmorenci, qui arrêta le bras des assassins. 1572. *Thuanus, Liber LII.*

On conçoit quelle dut être la douleur du Maréchal en apprenant la mort de tant d'infortunés qu'il

avoit contribué lui-même à attirer dans le précipice ([a]) ; on prétend qu'on trouva dans les papiers de Te-ligni une lettre que Montmorenci avoit écrite à l'Amiral au ſujet de la bleſſure que ce ſeigneur avoit reçue trois jours avant le maſſacre : elle étoit conçue dans les termes les plus violents. Montmorenci proteſtoit qu'il pourſuivroit toute ſa vie les Guiſes, auteurs d'un attentat ſi lâche & ſi cruel : fauſſe ou vraie, *Ibidem.* la lettre fut produite au Roi : on 1572. aſſure qu'elle ne contribua pas peu à engager ce Prince à ſe déclarer lui-même l'auteur du carnage des Proteſtants, dans la crainte que les Montmorencis & les Guiſes n'armaſſent les uns contre les autres, & qu'ils n'excitaſſent une guerre civile. Quoi qu'il en ſoit, ſi l'aveu du Roi obligea le Maréchal à étouffer ſon reſſentiment, il eut au moins le courage & la conſolation de faire enlever de Montfaucon les triſtes reſtes de l'Amiral ſon parent

([a]) En propoſant le mariage de M[de] Marguerite avec le roi de Navarre.

& ſon ami, qu'il fit enterrer dans la Chapelle de Chantilly. *Ibidem.*

Le maſſacre de Paris ne fut, comme on ſait, que le prélude de celui qui fut ordonné dans toutes les provinces ; il n'y eut que les ſeigneurs attachés à la maiſon de Montmorenci qui refuſerent de remplir des ordres ſi inhumains : un comte de Tende, couſin-germain du Maréchal, en Provence; un Simiane de Gordes, élevé dans la maiſon de Montmorenci, en Dauphiné ; un Montmorin de S. Herem, en Auvergne; un la Guiche, en Bourgogne, & pluſieurs autres, dont le nom vivra à jamais dans le cœur des François, témoignerent au Roi qu'ils n'avoient trouvé dans leurs provinces que de braves ſoldats, de bons ſerviteurs du Roi, & point de bourreaux. *Ibidem.*

Cependant Charles IX ne recueillit d'autres fruits de cette horrible trahiſon univerſellement attribuée à la cruelle Médicis, que les remords les plus amers. La vengeance divine ſembla le pourſuivre

1573. avec éclat & ſans relâche ; le parti Proteſtant ſe ranima ; le ſeul ſiege de la Rochelle coûta la vie à quarante mille ſoldats Catholiques ; la Majeſté Royale reçut des outrages ſans nombre ; les crimes, les déſordres ſe multiplierent à l'excès ; le Roi lui-même, ce Prince qui avoit oſé tremper ſes mains dans le ſang de ſes ſujets, devint pour tous les hommes un ſpectacle d'horreur, d'effroi & de compaſſion : il tomba dans une maladie languiſſante & douloureuſe, le ſang lui couloit de tous les pores ; il lutta long-temps contre l'excès de ſes maux ; mais ſa jeuneſſe & ſes forces, en prolongeant ſes jours, ne firent que prolonger ſes tourments.

Pendant que ce Prince infortuné expioit entre les bras de la mort les crimes de ſa mere, Montmorenci, ſes freres, ſes amis ſe voyoient expoſés aux plus horribles dangers. Le duc d'Anjou devenu roi de Pologne, & prêt à monter ſur le trône de France, étoit livré à la maiſon de Guiſe, dont il avoit épouſé la

haine

haine & les querelles contre celle de Montmorenci ; Catherine de Médicis qui avoit voulu envelopper les quatre freres dans le maſſacre de la S. Barthelemi, ne reſpiroit que l'inſtant de la mort du Roi pour anéantir une famille qui lui avoit toujours été odieuſe ; ſa haine n'étoit gueres moins vive contre ſon propre fils le duc d'Alençon, le roi de Navarre ſon gendre, & le prince de Condé, qu'elle avoit réſolu d'arrêter, & de confiner dans une étroite priſon.

1574.

*Thuanus; Liber LVII.*

Dans ces circonſtances, les Princes du Sang, & les Montmorencis uniſſent leur reſſentiment : ils tiennent divers conſeils dans leſquels on propoſe d'armer de nouveau le parti Proteſtant. On prétend cependant que les conjurés convaincus de la vertu de l'aîné des quatre freres, n'oſerent parler en ſa préſence, de renouveller les troubles du Royaume ; ils feignirent même de s'arrêter au plan de ce ſeigneur, qui n'ayant en vue que de ſe garantir avec les ſiens d'une ruine qui lui

*Ibidem.*

ſembloit inévitable, vouloit ſeulement procurer au duc d'Alençon la lieutenance-générale du Royaume, perſuadé que ce Prince ſeroit alors aſſez puiſſant pour défendre ſes amis: il ſe chargea lui-même de porter la parole au Roi; il s'en acquitta avec tant de force & d'éloquence, que le Roi conſentit à tout ce qu'il lui demandoit.

*Ibidem.* Telle étoit la haute idée que 1574. Charles IX avoit de la probité, des lumieres & du courage de François de Montmorenci, qu'il lui avoit donné les pouvoirs de Connétable: il avoit les clefs du Château, il commandoit aux gardes du Roi, & donnoit le mot du Guet. Ce Prince lui avoit proteſté qu'il l'aimoit, non comme un beau-frere, mais comme ſon propre frere, & qu'il vouloit le faire dépoſitaire de toute ſa puiſſance, comme le ſeul homme capable de rétablir le Royaume; enfin pour lui témoigner la confiance qu'il avoit en lui, il étoit venu paſſer à Chantilly quelques jours, ſans vouloir avoir d'autre Garde que celle du Maréchal.

Soit que Médicis fût effrayée de la faveur d'un ſeigneur qu'elle avoit toujours haï, ſoit qu'elle ne pût lui pardonner d'avoir obtenu pour le duc d'Alençon la charge de lieutenant-général qu'elle avoit deſtiné au duc de Lorraine ſon gendre, elle remplit l'eſprit du Roi de ſoupçons & de défiance contre les Montmorencis, qui n'avoient, diſoit-elle, pour but que d'exterminer les Guiſes, & de mettre la couronne ſur la tête du duc d'Alençon : le Roi inquiet, chagrin & malade, ajouta foi aux accuſations de ſa mere.

Sur ces entrefaites, quelques gentilshommes Proteſtants prennent les armes & s'avancent au nombre de deux cents vers S. Germain-en-Laye : étoit-ce pour enlever le Roi, comme on les en accuſa, ou pour faciliter au duc d'Alençon, & au roi de Navarre, que Catherine de Médicis faiſoit, pour ainſi dire, garder à vue, leur évaſion de la Cour ? Quoi qu'il en ſoit, cette entrepriſe mal concertée n'eut aucun ſuccès ;

le duc d'Alençon n'osa se mettre en route ; la Cour quitta S. Germain avec précipitation ; on arrêta la Mole & Coconas, les principaux confidents du Duc, qui peu après eurent la tête tranchée ; on donna des gardes au duc d'Alençon & au roi de Navarre ; enfin on manda à la Cour les Maréchaux de Montmorenci & de Cossé.

*Ibidem.* Quoique Montmorenci eût reçu divers avis tant de son épouse que de ses amis, qu'on en vouloit à sa liberté & même à ses jours, ce seigneur plus attaché à sa réputation qu'à sa vie, méprisa le danger : il parut à la Cour, mais il fut arrêté & conduit à la Bastille avec le Maréchal de Cossé, au milieu des cris & des applaudissements de la populace qui ne pouvoit lui pardonner de l'avoir contenue si long-temps dans le devoir & la soumission aux loix.

1574. A la nouvelle de la prison du Maréchal, ses freres se dispersent & cherchent leur salut dans la fuite. Charles de Montmorenci-Meru se

réfugia en Languedoc auprès du maréchal d'Amville ; Guillaume de Montmorenci-Thoré s'enfuit en Allemagne avec le prince de Condé & le vicomte de Turenne. Catherine de Médicis voulant profiter des circonſtances pour écraſer la maiſon entiere, envoya des émiſſaires juſqu'en Languedoc, pour arrêter le maréchal d'Amville : on verra dans la vie de ce ſeigneur comment il échappa aux pieges que la Reine lui tendit pendant bien des années.

Charles IX ne ſurvécut pas longtemps à cette affaire qui fit beaucoup d'éclat. Henri III ſon ſucceſſeur, ne fut pas plutôt arrivé en France, que tous les parents & les amis du Maréchal ſolliciterent avec ardeur ſon élargiſſement : la ducheſſe de Montmorenci fit tout ce qu'on pouvoit attendre de ſon amour, pour attendrir le cœur du nouveau Roi, ſur le ſort d'un époux 1575.
qui paſſoit pour le plus homme de bien du Royaume ; elle alla au-devant de lui juſqu'à Lyon : un jour

que ce Prince devoit paroître en public, elle l'attend ſur ſon paſſage en longs habits de deuil, accompagnée de ſes femmes vêtues d'une maniere auſſi lugubre ; elle ſe jette aux genoux du Roi qu'elle arroſe de ſes larmes, en le conjurant d'avoir compaſſion de ſon époux retenu dans une étroite priſon, où ſa ſanté s'altéroit, ſans qu'il fût accuſé d'aucun crime. Le Roi qui ne s'étoit pas attendu à ce ſpectacle, parut ému ; il releva ſa ſœur avec tendreſſe, & lui promit d'avoir égard à ſa douleur : tout ce qu'il y avoit de grand à l'entour du Roi, le cardinal de Lorraine même qui paſſoit pour un des principaux auteurs des malheurs du Maréchal, ſe joignirent à Madame de Montmorenci, dont ils appuyerent la requête.

1575. Mais les eſpérances que le Roi avoit données, s'évanouirent bientôt. Ce Prince animé par Catherine de Médicis, n'auroit pas même épargné les jours du Maréchal, s'il n'avoit été arrêté par la crainte qu'il avoit du reſſentiment du Ma-

réchal d'Amville, que la persécution avoit jetté dans les bras des Protestants. On raconte que sur un faux bruit de la mort de ce dernier, Henri & sa mere prirent la résolution de faire étrangler la nuit Montmorenci dans son lit : on fit part de ce secret à Miron, premier Médecin du Roi, qui déja de concert avec la Reine-mere, publioit que le Maréchal étoit sujet à des coups de sang ; on espéroit que le public attribueroit la mort de ce seigneur à quelqu'accident de cette nature : déja Catherine de Médicis avoit ôté au prisonnier ses principaux officiers qu'on lui avoit laissé. Montmorenci qui connoissoit le caractere de Médicis, lui fit dire par un des siens, qu'il n'ignoroit pas le sort qu'elle lui préparoit ; qu'il ne falloit pas tant de façons ; qu'elle lui envoyât seulement l'apothicaire du chancelier (Birague), & qu'il prendroit tout ce qu'il lui présenteroit. Cependant l'exécution du crime fut confiée à Gilles de Souvré, grand-maître de la garde-robe, au-

*Thuanus, Liber LXI.*

*Journal de Henri III, par l'Etoile, tom. 1. pag. 129 & 130.*

quel on promit une partie des dépouilles du prisonnier : Souvré, homme vertueux, eut horreur de la propofition ; il feignit cependant de s'en charger, dans la crainte qu'elle ne fût commife à un courtifan moins honnête-homme ; mais il différa tantôt fous un prétexte, tantôt fous un autre, jufqu'à ce que les faux bruits de la mort de d'Amville s'étant diffipés, le Roi fe hâta de rétracter des ordres fanguinaires : c'eft ainfi qu'il fut redevable, malgré lui, à la probité de Souvré de la vie du Maréchal, qui bientôt après lui donna des preuves éclatantes de fidélité & d'attachement.

Le duc d'Alençon s'étoit enfin échappé de la Cour : il ne fe vit pas plutôt à la tête d'un parti formidable, qu'il publia un manifefte, dans lequel il invectiva fur-tout contre la tyrannie & le defpotifme de la Cour, qui emprifonnoit fans forme & fans raifon les premieres têtes de l'Etat, auxquelles elle ne pouvoit reprocher que leur amour pour la paix.

Henri & sa mere effrayés des menaces & de la puissance des mécontents, qui s'étoient fait joindre par une armée de trente mille Allemands, regarderent le maréchal de Montmorenci comme le seul homme capable de rendre la paix au Royaume : il falloit bien compter sur la grandeur d'ame & la générosité d'un seigneur qu'ils avoient traité avec tant d'indignité. Mais Montmorenci ne trompa point leurs espérances; il sacrifia tous ses ressentiments à l'amour de la patrie misérablement déchirée. *Thuanus, Liber XXI.*

La Reine le conduisit avec elle en Touraine; elle s'aboucha avec le duc d'Alençon ; c'étoit le Maréchal qui remplissoit les fonctions de médiateur ; il s'acquitta avec tant de succès de cette glorieuse commission, qu'enfin il vint à bout d'arracher les armes de tous les partis par un traité qui fut conclu à Loches : il est vrai qu'il en coûta 1576. beaucoup au Roi; mais pouvoit-il acheter trop cher une paix qui délivroit le Royaume de trente mille Allemands? Bientôt après ce Prince *Ibidem.*

donna une déclaration en faveur de l'innocence du Maréchal, dans laquelle il avoua qu'il avoit été arrêté sans aucun sujet : vers le même-temps il accorda à ce seigneur un brevet, par lequel il lui assuroit la préséance au conseil sur le Chancelier.

*Abrégé Chronologique de l'histoire de France.*

Cependant les Catholiques zélés se réunissoient sous les auspices du duc de Guise, par cette fameuse confédération si connue sous le nom de la ligue. Henri III, au lieu de la dissiper, eut la foiblesse de s'en déclarer le chef: ce fut alors qu'il commença à entrevoir les desseins profonds & ambitieux de la maison de Guise. Il crut mettre des bornes à sa puissance, en rendant un édit célebre, par lequel il donnoit aux Princes du Sang le pas dans le Parlement, au sacre des Rois, & à toutes les cérémonies, sur les pairs du Royaume & les Princes étrangers ; mais pour en imposer à un Prince tel que Guise, il eût fallu sur-tout savoir se faire craindre, respecter & obéir.

L'année suivante, le Roi qui

paroiffoit enfin honorer le Maré- 1579.
chal de fa confiance, l'envoya en Normandie, qui étoit prête à fe foulever. Montmorenci contint les factieux par fon autorité; il préfida aux états de la province, qu'il laiffa tranquille & foumife. A fon retour à Paris, le Maréchal qui étoit logé au Louvre, eut une attaque d'apopléxie: dès que fa fanté lui permit de foutenir le mouvement de la voiture, il fe fit transférer à Chantilly & de-là à Ecouen, où il fut emporté d'une feconde attaque le fix Mai, âgé de quarante-neuf ans. Il eft enterré à S. Martin de Montmorenci auprès du Connétable fon pere.

La France entiere donna des larmes à la mort de ce grand homme, qui étoit enfin venu à bout, à force de fageffe & de modération, de défarmer la haine de fes plus mortels ennemis: il n'y eut pas jufqu'au duc de Guife qui dans fa maladie, ne lui donnât les plus grandes marques d'amitié & d'attachement. On a vu par toutes les actions du Maréchal, combien il

*Thuanus, L. LXVIII.* étoit digne de l'amour & de la vénération des peuples : c'étoit, dit M. de Thou, le François qui méritoit le plus la confiance des Rois, par ſon déſintéreſſement, ſa probité, ſon génie, ſes lumieres, ſa généroſité, ſa fermeté invincible & ſa grandeur d'ame; ardent défenſeur de l'autorité légitime & des loix, il ne reſpira jamais que la paix & le bonheur de l'Etat; enfin, ajoute le même Hiſtorien, il n'a manqué à ſa gloire que des temps plus heureux, des maîtres plus ſenſibles au vrai mérite, & une plus longue vie. Henri III qui l'avoit ſacrifié à la haine de ſa mere, & à la jalouſie de la maiſon de Guiſe, fut inconſolable de ſa mort; mais
1579. la perte du Maréchal ne lui fut jamais plus ſenſible que les dernieres années de ſa vie : c'eſt alors que ce Prince infortuné ſe voyant en but aux attentats de la ligue, chaſſé de ſa capitale, pourſuivi par des ſujets ingrats & rebelles, ne ſachant preſque plus où trouver d'aſyle, s'écria pluſieurs fois en ſoupirant, que François de Mont-

morenci eût été le ſeul homme, capable par ſa ſageſſe, ſon autorité & ſon génie, de ſauver le Roi & la France également menacés du plus terrible naufrage.

D'après ce portrait, il n'eſt pas étonnant que François de Montmorenci ait emporté au tombeau le glorieux titre de dernier des François ([a]). Il n'avoit eu de Diane de Valois ſon épouſe, qu'un fils appellé Anne de Montmorenci, mort avant lui: ſon immenſe ſucceſſion paſſa à ſon frere le maréchal d'Amville, qui prit alors le nom de Montmorenci.

La veuve de cet homme également illuſtre & reſpectable lui ſurvécut quarante ans; elle ne mourut qu'en 1619, avec la réputation d'une des plus vertueuſes femmes de ſon ſiecle: il ſemble que ſon époux lui eût communiqué toute ſa grandeur d'ame & ſon zele pour l'Etat. Après la mort du duc de

([a]) M. de Thou, dont François de Montmorenci fut le héros, a conſacré à la mémoire de ce grand homme, les deux vers ſuivants:

*Ultimus Hectoridum, pietate inſignis & armis,*
*Franciſcus jacet hoc quo Gallia tota ſepulchro.*

Guiſe à Blois, cette Princeſſe retirée à l'Iſle-Adam, apprend que le Roi eſt réduit aux plus déplorables extrémités : elle part auſſi-tôt de ce château, ſe met en chemin, malgré les périls & les pieges qui l'attendent ſur la route inondée des troupes de la ligue ; elle arrive à Blois, & préſente au Roi une ſomme conſidérable d'argent. Mais le ſervice le plus ſignalé qu'elle ait rendu à l'Etat, c'eſt la paix qu'elle ménagea entre Henri III & le roi de Navarre depuis Henri IV ſon ſucceſſeur : ce ſervice, de l'aveu de tous les écrivains, ſauva la France, & valut la couronne à la maiſon de Bourbon.

*Brantome, volume des dames illuſtres.*

On voit dans l'hiſtoire, qu'elle ſeule eut le courage de pourſuivre au nom de la Reine-douairiere d'Henri III, les auteurs & les complices de la mort de ce Prince infortuné. Si le parricide demeura impuni, il ne faut s'en prendre qu'au malheur des temps, qui ne permit pas à Henri IV de déployer toute la rigueur des loix contre ceux qui étoient ſoupçonnés d'avoir eu

part à ce crime exécrable. Henri IV eut beau la conjurer de pardonner à son exemple à la duchesse de Montpensier ; non-seulement Diane demeura inexorable, mais ayant un jour trouvé cette Princesse chez Madame, sœur du Roi, emportée par sa douleur & son ressentiment, elle lui fit les reproches les plus sanglants. *Ibidem.*

Les qualités du corps répondoient chez cette Dame à celles du cœur & de l'esprit : elle étoit belle, grande, bien faite, pleine de grace & d'adresse ; aucune femme ne manioit un cheval avec plus de dextérité, ne chantoit & ne dansoit mieux : elle excelloit dans l'art de toucher les instruments ; elle aimoit la chasse avec autant de passion que son époux. *Ibidem.*

Les talents de Madame de Montmorenci, son mérite éclatant, son enjouement, ses graces l'avoient rendu si chere au Roi son pere, & à Charles IX & Henri III ses freres, qu'ils lui accorderent à la Cour presque tous les honneurs & les privileges des Dames de France : ils l'apana-

*Ibidem.* gerent des duchés de Châtellerault, d'Angoulême, & de plusieurs autres beaux & grands domaines.

La maison où elle étoit entrée, lui étoit devenue si chere, à cause de l'amour & du respect qu'elle portoit à son époux, que tous les Montmorencis sembloient être ses enfants. Ce fut elle qui éleva avec une tendresse maternelle, Mesdames les duchesses d'Angoulême, de Vantadour, la princesse de Condé, filles de son beau-frere le Connétable Henri de Montmorenci; elle fit le même honneur à la duchesse de Luxembourg, fille de Guillaume de Montmorenci-Thoré, & à la duchesse d'Epernon de la maison de Foix, petite-fille par sa mere du Connétable Anne. On peut dire enfin que cette Princesse fut un des principaux ornements de son siecle & de son sexe, par sa vertu, ses talents, sa beauté, son courage & sa grandeur d'ame: elle est enterrée aux Minimes de la place Royale dans la chapelle de Valois, où l'on voit son tombeau.

*Fin du Tome second.*

